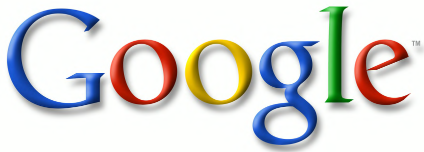
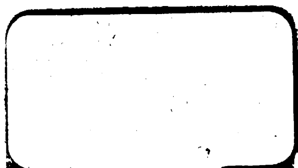

Google





HISTOIRE
DE LA GUERRE
DE SEPT ANS.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE D'ALLEMAGNE,

PENDANT LES ANNÉES 1756 ET SUIVANTES,

Entre le Roi de Prusse et l'Impératrice d'Allemagne et ses Alliés ;

Traduite en partie de l'Anglais de LLOYD, et en partie rédigée sur la Correspondance originale de plusieurs Officiers Français, et principalement sur celle de M. de MONTAZET, Lieutenant Général, envoyé par la Cour de France dans les Armées de l'Impératrice.

PAR le C. ROUX FAZILLAC,
ANCIEN MILITAIRE ET EX-LÉGISLATEUR.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez MAGIMEL, Libraire pour l'Art Militaire, quai des Augustins, n°. 73, près le Pont-Neuf.

AN XI — 1803.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE D'ALLEMAGNE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

POUR donner une idée plus claire de l'histoire de cette guerre et de ses différentes opérations, il est utile de commencer par exposer les motifs qui ont engagé les Puissances de l'Europe à l'entreprendre, et de donner une description exacte du pays qui en a été le théâtre : la connaissance de ces deux objets mettra le Lecteur en état de porter un jugement convenable sur les Généraux qui ont commandé les différentes armées, et sur les manœuvres qu'ils ont mises en usage pour ariver au but qu'ils se proposaient.

Les raisons qui déterminèrent l'Angleterre à déclarer la guerre à la France, sont généralement connues; il serait inutile de les détailler, on se bornera à rapporter celles des autres Nations.

DE LA FRANCE.

Les Français, convaincus par expérience que rien ne pouvait contribuer plus efficacement à confirmer cette supériorité qu'ils s'étaient arrogée en Europe, que la culture et l'augmentation de leurs Colonies Américaines, résolurent, à la paix d'Aix-la-Chapelle, de s'occuper de tout ce qui pourrait tendre à resserrer nos établissemens, et à augmenter les leurs. Le premier pas pour arriver à ce but était de trouver les moyens de rompre notre communication avec les Indiens, de l'amitié desquels dépendait la grandeur de nos Colonies; ce projet exécuté, ces peuples devaient se trouver unis avec les Français, qui pouvaient leur fournir ce dont ils avaient besoin en échange des différentes productions de leur pays,

et ensuite se servir d'eux pour nous chasser de celui que nous occupions : en conséquence de ce plan, ils commencèrent par établir une chaîne de forts derrière nos établissemens, et par s'emparer de plusieurs pays qui jusqu'alors avaient été regardés au moins comme neutres. Quoique l'objet des Français ne fût pas encore entièrement rempli, ce qu'ils avaient déjà fait avait tant d'influence sur notre commerce intérieur, que nous avions à trembler sur les conséquences funestes qui devaient nécessairement en résulter, si nous ne travaillions pas à tems à nous opposer au mal qu'ils voulaient nous faire. On prit donc à ce sujet quelques mesures qui ne produisirent aucun effet, et les ordres furent donnés pour agir hostilement contre les Français, tant en Europe qu'en Amérique. Comme ils n'étaient pas suffisamment préparés pour soutenir leurs prétentions, ils n'opposèrent à nos attaques que des représentations et une feinte modération ; ils comptaient par ce moyen

gagner du tems, nous faire mettre de la négligence dans nos préparatifs, et nous rendre odieux aux autres Cours de l'Europe : l'histoire de ce tems prouve qu'ils réussirent plus ou moins dans ces projets. Ils virent enfin que la contestation devait être décidée par les armes. Quoique leur armée de terre fût formidable, la partie n'était pas égale en Amérique, et ils sentirent que les choses s'y termineraient vraisemblablement en notre faveur, puisque le succès dépendait absolument des moyens de transporter et d'entretenir une armée dans ce pays, ce qu'on ne pouvait faire sans avoir la supériorité des mers. D'après ces réflexions, les Français formèrent le sage projet d'attaquer le pays d'Hanovre, dont ils supposaient la conquête facile : ils espéraient que par la suite, vu l'attachement du Roi à cet Electorat, lorsqu'ils en feraient la restitution, ils regagneraient tout ce qu'ils auraient perdu en Amérique, et qu'ils en retireraient quelques autres avantages;

que leur armée serait entretenue par les contributions levées sur le pays conquis, et que par sa position sur l'Elbe elle en imposerait à l'Allemagne, et ferait la loi aux Puissances qui voudraient se mêler de la querelle.

Ce plan eut d'abord tout le succès possible, mais ensuite la rapacité et l'ignorance du Général Français qui commandait alors le rendirent sans effet.

Nous croyons que le plan des Français était grand et bien concerté. Ils avaient alors, y compris leur milice, environ deux cent vingt mille hammes entretenus à grands frais : si la guerre eût été bornée à l'Amérique, ou même à l'Angleterre, ces troupes auraient été absolument inutiles faute d'une marine, qu'on pouvait d'autant moins former en tems de guerre, que nous avions déjà acquis une trop grande supériorité.

Les Français se trouvèrent, par toutes ces raisons, dans la nécessité de préférer une guerre d'Allemagne, dont les frais

n'étaient rien pour eux, puisque le surplus de la dépense se réduisait à ce que l'entretien d'une armée en campagne coûte de plus que ce même entretien dans l'intérieur du pays. Ils avaient assez de troupes pour former une armée en Allemagne, pour garder leur pays, et pour faire la conquête de l'Amérique, si leur marine eût été capable de protéger les convois qu'ils y auraient envoyés. Pour subvenir à cette dépense extraordinaire, ils se proposèrent de faire contribuer tout le pays entre l'Elbe et le Rhin; ils croyaient que ces contributions seraient plus que suffisantes, en sorte qu'ils comptaient avoir une armée immense entretenue et enrichie aux dépens d'autrui : ajoutez, que leur pays étant limitrophe de celui qu'ils voulaient attaquer, cela seul leur donnait un grand avantage sur nous.

Au contraire, si les Anglais se proposaient d'envoyer une armée en Allemagne, il fallait la former de rien, c'est-à-dire, qu'ils n'avaient pas encore un seul

homme enrôlé pour cet objet, et qu'il fallait que chaque Anglais qui serait envoyé en Allemagne, fût remplacé par un nouveau soldat de recrue, si on voulait continuer la guerre nécessaire en Amérique. Quant aux Allemands, on savait qu'il fallait les payer à un prix extraordinaire, et que l'Angleterre tirait toute cette dépense de son propre fonds ; car il n'était pas possible qu'elle fît aucune conquête qui fournît une partie considérable de la dépense. Les Français jugèrent naturellement que ces circonstances épuiseraient le trésor de notre nation, fixeraient l'attention du Roi, et par conséquent celle du Ministère sur les affaires d'Allemagne, qu'elles ralentiraient nos préparatifs pour l'Amérique, produiraient des murmures de la part du peuple, de la division dans nos Conseils, et qu'enfin nous serions réduits à la nécessité de nous soumettre aux conditions qu'ils jugeraient à propos de nous imposer. On peut leur attribuer justement ces paroles remar-

quables : *On doit conquérir l'Amérique en Allemagne.* En effet, les seuls moyens, ou les plus sûrs qu'ils eussent de la sauver ou de la conquérir, étoient de faire la guerre avec succès en Allemagne.

Il était indifferent aux Français d'y entrer comme alliés de la Prusse ; ou comme alliés de la Maison d'Autriche ; l'un et l'autre remplissaient également l'objet qu'ils avaient en vue : il est cependant vraisemblable qu'ils auraient préféré la première alliance, parce qu'il leur était plus aisé de nuire aux Autrichiens qu'aux Prussiens. Lorsqu'ils eurent appris notre alliance avec la Russie, ils envoyèrent aussitôt un Ministre en Prusse pour conclure un traité sur le même pied que celui qu'ils avaient conclu lors de la guerre de 1741 : mais voyant que nous avions été forcés de renoncer à l'alliance de cette première Puissance et d'embrasser celle de la dernière, ils acceptèrent naturellement l'amitié des deux Cours Impériales ; et sous prétexte de remplir

les engagemens contractés par cette nouvelle alliance, ils préparèrent aussitôt une armée de plus de cent mille hommes, dont environ vingt mille devaient marcher sur le Mein, et ensuite où il plairait à l'Impératrice ; le reste, qui devait former l'armée principale, était destiné pour le Bas-Rhin, et devait agir contre l'Electorat d'Hanovre et les alliés du Roi d'Angleterre. Le commandement de cette armée fut donnée au Maréchal d'Estrées, comme pour le récompenser de ce qu'il avait négocié le traité de Versailles ; et si la faveur d'une maîtresse intrigante n'eût pas prévalu dans le choix de ceux qu'on employa dans la suite pour exécuter le plan de la France, tous les efforts réunis de l'Angleterre et de ses alliés, conduits même par les Généraux les plus habiles de ce siècle ou de quelqu'autre, n'auraient pu sans doute en arrêter les succès.

DE L'AUTRICHE.

L'Impératrice ne s'était point encore consolée de la perte de la Silésie, qui entraînait avec elle une grande diminution de revenus et de puissance; ses regrets étaient encore accrus par l'ascendant que cette augmentation de pouvoir donnait au Roi de Prusse, qu'elle haïssait, dit-on, personnellement; elle le voyait par-tout traité avec respect, craint et menagé par la plupart des Cours de l'Europe: il n'est donc pas étonnant qu'animée de ces sentimens, elle formât un plan pour recouvrer la Silésie; depuis qu'elle avait cédé cette province à la Prusse, tous ses Conseils tendaient à ce but, comme on le voit par les écrits que le Roi fit publier à cet effet. Elle s'adressa à l'Impératrice de Russie, et irrita cette Princesse contre le Roi de Prusse, à tel point, qu'elle la détermina facilement à concourir à toutes les mesures concertées pour sa ruine. Les deux Cours

Impériales s'unirent donc par une nouvelle et étroite alliance : cela embrassait un grand objet, car non-seulement on avait en vue de reprendre la Silésie, mais encore d'anéantir le Roi de Prusse, dont les deux Puissances se proposaient de se partager les Etats. Pour parvenir plus sûrement à cette fin, elles proposèrent au Roi de Pologne d'accéder à cette alliance; Celui-ci refusa, jusqu'à ce que voyant les deux Impératrices agir avec tant de vigueur, il jugea qu'il était de sa sûreté de se déclarer contre le Roi de Prusse : cependant l'expérience lui avait appris que les Prussiens avaient plus de facilité de l'opprimer, que les Autrichiens n'en avaient de le défendre.

Le Ministre de la Maison d'Autriche à Pétersbourg avait contribué de tout son pouvoir au succès du traité par lequel l'Angleterre se chargeait de fournir des subsides à cette Cour, dont l'intention était de nous faire payer, comme de coutume, la dépense des troupes que

leurs Majestés Impériales comptaient employer pour leur service particulier seulement, en attaquant la Prusse, ce qui aurait facilité les moyens de reprendre la Silésie. Il est vraisemblable que les choses auraient tourné au gré de leurs desirs, si le Roi de Prusse n'avait pas déclaré qu'il regarderait comme ennemis ceux qui porteraient des troupes étrangères dans l'Empire : ce qui marquait clairement que non-seulement il empêcherait les Russes de venir au secours de l'Electorat d'Hanovre en cas de besoin, et que peut-être même il le traiterait comme pays ennemi. Le Roi d'Angleterre jugea bien que les Russes ne lui seraient d'aucune utilité pour défendre ses possessions en Allemagne, s'ils étaient en guerre contre le Roi de Prusse, parce que quelques succès qu'ils pussent avoir sur la Baltique contre ce Prince, ils ne pourraient jamais l'empêcher de s'approcher de cet Electorat, qui n'est fortifié ni par l'art, ni par la nature.

D'après ces raisons, nous croyons que

le Roi d'Angleterre fit très-prudemment de préférer l'amitié du Roi de Prusse à celle des deux Impératrices. La Reine d'Hongrie, qui seule devait tirer avantage de notre alliance, se trouvant ainsi trompée dans son attente, persuada à l'Impératrice de Russie de rompre son traité avec nous, et cela d'autant plus facilement, qu'en contractant cette alliance, ces Cours n'avaient jamais eu d'autre objet en vue que de recevoir des subsides qui les missent en état d'exécuter leurs projets contre la Prusse, et point du tout d'agir de concert avec nous, à moins que nous ne voulussions concourir également au plan qu'elle avaient fait d'écraser le Roi de Prusse. Nos liaisons avec ce Prince anéantirent donc le traité avec la Russie, et produisirent tout naturellement une autre alliance entre les deux Cours Impériales et celle de France, dont nous avons expliqué les vues.

DE LA PRUSSE.

Le dernier Roi de Prusse avait cultivé principalement les arts de paix, je veux dire ceux qui doivent appartenir plus particulièrement à un Prince, la justice et la police intérieure : il avait cultivé l'art militaire plutôt par ostentation que par aucune vue particulière ou par amour pour la gloire; il laissa à sa mort soixante-sept mille hommes bien disciplinés, ses magasins bien approvisionnés d'artillerie, de munitions, etc.

La mort de l'Empereur Charles VI laissa les affaires de la Maison d'Autriche dans le plus grand désordre et dans le plus grand embarras : le Roi de Prusse jugea que les circonstances étaient favorables pour faire valoir ses prétentions sur quelques parties de la Silésie; il voulut, par une entreprise aussi hardie au commencement de son règne, satisfaire l'ambition qu'il avait de paraître une puissance

formidable et audacieuse, de tenir la balance de l'Empire et protéger les Princes qui par la suite lui demanderaient des secours : ce fut lui qui le premier commença la guerre contre l'Impératrice ; cette guerre ayant réussi comme il le desirait, elle fut terminée par un traité qui le rendait maître de toute la Silésie.

L'Autriche depuis ce tems n'avait en vue que de reprendre cette riche province, ce qui, comme nous l'avons dit, donna lieu à une alliance avec la Russie dans cette seule fin. Quoique pendant plusieurs années ces deux Puissances ne se fussent occupées que de cet objet, en 1756 elles n'étaient cependant pas encore préparées à agir, et elles avaient fixé l'année suivante pour l'exécution de ce projet.

Le Roi de Prusse, parfaitement instruit des desseins qu'on avait formés contre lui, crut qu'il était prudent de prévenir ces opérations, et d'attaquer la principale des Puissances liguées. Cette Puissance n'ayant pas encore fait ses préparatifs, il espé-

rait l'écraser, et par ce moyen désunir la ligue avant qu'elle pût travailler à l'exécution de son plan : dans cette vue il entra dans la Saxe, ce qui occasionna en Allemagne une guerre générale, dont nous nous proposons de donner un détail exact dans cet Ouvrage.

DE LA SAXE.

L'avarice, une impuissante ambition, un esprit d'intrigue joint à l'indolence, une négligence totale de tout ce qui pouvait tendre au bien et à l'intérêt du pays, un amour immodéré pour les plaisirs, les spectacles et le faste, étaient depuis longtems le caractère distinctif de cette Cour. Il n'est donc pas étonnant que l'homme qui gouvernait au nom d'un Maître trop indulgent, eût porté dans le ministère les inclinations qu'il avait contractées étant Page : les assiduités ne lui coûtaient rien, il avait passé sa vie dans les vaines et futiles occupations d'un courtisan. Sa pre-

mière qualité, et vraisemblablement la seule qu'il eût, était la prodigalité d'un Monarque oriental, ce que ses vils partisans appelaient magnificence : il n'était occupé que d'assiéger le Roi son maître, pour empêcher la vérité et la vertu de parvenir jusqu'à lui ; enfin il était impossible que ce Prince bon et humain, et qui ne desirait que de travailler au bien de son peuple, parvînt à savoir que ce peuple était malheureux, et qu'il avait besoin de sa protection. Quoique le Ministre sût très-bien que l'état d'abaissement où sa mauvaise conduite avait réduit la Saxe, le mettait dans l'impossibilité de rien entreprendre d'important, il ne laissait pas d'intriguer continuellement avec des Cours de Vienne et de Pétersbourg, et de former des projets pour l'agrandissement de la Saxe aux dépens de la Prusse, et cela sans avoir préparé aucun des moyens de réaliser cette vaine chimère, et même sans avoir pourvu à la simple défense du pays : l'argent levé

avec peine sur de pauvres sujets pour l'entretien d'une armée, était employé à bâtir pour la favorite de magnifiques palais, à payer des voyages dispendieux, etc., à satisfaire la vanité basse et abjecte du Ministre ; enfin, le pays qui aurait pu facilement lever et entretenir une armée de cinquante mille hommes, en avait à peine quinze mille : il était sans artillerie et sans magasins, aussi devint-il bientôt la proie d'un conquérant puissant et ambitieux.

DE LA RUSSIE.

Quoique le plan formé par Pierre le Grand, et exécuté avec une activité et une vigilance infatigable, n'eût pas été suivi depuis sa mort avec autant de soins et de succès, cependant ce qu'il avait déjà fait avait rendu cet Empire puissant ; il était par conséquent respecté et ménagé. Sa vaste étendue, la variété de ses productions et le nombre de ses habitans,

forment une source de moyens si nombreux et si abondans, qu'une petite négligence, dont on ressentirait bientôt et vivement les effets dans de moindres Etats, est à peine remarquée dans celui-ci, et ne produit aucun mauvais effet sensible ou direct. Ses ressources sont si considérables, qu'on peut dire en quelque sorte qu'elles suppléent aux erreurs de l'administration, et qu'elles ont maintenu le lustre de l'Empire, quoiqu'on ne se soit pas exactement conformé au plan de Pierre Ier.

Tant que l'Empire Ottoman fut formidable, la Cour de Russie et celle de Vienne furent naturellement alliées; la crainte d'un ennemi commun et redoudoutable les tint unies par le lien puissant de la sûreté mutuelle. Depuis la décadence de l'Empire Turc, la Russie a cru qu'il était encore nécessaire de cultiver l'amitié des autres Princes, principalement des Puissances maritimes, qui lui enlèvent une grande quantité de productions inu-

tiles; ce qui fait entrer dans l'Empire une somme d'argent proportionnée, dont la circulation donne du mouvement à cette vaste machine et la rend redoutable. De là naît la facilité, ou plutôt l'avidité avec laquelle les Puissances du Nord, en général, saisissent toutes les occasions de lever des subsides; le luxe et la magnificence de leurs Cours se trouvent entretenus, leurs Princes abondamment pourvus de toutes les superfluités que la vanité a rendues nécessaires, et leurs armées entretenues aux dépens des autres Puissances. A tous ces motifs généraux on en peut ajouter d'autres : la dernière Impératrice de Russie avait conçu pour le Roi de Prusse une haine violente, c'est pour cela qu'elle entra dans tous les projets qui tendaient à humilier ce Prince, et avec d'autant plus d'empressement, qu'elle se flattait de l'espoir d'étendre ses possessions sur la Baltique, ce qui faisait depuis longtems l'objet de l'ambition des Russes : elle contracta donc volontiers avec nous

une alliance qui la mettait en état d'éxécuter à nos dépens les desseins de sa haine et de sa politique ; mais voyant que nous ne voulions pas rompre avec le Roi de Prusse, elle renonça aussitôt à notre amitié, et se tourna du côté de la France, qui lui promit tous les subsides dont elle aurait besoin pour faire mouvoir ses troupes et pour agir en conséquence de ses propres vues.

De la Suède.

Aucun pays, excepté le Danemarck, n'a éprouvé en aussi peu de tems d'aussi grands changemens dans les principes de sa constitution, que la Suède : en très-peu d'années, du gouvernement le plus despotique, tel qu'il était sous Charles XII, ce pays est devenu la Monarchie la plus limitée de l'Europe. Le Danemarck, au contraire, a passé dans le même espace de tems, du gouvernement le plus libre au gouvernement le plus despotique. Aucun

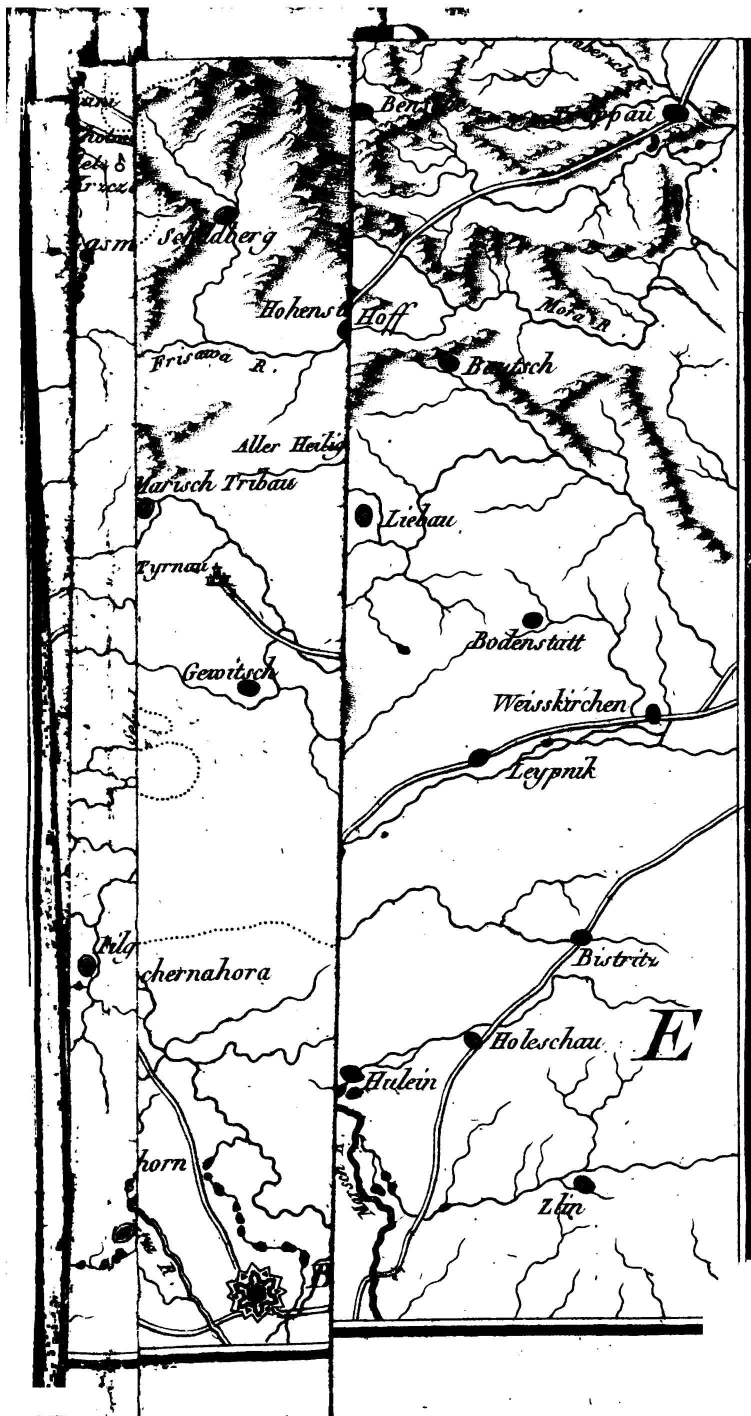
de ces deux Royaumes ne semble avoir gagné beaucoup par cette révolution : leur puissance et leur crédit ne paraissent pas avoir augmenté, soit dans l'intérieur, soit chez l'étranger. La Suède, sur-tout, a perdu beaucoup de son influence dans les autres Cours : le pouvoir de la Couronne est trop borné, et celui des différens Etats qui forment la constitution, trop compliqué, pour admettre aucun plan qui exige de la sagesse dans la délibération, et de la vigueur dans l'exécution. Il y a quelques années qu'on voulut changer la constitution de cet Etat, en augmentant le pouvoir de la Couronne, ce qui n'aurait pu s'éxéeuter sans mettre en danger la vie et la fortune de beaucoup de particuliers : le projet fut découvert à tems, et quelques-uns des auteurs furent punis comme méritent de l'être ceux qui cherchent à changer la constitution des Etats, en faveur de la tyrannie (*a*). Quoique le

(*a*) Il ne faut pas oublier que ce fut en 1766 que l'Ouvrage Anglais fut écrit. Depuis ce tems, cette révo-

complot n'eût pas d'effet, il laissa pourtant un esprit de mécontentement, pour ne pas dire de haine, contre la Cour, qu'on supposa naturellement avoir favorisé, excité même ce complot, qui n'avait d'autre but que d'augmenter l'influence de la Couronne : on parut surtout aigri contre la Reine, femme d'un talent supérieur, sœur du Roi de Prusse, et à l'instigation de laquelle on attribuait la tentative faite contre la liberté. Les François, par leurs subsides, et par cet esprit d'intrigue qui distingue toujours leurs Ministres dans toutes les Cours, saisirent cette occasion de faire déclarer la Suède contre sa Majesté Prussienne : cependant, comme on commença la guerre contre la volonté du Roi, on la continua sans vigueur, et on saisit la première occasion qui se présenta pour conclure une paix que l'on aurait dû ne jamais

lution s'est opérée, sans qu'il y ait eu de sang répandu, et on peut dire que c'est jusqu'à présent pour le bonheur des Suédois. (*Note du Traducteur*).

rompre. Les Suédois doivent avoir sans cesse les yeux ouverts sur les Russes, qui cherchent à étendre leurs conquêtes sur la Baltique, ce qu'ils ne peuvent exécuter sans danger pour la Suède. La Prusse et le Danemarck ont un intérêt commun à s'oposer aux progrès des Russes. Les Suédois firent donc une grande faute en politique, d'agir sur des principes tout-à-fait contraires : si la confédération formée contre le Roi de Prusse eût réussi, la Suède et le Danemarck, particulièrement la Suède, auroient été les victimes de leur mauvaise conduite, et seraient devenues facilement la proie de l'ambition de la Russie.



Schildberg
Troppau
Hohenst
Hoff
Mora R.
Frisawa R.
Bautsch
Aller Heilig
Marisch Tribau
Liebau
Tyrnau
Bodenstatt
Gewitsch
Weisskirchen
Leypnik
Bistritz
chernahora
Holeschau
E
Hulein
horn
Zlin

DESCRIPTION MILITAIRE DU THÉATRE DE LA GUERRE.

De la Bohême et de la Moravie.

Ces deux grandes Provinces appartiennent à l'Impératrice Reine : elles sont séparées de la Silésie, de la Lusace, de la Saxe et d'une partie de la Bavière et de l'Autriche, par une chaîne continue de très-hautes montagnes, ce qui rend nécessairement la communication entre ces pays très-difficile, par la rareté des routes militaires (1). La première de ces routes va d'Olmutz en Moravie, à Sternberg, où elle se divise en deux autres; l'une desquelles conduit par Hoff à Troppau et à Jagerndorff dans la Silésie Autrichienne; l'autre passe par Friedland, Wurbenthal et Zuckmantel, d'où elle va à Neiss.

(1) On entend ici par routes militaires, les chemins par où l'infanterie, la cavalerie, la grosse artillerie, et toutes espèces de charrois, peuvent passer.

On peut regarder ces deux routes, sur-tout la dernière, comme un défilé continuel formé par les montagnes, les ravins, les rivières, etc. C'est pourquoi on peut les défendre contre une armée nombreuse avec peu de troupes, pourvu qu'elles soient convenablement postées. Les Prussiens ont à la vérité un très-grand avantage : en envoyant deux corps, l'un par Jagerndorff, et l'autre hors du Comté de Glatz, de Habelswert, vers Alstadt et Schomberg, ils peuvent obliger les Autrichiens de quitter toute position qu'ils auraient prise entre Freudenthal et Neiss, parce qu'ils couperaient leur communication avec Olmutz, d'où il faut nécessairement que les Autrichiens tirent leurs subsistances : ceux-ci au contraire ne peuvent prendre aucune position centrale qui les mette dans le cas d'empêcher les Prussiens d'entrer en Moravie par le chemin de Zuckmantel, du Comté de Glatz, et par Troppau, et d'unir ces trois colonnes avec sûreté, parce qu'Olmutz est trop en arrière pour qu'on puisse de là garder les passages qui sont entre la Moravie et la Silésie.

Comme Neiss est le point d'où le roi de Prusse peut porter plus avantageusement la guerre dans les possessions de l'Impératrice en Moravie, et comme jamais les succès de ce Prince ne peuvent être suivis d'effets plus funestes qu'ils le seraient alors pour la Maison d'Autriche, il

est étonnant que l'Impératrice n'ait pas jugé à propos d'opposer de ce côté une barrière plus forte qu'Olmutz, qui n'est pas une place d'une grande conséquence. La belle défense que fit le général Marschal dans la dernière guerre, est due autant à la faiblesse de l'armée prussienne, qu'aux talens et à la vigilance de ce Général: on le verra par l'histoire de ce fameux siége. Cette forteresse est tellement en arrière, qu'elle ne couvre aucun des débouchés qui conduisent de la Silésie et de Glatz en Moravie, et qu'on ne pourrait envoyer un corps considérable un peu loin dans les montagnes sans l'exposer à un danger évident. Pour arrêter sûrement les Prussiens, il faudrait bâtir une forteresse soit dans le voisinage d'Alstadt, soit entre Freudenthal et Zuckmantel, soit enfin entre Jagerndorff et Johannisthal : dans le premier cas, cette forteresse contiendrait en même tems Glatz et Neiss, et mettrait les Autrichiens à portée de faire des incursions continuelles dans les pays où ces deux places sont situées, sans courir aucun danger : d'ailleurs il ne paraît pas qu'il fût possible aux Prussiens de pénétrer de Glatz ou de Neiss dans la Moravie, sans s'être rendu maîtres de la forteresse supposée, parce que les Autrichiens, en y postant un corps de troupes soutenu par une forte garnison, couperaient la communication des Prussiens avec ces deux

places, et forceraient bientôt une armée qui voudrait s'avancer vers Olmutz, à se retirer ou à périr.

La seconde et la troisième de ces forteresses empêcheraient aussi les Prussiens de s'avancer en Moravie, si préalablement ils ne les avaient prises; mais le siége en serait moins difficile, parce qu'on pourrait envoyer de la Haute-Silésie et de Glatz un corps de troupes pour s'emparer des défilés, et mettre les Autrichiens dans l'impossibilité de secourir ces places.

Beaucoup de personnes croient qu'un camp ou une place forte est bien située, si l'on ne peut en approcher qu'avec beaucoup de difficultés : cela est vrai dans le cas seulement où ils ont en eux-mêmes les ressources nécessaires à leur défense; mais comme il est rare que ces conditions se trouvent remplies, et qu'elles ne le sont même jamais, la perfection d'une position est donc de présenter à l'ennemi tous les obstacles possibles, et en même tems de pouvoir être facilement secourue en cas de besoin. La difficulté de trouver une position qui réunisse tous ces avantages, ou le défaut de coup-d'œil, a déterminé plusieurs ingénieurs à choisir des plaines pour y construire leurs places fortes; par ce moyen ils sont à l'abri du reproche d'avoir mal choisi leur terrein, et leur vanité se trouve flattée d'avoir occasion d'étaler tous les

différens ouvrages qu'ils ont vu dans les écoles, et dont les plans paraissent merveilleux sur le papier.

Il y a une autre route qui conduit d'Olmutz dans le Comté de Glatz, en passant par Litau et Alstadt. Le principal chemin qu'on trouve ensuite est celui qui conduit du Cercle de Konigsgraatz par Neustat et Nachod dans le Comté de Glatz, et de là dans les autres provinces de la Silésie : il n'est pas moins difficile que ceux dont nous avons déjà parlé; il forme comme ces derniers un défilé continuel, sur-tout à l'entrée des possessions prussiennes : il serait impossible à un corps de troupes considérable d'y marcher pour peu qu'il trouvât de résistance, principalement en allant de la Bohême du côté de Glatz, où les montagnes s'élèvent par degrés. On peut conclure de tout cela qu'il est beaucoup plus facile aux Prussiens de pénétrer dans la Bohême, qu'aux Autrichiens dans le Comté de Glatz. Les premiers ont encore un avantage considérable; la forteresse de Glatz peut les fournir de tout au besoin, et leur offrirait une retraite assurée en cas qu'ils fussent repoussés par des forces supérieures : d'ailleurs ils sont maîtres des débouchés qui conduisent en Bohême; et ce pays étant entièrement ouvert, ils peuvent y entrer aisément, et y subsister long-tems, vu sa fertilité. Les

Autrichiens, au contraire, ne peuvent point entrer dans le pays de Glatz, si les passages sont bien gardés; et quand même ils repousseraient les postes qui garderaient les passages, ils ne trouveraient point de subsistances dans le pays, et ils seraient obligés de commencer leurs opérations par le siége de Glatz : cette place, par sa situation avantageuse, est presqu'imprenable, quand même elle ne serait défendue que par sa garnison seule, et elle le deviendrait absolument s'il y avait dans le pays un corps considérable de troupes pour la secourir.

Ce que nous avançons ici est confirmé par l'histoire de la dernière guerre et par celle des guerres précédentes : dans celles-ci cette ville fut réduite par la famine, et dans la dernière elle ne fut prise que parce que le général Laudhon sut tirer avantage du hasard, du défaut de courage et de l'ignorance de ceux qui la défendaient.

Il y a encore une route qui conduit aussi du Cercle de Konigsgraatz par Trautenau et Landshut à Schweidnitz et Javer en Silésie : ce chemin est, comme tous les autres, un défilé continuel, et si difficile, que quand les passages sont convenablement gardés, aucune armée ne peut pénétrer en Silésie de ce côté. Les Prussiens ont près de Landshut une belle

position, d'où ils peuvent, par une marche facile sur la gauche, couvrir la route qui va de Friedland à Schweidnitz, et soutenir toutes les troupes qu'ils peuvent envoyer à Schmidberg et Hirsberg : c'est de ce camp que Fouquet, quoique les Autrichiens lui fussent supérieurs en nombre, déconcerta souvent les tentatives qu'ils firent pour pénétrer en Silésie de ce côté, et ce fut là qu'il fut vaincu et entièrement défait par sa faute.

Les Prussiens ont ici le même avantage que du côté de Glatz : la forteresse de Schweidnitz est de même une place d'armes qui peut leur fournir tout ce dont ils ont besoin, et elle est si avancée qu'elle leur donne la facilité de commencer leurs opérations beaucoup plutôt que les Autrichiens : les montagnes sont couvertes de villages où l'on peut mettre avec sûreté une armée en cantonnement, si l'on prend soin d'occuper les défilés qui sont entre ces montagnes et la Bohême; ce que l'on peut faire facilement, parce qu'ils se trouvent dans les Etats du roi de Prusse. Rien ne peut donc empêcher ce Prince d'envahir la Bohême de ce côté, quand même les Autrichiens y auraient une armée; la position la plus proche de ces débouchés est derrière l'Elbe, entre Konigshoff et Konigsgraatz : si cette armée y était postée, elle empêcherait sans doute les Prussiens de se porter

plus avant dans le pays, mais elle ne les empêcherait pas d'y entrer.

Lorsque l'on considère que, par leur situation locale, les Prussiens peuvent pénétrer de ce côté sur plusieurs colonnes et sans danger, qu'ils peuvent être secourus abondamment par Glatz et Schweidnitz de toutes sortes d'approvisionnemens, et qu'ils peuvent se retirer en cas de malheur, on est surpris que Sa Majesté Impériale laisse cette province entièrement sans défense et exposée continuellement aux ravages de l'ennemi : comme il n'y a aucune espèce de forteresse, il ne faut pas moins qu'une armée pour la défendre contre les incursions qu'on peut y faire du Comté de Glatz et des montagnes de Landshut.

Si l'ennemi passe l'Elbe au-dessus de Konigsgraatz, on est forcé d'abandonner toutes les provinces situées sur la droite de cette rivière; les troupes postées sur les frontières de la Lusace doivent aussitôt se rejeter sur Prague, dans la crainte d'être coupées, et l'armée même doit se porter dans le Cercle de Chrudim, pour couvrir la Moravie et tenir la communication libre avec l'Aûtriche et le Danube. Au lieu que si l'on construisait derrière l'Elbe, entre Konigshoff et Konigsgraatz, une forteresse capable de contenir dix mille hommes de pied et quatre mille chevaux, avec des casernes et des maga-

sins voûtés à l'épreuve de la bombe, les Prussiens ne la prendraient qu'avec des peines infinies ; et si l'on en juge par la manière dont ils ont attaqué les places en différentes occasions, celle-là les occuperait certainement plusieurs mois, et donnerait le tems nécessaire pour marcher à son secours. La situation de cette place serait si avantageuse, que non-seulement elle couvrirait le pays de ce côté, mais encore qu'elle faciliterait également les moyens d'entrer en Silésie. Comme on pourrait en faire une place d'armes générale pour secourir les armées qui seraient destinées à agir de ce côté, l'ennemi n'oserait pas la laisser derrière lui, et pénétrer dans le pays, parce que la garnison seule de cette place, avec quelques Croates et quelques Hussards, intercepterait sa communication avec Glatz et la Silésie, et l'obligerait bientôt ou à se retirer ou à périr avec son armée, quand même il aurait laissé derrière lui un corps de vingt mille hommes pour observer la place et assurer ses convois.

De plus, une place forte de cette espèce avec une nombreuse garnison, obligerait l'ennemi de tenir deux corps considérables, l'un dans le Comté de Glatz, l'autre dans les montagnes de Landshut ; enfin les avantages qui résulteraient de la construction de cette forteresse, sont infinis, et la rendent absolument nécessaire.

Il y a un autre chemin qui, en partant du Cercle de Buntzlau, passe par Bakhofen, Swigan, Libenau et Riechenberg : là il se partage en deux. L'un de ces chemins conduit à Friedland, et de là à Grieffenberg en Silésie, et à Seidenberg en Lusace; ce chemin passe aussi par de très-hautes montagnes, dont le passage serait très-difficile s'il y avait des troupes postées pour en défendre les défilés.

Quoiqu'il paraisse que le roi de Prusse ne doive jamais faire ses principaux efforts de ce côté, parce qu'il n'a aucune place d'armes située à une distance convenable pour cela, cependant, comme dans toutes les guerres qu'il aura avec la Maison d'Autriche, il commencera par se rendre maître de la Saxe, il pourra toujours faire entrer quelque division de son armée en Bohême du côté de la Lusacc, si elle reste absolument ouverte comme elle l'est aujourd'hui : c'est pourquoi il conviendrait de construire, aussi près qu'il serait possible de la frontière, une forteresse assez considérable pour n'être pas enlevée subitement par une division de 20,000 hommes; l'ennemi ne la laisserait pas derrière lui sans quelque danger, et même aucunes troupes ne pourraient établir leurs quartiers d'hiver dans les montagnes, depuis Friedland jusqu'à Schandau, ou même à Grieffenberg, Markissa, Lauban et Gorlitz, si l'on plaçait une forteresse

considérable aux environs de Friedland : cette place empêcherait encore le roi de Prusse d'établir une communication entre la Silésie et la Saxe, à moins qu'il n'eût une armée postée pour la protéger. A toutes ces raisons, qui semblent décisives, on peut ajouter, que comme la Silésie est un pays absolument ouvert, sans aucune forteresse qui le couvre depuis Marklissa jusqu'à Crossen près Francfort, elle devrait être attaquée de ce côté plutôt que par celui de la Moravie et de la Bohême, ce qu'on ne pourrait faire présentement sans laisser une armée pour couvrir ces deux provinces : si au contraire elles étaient couvertes par les forteresses qu'on propose de construire en Moravie et près de Konigsgraatz, les Autrichiens pourraient entrer en Silésie par la Lusace, sur-tout s'ils avaient une place d'armes bien pourvue près de Friedland, ils pourraient alors agir avec sûreté et avec vigueur de ce côté-là. C'est parce que ces places d'armes n'existent pas, que les victoires que les Russes remportèrent à Zullichau et à Curnersdorff, furent sans effet, de même que les tentatives que les Autrichiens firent sur la Queiss et le Bober.

Si l'on construisait les différentes forteresses dont on a parlé, trente mille hommes, outre les garnisons, suffiraient alors pour couvrir la Bohême, et le reste des forces de Sa Majesté

Impériale pourrait agir avec succès sur la Queiss et le Bober, ce qu'on ne peut espérer sans l'établissement de ces places.

Il est encore un chemin qui part également du Cercle de Buntzlau, et qui, partant par Leypa et Gabel, se dirige sur Zittau en Lusace : il est plus praticable qu'aucun de ceux dont on vient de parler; il y a cependant dans les montagnes aux environs de Gabel quelques défilés qui pourraient être gardés aisément avec peu de troupes.

Un autre chemin, partant de la même province, passe par Rumburg, et se dirige de là vers Lobau en Lusace : celui-là est extrêmement difficile, et je ne me souviens pas que dans le cours de la dernière guerre il ait été suivi par aucun corps considérable, excepté par celui que commandait le Prince dé Prusse après la bataille de Kollin. Les Prussiens devant faire peu d'usage de ces deux derniers chemins, parce qu'ils sont trop éloignés de leurs dépôts, excepté dans le cas où, se proposant d'envahir la Bohême par différens côtés en même tems, ils y feraient passer quelque division de leur armée, il paraît inutile d'y établir des places de défense.

Le plus important des chemins qu'il y ait dans tout ce pays, est celui qui part de Prague, passe par Budyn, Lowositz, Aussig, Peters-

wald et Ghishubel, où il entre dans la Saxe : c'est un défilé continuel depuis Lowositz jusqu'à Ghishubel; il suit l'Elbe depuis Lowositz jusqu'à Aussig, où la Bila se jette dans ce fleuve. Il y a un ravin profond au-delà de Peterswald, il y en a un encore à Ghishubel. Près d'Aussig, de Peterswald et de Ghishubel, il y a des positions si avantageuses, que douze ou quinze bataillons pourraient les défendre contre une armée, quoiqu'il n'y ait aucune espèce de forteresse; et s'il y en avait une bonne, il serait presqu'impossible d'envahir la Bohême du côté de la Saxe. Quelque part qu'on se propose de faire passer une armée qu'on veut conduire d'une de ces provinces dans l'autre, il est absolument nécessaire d'être maître du cours de l'Elbe; ce n'est que par ce fleuve qu'on peut faire subsister une telle armée. Les montagnes sont si hautes et les chemins si mauvais, qu'il y a plusieurs mois dans l'année où il serait impossible d'y faire passer les charrois : c'est pour cela que si on y construisait une forteresse, il serait alors absolument impossible à une armée de passer d'une de ces provinces dans l'autre.

En allant également des plaines de Lowositz sur les montagnes par Toplitz, et de là par Zinwalde dans la Saxe, on trouve un chemin très-mauvais et si rempli de défilés, qu'il est à peine praticable pour de l'infanterie : il y a

plusieurs bonnes positions à occuper, la principale est près de Toplitz.

Il est encore un chemin qui se dirige du Cercle de Saatz par Laun et Commotau, et de là sur le Basberg en Saxe : ce chemin, et un autre qui part aussi du Cercle de Saatz, et qui aboutit également en Saxe en passant par Caaden et sur le Kupferberg, sont extrêmement difficiles, et quand les défilés ont été bien gardés, les Prussiens y ont toujours été repoussés. Dans aucune guerre, on n'avait jamais essayé de faire passer dans ces défilés d'autres troupes que des troupes légères, excepté en 1757, que le Prince Maurice y passa en deux colonnes.

Il y a enfin deux chemins qui partent du Cercle d'Ellenbogen : tous deux conduisent à Plauen, l'un par les montagnes, et l'autre par Egra. Ils sont l'un et l'autre impraticables à quelques égards pour une armée qui voudrait entrer en Bohême, car il n'y aurait pas de sûreté à passer si près d'une forteresse au travers de défilés aussi difficiles. Tels sont les principaux chemins ou passages qu'on trouve dans les pays où l'on a fait la guerre dans cette partie de l'Allemagne.

La Bohême et la Moravie sont arrosées par plusieurs rivières : la principale est la Teiss, qui prend sa source dans les montagnes de la Silésie, appellées Schnéeberg, passe par Alstadt,

Muglitz, Littau, Olmutz, Hradisch, etc., et se jette dans le Danube à Presburg. Dans la dernière partie de son cours, cette rivière se nomme la Morava; elle n'est point navigable, et elle n'offre sur ses bords aucune position d'où on pût arrêter l'ennemi qui viendrait de la Silésie : la meilleure serait sur les hauteurs aux environs de Littau, en étendant sa droite vers Olmutz; mais alors il faudrait avoir un corps plus loin aux environs de Muglitz, sans cela une colonne qui viendrait par la Teiss rendrait cette position très-hasardeuse : elle est sans doute la plus convenable pour couvrir Olmutz; cette place ne pourrait point être attaquée tant qu'une armée y serait postée, et l'armée elle-même ne pourrait être forcée par aucune manoeuvre indirecte à quitter cette position, parce qu'elle y recevrait de la ville tous les secours dont elle aurait besoin, et l'ennemi ne pourrait s'avancer vers l'Autriche en laissant cette forteresse et une armée derrière lui.

Entre Olmutz et Brinn, il y a plusieurs autres petites rivières qui, passant au travers des montagnes, fournissent de très-bons camps. En général la Moravie est un pays très-difficile, et elle peut être défendue par une petite armée contre une qui serait plus nombreuse, c'est ce qu'on vit pendant la guerre qui suivit la mort de l'Empereur Charles VI. Secondé par

le grand Kevenhüller, le Prince Charles, à la tête d'un très-petit corps de troupes, en comparaison de celui des ennemis, les chassa entièrement de ce pays et de la Bohême, principalement par la supériorité des manoeuvres que la nature du terrein lui permit d'exécuter.

L'Elbe prend sa source dans les montagnes de la Silésie, qu'on nomme Reisengeburg; il passe par Arnau, Konigshoff, Jaromitz, Konigsgraatz, Pardubitz, Neuhoff, Kollin, Nimburg, Brandeiss où il reçoit l'Iser, et Melnick où il reçoit la Moldau. Ce fleuve passe ensuite par Leutmeritz : près de là il reçoit l'Egra; il va ensuite à Aussig, et de là à Konigstein en Saxe. Il commence à être navigable à Lowositz : dans toute cette étendue il offre peu de bonnes positions à prendre sur ses bords; la première et la plus importante de toutes celles qu'on y trouve, et même dans tout le pays, est entre Konigshoff et Konigsgraatz : une armée qui y serait postée empêcherait l'ennemi qui viendrait de Schweidnitz et de Glatz, de pénétrer dans l'intérieur de la Bohême.

On pourrait prendre entre Nimburg et Brandeiss d'autres positions qui couvriraient Prague contre un ennemi qui viendrait de la Lusace. Entre ces deux points et la Saxe, on ne peut occuper aucune position sur les bords de ce fleuve, parce qu'il coule parallèlement au chemin

qui

qui conduit d'un de ces pays dans l'autre; seulement si une armée était campée entre Lowositz et Aussig, on pourrait en appuyer à l'Elbe la droite ou la gauche, selon le côté auquel cette armée ferait face.

Il n'y a qu'une position de conséquence à prendre sur la Zassava; il y a aussi celle de Beneschau, d'où on peut couvrir les deux grands chemins qui conduisent de Prague à Vienne.

La Moldau offre quelques positions d'où on pourrait garantir la Bohême, ainsi que la haute et basse Autriche, des entreprises d'un ennemi qui viendrait de Voigtland en Saxe : c'est de là qu'on empêcha les Français, qui étaient sous les ordres du Maréchal de Maillebois, de pénétrer en Bohême et de secourir le Maréchal de Belle-Isle, qui était alors assiégé dans Prague.

Prague est la place la plus forte qu'il y ait sur la Moldau, et même dans tout le pays; elle est bien fortifiée, mais dominée par les hauteurs voisines : ayant une grande étendue, et étant séparée en deux par la Moldau, elle exige une si grande quantité de munitions et d'artillerie, et une garnison si nombreuse, qu'il est douteux si pour sa défense on doit faire autre chose que d'y laisser à-peu-près deux bataillons, uniquement dans le dessein de la protéger, et de l'empêcher d'être pillée, en capitulant. Le sort qu'éprouva cette ville pendant

la guerre de 1741, montre la justesse de cette opinion : la première fois qu'elle fut assiégée pendant cette guerre, elle fut prise d'assaut avec une garnison de quatre mille hommes ; la seconde elle ne résista que peu de jours, et la troisième elle fut abandonnée précipitamment par les Prussiens lorsqu'ils évacuèrent la Bohême : dans cette dernière guerre, peu de jours de plus auraient décidé du sort de cette place, et elle aurait été prise avec l'armée qui y était renfermée.

L'Egra prend sa source dans le cercle du même nom ; il passe par la ville d'Egra, de là par Ellenbogen, Saatz, Laun et Budyn, et à peu de distance de cette dernière ville il se jette dans l'Elbe. La seule place forte qu'il y ait sur cette rivière, est Egra ; elle est bien fortifiée, mais elle est dominée sur la rive gauche de la rivière, et elle ne pourrait pas faire une longue défense : aussi fut-il agité dans la dernière guerre si on n'en démolirait point les fortifications.

En général, la rive droite de l'Egra est très-élevée, elle fournit par conséquent des moyens pour en défendre aisément le passage ; on peut y prendre plusieurs bonnes positions. La première et même la principale, est celle que l'on trouve sur la droite de l'Egra, derrière Budyn ; l'ennemi qui viendrait de la Saxe par le chemin

d'Aussig, qui est, comme on a dit, le principal débouché de la Bohême, pourrait y être arrêté, sur-tout, si on plaçait plus haut, vers Laun, un autre corps considérable qui arrêterait en même tems toutes les colonnes qui pourraient venir par le chemin de Commotau; ce corps de troupes devrait être assez fort pour disputer le passage jusqu'à ce que l'armée qui serait postée à Budyn y fût arrivée, ce qu'elle pourrait faire par une marche facile sur la gauche : et si en 1756, le corps que commandait le Duc d'Aremberg, eût pris cette position, au lieu de se rejeter sur Mickowitz, le roi de Prusse aurait trouvé des difficultés à passer l'Egra, et probablement il aurait échoué dans son entreprise, parce que le général Browon aurait pu s'y opposer avec une armée très-nombreuse.

La Bohême, ainsi que plusieurs autres pays de l'Europe, était anciennement gouvernée par le systême féodal, elle l'est encore à quelques égards; et malgré le grand pouvoir de la Maison d'Autriche, la Noblesse y jouit de quelques privilèges, c'est ce qui fait qu'on y voit une infinité de villes fortifiées, ou plutôt entourées de vieilles et gothiques murailles : on peut en faire un grand usage, par les moyens qu'elles donnent pour faire la *petite guerre*, et par conséquent pour harasser l'ennemi, et rendre ses convois

et ses subsistances difficiles; ce qui doit finir par l'obliger de quitter l'intérieur et de se rapprocher des frontières. Ces petites villes entourées de murs donnent aussi la facilité de disputer, avec une armée inférieure, le terrein pied à pied, et l'ennemi se garderait bien de séparer ses troupes avant de vous avoir rejeté tout-à-fait sur le Danube: en effet, dans la guerre de 1741, les Prussiens, les Français et les Saxons, après s'être aisément rendu maîtres de cette province, furent obligés de l'abandonner à l'approche d'une petite armée ennemie; et nous ne pensons pas qu'après en avoir fait la conquête, il soit possible de la conserver, à moins d'y comprendre la Moravie et l'Autriche jusqu'au Danube, et de se faire une barrière de ce grand fleuve.

Quoique la Bohême paraisse et soit en effet un pays très-difficile, cependant il serait impossible de la préserver d'une invasion, particulièrement du côté de la Silésie. Les montagnes qui séparent ces deux pays, font partie de la Silésie; elles appartiennent donc au roi de Prusse, qui par-là, maître des défilés près desquels sont ses forteresses de Neiss, Glatz et Schweidnitz, y peut aisément et secrètement faire les préparatifs nécessaires, et dans une marche, entrer en Bohême sur trois colonnes différentes. Rien ne serait capable de l'arrêter;

on ne pourrait pas non plus se poster assez près des débouchés pour lui couper ses subsistances, et il pourrait toujours prendre, entre l'armée Autrichienne et les montagnes, une position assez avantageuse pour qu'on ne pût pas l'obliger de les repasser.

Les positions les plus voisines et les meilleures qu'il y ait à prendre pour garantir la Bohême d'une invasion du côté de Schweidnitz et de Glatz, sont, comme on l'a déjà dit, derrière l'Elbe, à Konigshoff et Konigsgraatz : vous devez cependant les abandonner, à moins que vous ne soyez assez fort pour empêcher votre ennemi d'entrer en Moravie sur votre droite par le chemin de Zuckmantel, comme il arriva dans la campagne de 1758, et sur votre gauche par Friedland et Gabel. Si vous faites la moindre faute à cet égard, vous devez aussitôt vous rejeter en Moravie pour couvrir Vienne, ou sur la Moldau, pour couvrir Prague. La meilleure position qu'il y ait dans le pays, c'est sans doute celle qui est près de Kollin et Czaslau, parce qu'on peut de là, selon les circonstances, être en peu de marches ou derrière l'Elbe, à Konigsgraatz, ou s'approcher de la Moldau, ou marcher en Moravie.

Les positions qu'on peut occuper dans cette partie du pays, sont celles de Leutomichel, Muglitz et Littau ; il faut avoir en même tems

des corps considérables aux environs de Zuckmantel et de Troppau, pour couvrir les débouchés qui sont de ce côté : ces corps y seraient en sûreté, ils ne pourraient être attaqués que par leur front; et dans ce cas, ils se rejeteraient ou sur l'armée ou sur Olmutz. En occupant l'une de ces positions, on couvre la Moravie et l'Autriche, et on conserve la communication avec la Bohême, sans craindre qu'elle soit interceptée, tant qu'on est en force en Moravie. Un autre grand inconvénient pour la défense de ce pays, est qu'on ne peut établir avec sûreté aucun magasin considérable ailleurs qu'à Prague et à Olmutz; et ces deux places étant trop éloignées des frontières, l'armée ne peut être approvisionnée que par des convois, ce qui devient très-difficile à la fin d'une campagne, sur-tout si la durée de la guerre a rendu les chevaux et les boeufs rares dans le pays.

De la Silésie et du Comté de Glatz.

Ce pays tient du sud au sud-est à la Bohême; son étendue en longueur, depuis Liebenau sur les frontières du Brandebourg, jusqu'à la Haute-Silésie sur les frontières de la Pologne et de la Hongrie, est à peu près de 240 milles : sa largeur, en y comprenant le Comté de Glatz, jusqu'à Millitsch sur les frontières de la Pologne,

est environ de cent vingt milles. On y compte près d'un million et demi d'habitans; il produit un revenu annuel à peu près de quatre millions d'écus d'Allemagne : c'est une des plus fertiles et des plus riches provinces de l'Europe.

Nous avons dit qu'elle est séparée de la Bohême par une chaîne de montagnes qui s'étend depuis Zuckmantel sur les frontières de la Moravie, jusqu'à Greiffenberg sur la Queiss; elle est séparée de la Lusace par cette rivière qui passe par Greiffenberg, Murklissa et Lauban, et se jette ensuite près d'Halbau dans le Bober : cette dernière rivière sert de barrière du côté de la Haute-Lusace, jusqu'à son embouchure dans l'Oder à Crossen.

La position avantageuse de la Silésie donne au roi de Prusse la facilité d'envahir la Bohême, tandis que de la Bohême on ne peut faire que difficilement et avec danger des entreprises sur la Silésie. Une petite armée, en quelqu'endroit qu'elle fût postée aux environs de Glatz, et qui aurait deux corps placés l'un entre Freywald et Johansthal, et l'autre aux environs de Trautenau, rendrait vaines et inutiles toutes les tentatives qu'on pourrait faire contre la Silésie. Une armée ainsi postée ne pourrait être forcée par aucune manœuvre directe, parce que le pays est extrêmement difficile, et qu'elle pourrait se retirer sous le canon de Glatz; et quand

même on repousserait les deux corps que nous supposons placés sur sa droite et sur sa gauche, il n'est pas vraisemblable que l'armée qui voudrait envahir la Silésie, y entrât en laissant dans le Comté de Glatz son ennemi, qui de là pourrait couper sa communication avec la Bohême et la Moravie, et l'obliger en peu de jours à se retirer dans son pays, ou à périr dans les montagnes, parce que l'espace qui est entre ces montagnes et les forteresses de Neiss et Schweidnitz, ne pourrait pas fournir pour deux jours seulement à la subsistance d'une armée. On pourrait encore moins faire quelque tentative contre Neiss et Schweidnitz, s'il y avait quelques troupes dans le Comté de Glatz, ou un corps même peu considérable dans les environs de ces places. L'armée qui tenterait ces opérations, serait obligée de tirer ses subsistances des magasins de la Bohême, et il serait impossible de les conduire en Silésie, tandis que l'ennemi serait en force dans le Comté de Glatz. Et quand même il n'y aurait aucunes troupes ennemies dans ce pays, les voitures de transport, même en les supposant très-abondantes, seraient bientôt usées, dans le cas sur-tout où il tomberait des pluies qui rendissent les chemins absolument impraticables. On ne pourrait donc conduire la grosse artillerie, les munitions, etc. que lorsqu'on aurait entièrement investi la place,

et formé près du camp un magasin considérable; mais tous ces préparatifs demanderaient plus de tems qu'il n'en faudrait au roi de Prusse pour la secourir. On voit par-là combien il est difficile de faire la conquête de la Silésie, lors même qu'elle n'est couverte que par une petite armée. Les progrès que firent les Autrichiens dans les campagnes de 1757, 1760 et 1761, doivent être attribués à la mauvaise conduite des Généraux Prussiens : c'est ce que nous démontrerons lorsque nous donnerons l'histoire de ces campagnes.

La Silésie est arrosée par de petites rivières; comme la Bohême, elle est couverte de bois et entrecoupée de montagnes et de vallées, ce qui fait que par-tout on y trouve de très-bons camps. Les principales positions de ce côté sont celles qui sont aux environs de Glatz à Frankenstein, Wartha, etc. : on les a déjà fait connaître. Sur la gauche près d'Otmoschau, il y en a une qui couvre Neiss; sur la droite, on trouve celle de Landshut, qui couvre Schweidnitz. Il y en a une troisième sur les hauteurs de Wurben entre Schweidnitz et Breslau, qui couvre ces deux places : une autre derrière le lac de Reichenba, qui remplirait le même objet, dont la droite serait appuyée à Pultzen, et la gauche à Faulebrucken ; une autre encore très-bonne, entre Liebenthal et Lowenberg, qui

assurerait le pays contre une armée qui viendrait par le chemin de Gorlitz, Marklissa et Lauban.

Plus loin, vers la Queiss, il y a un très-bon camp entre Naumburg et Buntzlau; mais il ne doit être occupé que dans quelques circonstances très-particulières, parce que l'ennemi pourrait passer la Queiss, et entrer sur la gauche de ce camp par Lauban en Silésie. Près de Lauban, il y a encore un très-bon camp pour un petit corps, qui serait, pour ainsi dire, l'avant-garde d'une armée postée à Lowenberg : plus loin encore, sur le Bober, il y a à Sagan et Christianstadt un bon camp, qui couvrirait efficacement tout ce côté.

L'Oder est la seule rivière navigable qu'il y ait en Silésie; il prend sa source non loin de Jablunka, dans les montagnes de la Hongrie (1) : il passe par Rattibor, Kosel, Oppelen, Brieg,

(1) Rien n'est moins rare en Géographie que la diversité d'opinions sur les sources des rivières : on voit où l'Auteur Anglais place celle de l'Oder; et selon de bonnes cartes, ce n'est pas l'Oder qui prend sa source près de Jablunka dans les montagnes de la Hongrie, c'est une petite rivière nommée Elsa, qui se jette dans l'Oder à Oderberg : selon les mêmes cartes, l'Oder prend sa source en Moravie, dans les environs de Bautsch; il passe par Odrau, Oderberg, &c. Quoiqu'il en soit, c'est une chose assez indifférente en elle-même. (*Note du Traducteur*).

Breslau, Gros-Glogau, Francfort, Custrin et Stettin, et un peu plus bas il se jette dans la Baltique.

La première place un peu considérable qu'on rencontre sur cette rivière, c'est Kosel : quoique très-petite, elle est forte par sa situation; et si elle pouvait contenir une garnison nombreuse, elle serait un boulevard respectable contre les Autrichiens et les Hongrois. Les autres places dont on a parlé, jusqu'à Breslau, ne peuvent servir qu'à garantir le pays des incursions des troupes légères, à former des magasins, et à mettre à couvert les récoltes en cas de guerre.

Breslau, la capitale de la Silésie, est une ville grande et bien peuplée; mais quand même elle serait bien fortifiée, étant commandée par une hauteur voisine, n'ayant aucun bon ouvrage extérieur, elle ne pourrait pas faire une longue résistance. De plus, elle est en grande partie sans rempart, ce qui fait qu'on pourrait en approcher de très-près; et le fossé n'étant point protégé par un bon glacis, et le chemin couvert étant mal palissadé, on pourrait en très-peu de tems se rendre maître de cette place : elle est cependant, à d'autres égards, d'une grande utilité; on peut y former avec sûreté des magasins de toutes espèces, et y établir un gros corps de troupes pour s'y réparer pendant

les quartiers d'hiver. Cette ville peut également couvrir un camp, si le terrein en est bien choisi : quant à sa garnison, si elle est isolée, elle doit être assez nombreuse pour protéger le pays. De Breslau, en suivant le cours de l'Oder, on arrive à Gros-Glogau, qui peut, avec raison, être regardé comme la clef et le boulevard de la Basse-Silésie : c'est une forteresse redoutable, comparée à celles de ce pays, mais qui n'est rien, comparée à celles de la Flandre.

Gros-Glogau renferme ordinairement d'immenses magasins et une nombreuse garnison : elle couvre si efficacement le pays, qu'il est impossible de former aucune entreprise de conséquence de ce côté de la Silésie, sans s'en être rendu maître auparavant. La conquête de cette place ne peut pas être une chose facile, parce que le roi de Prusse aura toujours une armée aux environs pour observer l'ennemi qui viendrait de la Pologne : s'il était assez faible pour être obligé de rétrograder, il aurait une retraite assurée sous le canon de Gros-Glogau, où il ne pourrait être forcé. Si l'ennemi osait le laisser derrière lui, et marcher à Breslau, le Roi pourrait l'y devancer, ou bien, en envoyant un corps de hussards en Pologne, il pourrait lui couper les subsistances, le forcer aussitôt à abandonner ses desseins, et à revenir sur les frontières : et comme le roi de Prusse aurait

eu la précaution de faire rassembler à Breslau et à Glogau tous les bleds du pays, l'ennemi n'y trouverait que la récolte qui serait sur terre, et qui ne fournirait pas pour un jour à la subsistance d'une armée, principalement dans cette partie de l'Oder, qui est généralement sablonneuse et infertile. Il suit de ce qu'on vient de dire, qu'une armée qui viendrait de la Pologne, quelque nombreuse qu'elle fût, ne pourrait rien entreprendre d'essentiel. Le lieu le plus près des frontières de la Silésie, où l'on pourrait former des magasins, est Posen, qui est éloigné de Glogau de soixante milles : ces magasins, quelque abondans qu'ils pussent être, fourniraient à peine à la subsistance journalière d'une armée nombreuse, tant qu'elle resterait dans les environs; encore moins pourraient-ils être transportés à Glogau, et y nourrir l'armée pendant l'espace de deux mois. Comment pourrait-on y transporter la grosse artillerie et la quantité immense de tout ce qui est nécessaire pour entreprendre un pareil siége ? Et comment l'entreprendrait-on, en supposant même, ce qui ne doit pas être, que la place fût livrée à une garnison ordinaire, et qu'il n'y eût aucune armée pour la protéger? Tout cela montre pourquoi les Russes, n'ayant point de magasins suffisans à Posen, ne peuvent s'approcher des frontières de la Silésie avant le mois de juillet,

et leurs opérations doivent être alors réglées plutôt par la nécessité de faire subsister leur armée, que par des vues d'entreprise militaire. Comme ils ne peuvent subsister en aucun endroit assez long-tems pour y rien entreprendre d'important, ils sont obligés, malgré leurs victoires, d'abandonner, dans le mois d'octobre, un pays que leurs propres ravages et les circonstances ont mis dans l'impossibilité de les nourrir pendant l'hiver : ils sont alors forcés de se rejeter sur la Basse-Vistule, où sont leurs magasins; par cette raison toutes leurs opérations se réduisent à marcher en Silésie, et après avoir foulé et ravagé le pays, à s'en retourner sur la Vistule.

Nous terminerons cette description de la Silésie, en faisant observer que le grand avantage qui résulte de la situation favorable et de la nature de ce pays, consiste en ce que le Roi, protégé par les places de la Silésie, peut faire tous ses mouvemens avec sûreté et célérité; que ses armées sont abondamment nourries par le sol même où elles campent; qu'un petit corps, couvert par ces places, tient lieu d'une grande armée, et qu'il empêche qu'on ne puisse rien entreprendre de conséquence. Ceux qui examineront attentivement ce que nous avons dit, seront moins admirateurs du roi de Prusse, et ils en auront moins de mépris pour les Généraux Russes et Autrichiens.

En suivant l'Oder, on trouve dans le Marquisat de Brandebourg la ville de Francfort, qui est une place riche et bien peuplée. Considérée dans le rapport militaire, elle ne peut servir qu'à couvrir les magasins qu'on y ferait et ceux qu'on ferait à Crossen pour la subsistance d'une armée qu'on voudrait envoyer sur la Warta, vers Posen, et dans cette partie de la Pologne.

Plus loin encore, au confluent de la Warta avec l'Oder, on trouve la ville de Custrin : cette place est petite et nullement fortifiée; cependant les Russes qui l'attaquèrent en 1758 échouèrent dans leur entreprise. Elle résista jusqu'à ce que le Roi vint la délivrer en gagnant la bataille de Zorndorff, ce qui confirme ce que nous avons dit de la difficulté qu'il y a à faire dans ce pays de grandes entreprises, comme serait le siége de Glogau, ou de toute autre place un peu considérable, à moins qu'on ne formât des magasins aux environs de ces places, ou que le pays ne fût en état de nourrir l'armée qui l'entreprendrait; mais il ne fournira jamais aux munitions, aux charriots et aux subsistances nécessaires, si on a l'attention d'obliger les fermiers à déposer leurs grains dans ces places, lorsqu'on prévoit qu'elles seront assiégées.

La situation de Custrin est très-avantageuse : cette place peut être considérée comme une des clefs de la Silésie et du Brandebourg, mais par-

ticulièrement du Brandebourg, lorsqu'on craint une invasion de la Basse-Vistule, c'est-à-dire, du pays compris entre Varsovie et Dantzig.

Les colonnes qu'on voudrait y faire passer n'auraient aucun chemin sûr pour pénétrer dans le Brandebourg, si auparavant on ne s'était rendu maître de Custrin et de Stettin. Il serait à souhaiter qu'on trouvât des moyens d'augmenter les fortifications de cette première place, de manière qu'elle pût contenir une nombreuse garnison en cavalerie et infanterie; cela ajouterait infiniment à son importance, et alors elle couvrirait sûrement le pays de ce côté. Stettin, principalement par sa situation, est capable d'une longue défense; elle en fit une longue en effet, lorsqu'elle fut prise sur les Suédois au commencement de ce siècle : elle est d'une conséquence infinie pour le roi de Prusse, parce qu'elle couvre le Brandebourg et la Poméranie, de manière que quand ces provinces seraient envahies et ravagées, elles ne pourraient jamais être conquises. Il est même douteux que les Puissances qui désormais auront des vûes sur cette place, puissent s'en emparer, sans avoir fait auparavant deux campagnes heureuses, parce qu'il y a trop de choses à faire avant d'entreprendre le siége d'une telle place.

La ville de Colberg est située sur les bords de la mer; et quoiqu'elle soit éloignée de Stettin

de plusieurs milles, elle peut cependant en être considérée comme un ouvrage avancé, parce que c'est le seul poste qu'il y ait aux environs, où l'on puisse former les magasins pour assiéger cette forteresse. Les productions du pays ne peuvent être d'un secours considérable; les approvisionnemens y doivent être apportés par mer, de la Livonie, de la Finlande, de la Suède, etc. Il en est de même de l'artillerie et des munitions de guerre, qui ne peuvent pas y être transportées par terre de la Vistule. On voit par-là de quelle conséquence est Colberg, et nous sommes surpris que le roi de Prusse ait négligé cette place : les fortifications en sont faibles et absolument inutiles, à peine pourraient-elles résister deux jours, si elles étaient vigoureusement attaquées; et si la place n'était point prise, la résistance ferait autant d'honneur à celui qui serait chargé de la défendre, qu'elle prouverait d'ignorance dans ceux qui en feraient le siége.

Nous pensons que si Colberg était mis en état de contenir une garnison de quatre mille hommes de pied et de deux mille chevaux, elle résisterait à une armée russe, parce que celle-ci ne pourrait jamais être munie des choses nécessaires pour réduire la place : en outre elle arrêterait sûrement les progrès d'une armée qui viendrait de ce côté, principalement si Custrin

était mis dans l'état dont nous avons parlé précédemment. Glogau, Custrin, Colberg et Stettin peuvent devenir des barrières insurmontables de ce côté des frontières du roi de Prusse, comme Neiss, Glatz et Schweidnitz le sont de l'autre : il est d'autant plus nécessaire de rendre ces places respectables, que la Poméranie et le Brandebourg sont ouverts de ce côté, et n'ont dans l'intérieur absolument aucune défense.

Les frontières de la Poméranie du côté de la Suède et du Mecklenburg, sont fortes de leur nature, et elles n'ont pas besoin du secours de l'art, parce que les Prussiens sont trop puissans pour rien craindre de ce côté.

Quant à la Prusse, nous dirons seulement qu'elle ne peut être bien défendue tant qu'elle appartiendra à la Maison de Brandebourg, parce que les Puissances qui peuvent l'attaquer étant limitrophes, elles ont par conséquent tous les moyens d'assurer le succès de leur entreprise, et toutes les ressources nécessaires pour se rétablir après une défaite. Au contraire, l'armée qui défendrait la Prusse, serait privée de ces avantages; et quand même elle n'essuierait d'autres pertes que celles qui arrivent naturellement à la guerre, en une campagne elle serait réduite à la nécessité d'abandonner ce pays, parce qu'elle ne pourrait pas recevoir à tems les chevaux de remonte et les munitions

qui lui seraient nécessaires. C'est pourquoi nous sommes surpris que le Roi ait essayé de défendre la Prusse : il a sans doute un si grand mépris pour les Russes, qu'il n'a pas douté qu'il ne fût aisé de les battre et de les forcer de se retirer dans leur pays ; mais il a vu son erreur ; et après sa première campagne, il abandonna la Prusse. Si ce Prince pouvait en faire un échange avec les Polonais, pour le pays qui est sur la Basse-Vistule, ce serait pour lui un marché très-avantageux. Je traiterai plus en détail de la manière de défendre un pays éloigné, lorsque je parlerai de la guerre en Westphalie et en Portugal, sans m'attacher cependant aux rapports politiques, mais seulement aux vues militaires.

A la gauche de la Poméranie, le Roi a sur l'Elbe la forteresse de Magdebourg : c'est une place aussi importante que redoutable, parce qu'en vingt-quatre heures on peut y rassembler un corps de troupes assez nombreux pour tenir en échec d'un côté les Saxons, et de l'autre le Holstein, le Mecklenburg, et l'Electorat d'Hanovre. Quant aux possessions du roi de Prusse sur le Rhin, nous pensons qu'il vaudrait mieux que ce Prince n'y eût aucune forteresse, parce qu'il est presqu'impossible de les défendre contre un ennemi placé sur cette frontière, et il serait trop difficile de les lui reprendre s'il

s'en était rendu maître ; au lieu que si le pays restait ouvert, l'ennemi serait toujours obligé de les abandonner.

Le sort qu'éprouva Wesel dans cette dernière guerre, confirme cette opinion.

De la Saxe et de la Lusace.

Nous avons dit précédemment, en parlant de la Bohême et de la Silésie, que la première est séparée de la Saxe par une chaîne de montagnes qui s'étend depuis Egra jusqu'à Pirna, et qu'elle est séparée de la Lusace par la même chaîne, qui se prolonge de Pirna jusqu'à Friedland ; à partir de cette dernière place, la Lusace est séparée de la Silésie par la Queiss et le Bober. Dans toute l'étendue de cette frontière et de celle qui tient au Brandebourg et à la Thuringe, l'armée la plus nombreuse que l'Electeur de Saxe pourrait mettre sur pied, ne trouverait aucune position pour couvrir efficacement ce pays, parce qu'il n'est fortifié ni par l'art ni par la nature. Cependant, pour protéger la Capitale contre un ennemi qui viendrait de la Bohême par le chemin d'Aussig, il y a un camp qu'on pourrait occuper, derrière le ravin de Ghishubel, ou plus loin à Groszedlitz : à la vérité, ce serait une ressource de peu de jours, parce que l'ennemi, en faisant passer une colonne sur la droite de l'Elbe par Schandau,

pourrait aller camper sur les hauteurs voisines de Weissenhirsch, d'où il aurait bientôt détruit la ville de Dresden, ou forcé l'Electeur à capituler. Il serait encore plus inutile d'occuper un camp en Lusace, parce qu'elle ne donne aucun point où on puisse la couvrir, ni aucune partie de la Saxe, soit vers la Bohême, soit vers le Brandebourg et la Basse-Saxe.

La situation de ce pays du roi de Prusse, met Sa Majesté dans le cas de former différens points d'attaque de Magdebourg, du Brandebourg et de la Silésie; et il a une si grande supériorité sur l'Electeur de Saxe, qu'il rendrait inutiles tous les efforts que celui-ci pourrait faire pour la défense de son pays : c'est une situation malheureuse pour l'Electeur, mais on ne peut y rien changer. La Saxe seule ne peut résister ni à la Prusse, ni à la Maison d'Autriche; il faut donc que par force ou par persuasion elle prenne dans chaque guerre un parti entre ces deux Puissances rivales : et comme ce pays est entièrement ouvert du côté de la Prusse, le Roi peut l'envahir et arriver à la Capitale, avant que les Autrichiens aient pu y faire entrer une armée pour le protéger; c'est pour cela que nous croyons que la Saxe doit s'unir à la Maison de Brandebourg. Au commencement de la guerre qui suivit la mort de Charles VI, la Saxe était unie avec la Prusse, et elle n'eut rien à souffrir

de cette union; et nous pensons que si elle n'eût pas changé de système, elle en aurait retiré quelques avantages. A la fin de cette même guerre, elle s'unit à la Maison d'Autriche, et elle en fut la victime; en peu de jours la Saxe fut perdue, et elle ne fut recouvrée que par la médiation de l'Angleterre, et aux conditions que le vainqueur jugea à propos d'imposer.

Les événemens de la dernière guerre confirment encore notre opinion, et montrent à la Saxe la nécessité absolue de changer son système politique : elle doit oublier que sa puissance a égalé celle de la Maison de Brandebourg, et sa jalousie doit être éteinte par le sentiment de sa propre conservation, qu'elle ne peut assurer que par une liaison très-étroite avec la Prusse.

L'intérieur de la Saxe est coupé par plusieurs petites rivières et par un nombre infini de ravins, en général si profonds, qu'il est presqu'impossible de les passer. La Mulda coule parallèlement à l'Elbe; elle prend sa source dans les montagnes qu'on nomme Ertzgeburg, et se jette dans l'Elbe près de Dessau. Sa plus grande distance de l'Elbe est environ de douze milles : quoiqu'elle ne soit nulle part très-profonde, cependant, comme elle coule dans un ravin profond, et dont les bords sont très-hauts et très-escarpés, il est impossible de la passer si on trouve la moindre opposition.

Il y a plusieurs camps avantageux entre cette rivière et l'Elbe, mais il n'y a aucune position d'où on puisse couvrir la Capitale.

Le premier camp est sur la droite de la Weistrictz, l'aile droite à Plauen, et la gauche sur la montagne près Potchapel. Pour assurer ce camp, pour couvrir son flanc, et pour veiller sur Friberg, il faudrait avoir un corps considérable de l'autre côté du ravin, près Posendorfs, entre Rabenau et Dippoldiswalda; cependant l'ennemi qui viendrait de l'Elbe pourrait camper avec sûreté sur les hauteurs de Kesselsdorff.

Plus loin, en suivant l'Elbe, on trouve le second camp : sa droite est à Monzig, et sa gauche à Rothschonberg; il a sur son front un profond ravin dans lequel coule un ruisseau marécageux.

De l'autre côté de ce ravin, il y a aussi un camp excellent; on le nomme le Kattsenhauser. Les Prussiens l'ont occupé souvent pendant la guerre; ils en ont encore occupé un autre près de Meissen, qui est aussi mauvais qu'un camp puisse être; ce que nous prouverons en racontant quelques actions qui s'y sont passées pendant la guerre.

Le troisième camp est à Lomatch; le quatrième à Ochatz : on peut rendre celui-ci très-fort, en construisant des redoutes devant son centre et derrière la droite.

On en trouve un cinquième à Strehlen : il

est bon de quelque manière qu'on l'occupe ; mais il faut avoir un corps de troupes à Huberczburg.

Enfin le dernier camp qui soit de conséquence dans ce pays, est à Torgau : il est bon de quelque côté qu'on en place le front. Cependant, quelques redoutables que puissent être tous ces camps, aucune armée ne pourrait y rester longtems, s'ils n'étaient soutenus par des troupes considérables, placés sur la rive gauche de la Mulda et sur la droite de l'Elbe. Une armée qui serait destinée à couvrir Dresden et la Bohême, en négligeant cette précaution, serait bientôt forcée de se rejeter sur cette Ville pour conserver sa communication avec la Bohême, si l'ennemi envoyait un corps derrière la Mulda ou derrière l'Elbe : la même chose arriverait à une armée qui viendrait de l'Elbe; un corps posté derrière ces rivières l'obligerait bientôt à rétrograder pour conserver sa communication avec le Bas-Elbe et avec le Brandebourg. Toutes ces idées seront confirmées par le récit des opérations de guerre qui se sont faites dans ce pays.

Après avoir expliqué les vues des Puissances belligérantes, et avoir donné une description exacte du pays qui a été le théâtre de la guerre, nous allons commencer la narration des différentes opérations : nous espérons faire un ouvrage utile et agréable à tous les Militaires, pour l'usage desquels il a été principalement entrepris.

HISTOIRE DE LA GUERRE D'ALLEMAGNE.

Campagne de 1756.

Le Roi de Prusse essaya d'entrer en négociation avec la Cour de Vienne. Son dessein était de traîner les choses en longueur; il espérait trouver pendant ce tems quelques moyens pour rompre la confédération, ou au moins pour en prévenir les premiers effets : mais voyant que l'on rejetait toutes ses propositions avec dédain, il résolut de prévenir les desseins de ses ennemis, et de porter la guerre dans leur pays, plutôt que d'attendre qu'ils vinssent l'attaquer dans le sien. La possession de la Saxe est non-seulement favorable, mais encore presque nécessaire pour envahir la Bohême avec succès; c'est pour cela que ce Prince résolut de s'en emparer. Il fut d'autant plus affermi dans cette résolution, qu'il savait que l'Electeur était entré tacitement dans tous les projets qu'on avait concertés pour sa ruine, et qu'il n'atten-

dait qu'une occasion favorable pour concourir à leur exécution.

Dans cette vue, le Roi fit entrer dans l'Electorat de Saxe, le 29 Août, une armée composée d'environ soixante-dix bataillons et de quatre-vingts escadrons, divisée en trois corps différens. L'aile droite, sous les ordres du Prince Ferdinand de Brunswic, composait un de ces corps, et marcha, du Duché de Magdebourg, par Hall, Leipsig, Borna, Chemnitz, Friberg et Dippoldiswalda, et de là vers Dresde, qui était le point désigné pour le rendez-vous de l'armée. Le centre, commandé par le Roi en personne, formait le second corps, et marcha sur la rive gauche de l'Elbe, de Wittenberg, par Torgau, Meissen, et de là par Kesselsdorff à Dresde. L'aile gauche, commandée par le Duc de Bevern, formait le troisième corps, qui marcha, des environs de Francfort sur l'Oder, par Elsterwerda, Bautzen, Stolpen et Lohmen, et y campa sur la rive droite de l'Elbe, vis-à-vis Pirna. Toute l'armée Prussienne s'assembla aux environs de Dresde le 6 Septembre. Il semble que l'intention du Roi de Prusse était d'engager le Roi de Pologne à se joindre à lui pour attaquer la Bohême, ou, ce qui est plus probable, de se ménager, en cas de refus, un prétexte pour s'emparer de la Saxe, ce qu'il fit bientôt après.

Les dispositions de la marche du Roi pour entrer en Saxe, nous paraissent très-belles. Il n'y avait dans cet électorat pas plus de quinze mille hommes, qui même n'étaient pas assemblés en corps d'armée; et quand ils l'auraient été, inférieurs en nombre à chacune des colonnes du Roi, ils n'auraient pu se porter vers une d'elles sans être séparés de Dresde par les deux autres, comme on peut le voir par l'inspection de la carte de ce pays.

L'événement prouva la sagesse de ces dispositions: les Saxons furent obliger d'abandonner tout le pays, et enfin ils se réunirent au nombre d'environ quatorze mille hommes dans le fameux camp de Pirna. Le Roi de Pologne avait choisi cette position parce qu'il croyait qu'on ne pourrait l'y forcer, et qu'elle assurerait sa communication avec la Bohême, seul pays d'où il pouvait attendre quelques secours, et où il pût se retirer en cas de nécessite.

Encouragé par ces motifs, il résolut de rejeter toutes les propositions qui lui seraient faites par le Roi de Prusse; suivit-il en cela les principes de l'honneur? c'est ce que nous n'entreprendrons point de décider, mais au moins ne suivit-il pas ceux de la politique, comme on le verra par les observations que nous ferons sur cet événement.

Le Roi de Prusse, qui s'était proposé d'en-

vahir la Bohême, et de la réduire à son obéissance avant que l'Impératrice pût rassembler ses troupes, ou qu'aucun des autres confédérés fût en mesure de l'attaquer, avait, en entrant en Saxe, donné ordre au Maréchal Schwerin de pénétrer dans la Bohême par Nachod et Neustadt, à la tête d'une armée forte de trente-trois bataillons et de cinquante-cinq escadrons; mais voyant que les Saxons ne voulaient pas entrer dans ses projets, et qu'ils étaient si avantageusement postés qu'il lui était impossible de les forcer, il se trouva dans la nécessité de changer le plan de ses opérations

Il ne pensait pas qu'il y eût de sûreté à pénétrer en Bohême en laissant derrière lui les Saxons maîtres de l'Elbe, parce qu'il n'avait aucun magasin dans ce pays, et qu'il ne pouvait conduire avec lui, à travers les immenses défilés qui mènent en Bohême, le peu de subsistances qu'il y trouvait, n'ayant pas de transports suffisans pour cela: c'est pourquoi il résolut de réduire les Saxons avant de se porter plus loin. Pour les empêcher de recevoir aucuns secours, pour s'assurer à lui-même un passage au besoin, et pour observer les mouvemens des Autrichiens, il envoya un corps considérable, commandé d'abord par le Prince Ferdinand de Brunswic, et ensuite par le Maréchal Keith, prendre poste à Johnsdorff en Bohême, et le

Maréchal de Schwerin reçut ordre de prendre sa position à Aujest vis-à-vis Konigsgraatz. Ces dispositions, ainsi que le Roi le pensait avec raison, devaient obliger les Autrichiens d'envoyer une armée de ce côté pour s'opposer à ses progrès ultérieurs et dans le cas où ils diviseraient leurs forces, leurs efforts pour dégager les Saxons, s'ils l'entreprenaient comme il y avait apparence, en devenaient moins formidables.

Soit que l'Impératrice voulût cacher les desseins qu'elle avait formés contre le Roi de Prusse, jusqu'à ce qu'elle et ses alliés fussent en état de les mettre à exécution, soit qu'elle se laissât guider par les conseils incertains et tardifs de son Ministère, elle n'avait encore assemblé aucun corps considérable en Bohême. Cependant, sur les mouvemens des Prussiens, elle donna ordre que l'on formât deux camps de toutes les troupes qui étaient alors dans le pays, le plus petit commandé par le Prince Piccolomini, à Konigsgraatz, en opposition au Général Schwerin, et le plus grand commandé par le Maréchal Brown, à Kollin; celui-ci destiné à marcher le plutôt possible au secours des Saxons.

Le Roi campa à Grosszedlitz près de Pirna, et ne pouvant attaquer les Saxons avec aucune apparence de succès, tous ses soins furent de

les bloquer et de les réduire par famine. En cela tout réussit selon ses desirs, car avant la fin de septembre ils manquèrent de tout, et furent réduits à l'état le plus déplorable.

L'Impératrice, informée de leur situation, et sachant que le sort de ses troupes saxonnes allait décider lequel des deux pays, de la Bohême ou de la Saxe, deviendrait le théâtre de la guerre, ordonna au Maréchal Brown de marcher et de les secourir à quelque prix que ce fût. Alors le Maréchal quitta son camp de Kollin, et arriva le 23 septembre à Budyn sur l'Egra, pour être à portée de concerter avec les Saxons les mesures nécessaires pour les secourir. Il fut forcé d'y rester jusqu'au 30 pour attendre l'artillerie et les pontons qu'on préparait à Vienne.

Les choses restèrent dans cet état jusqu'au 28, que le Roi, accompagné de quelques Officiers-généraux, alla au camp du maréchal Keith pour examiner sa position, et la changer, si on y était contraint par quelque mouvement de l'ennemi. Ensuite il retourna à son camp près Pirna; mais avant de quitter le camp du Marechal, il avait appris que M. Brown, ayant enfin reçu son artillerie et ses pontons, se disposait à passer l'Egra, ce qui annonçait parfaitement l'intention qu'il avait de secourir les Saxons.

Le Roi pensait qu'il ne pourrait empêcher

l'exécution de ce projet plus efficacement, qu'en se portant en avant dans la Bohême pour repousser M. Brown, en lui livrant bataille si cela était nécessaire. A cet effet il ordonna à son avant-garde, qui consistait en onze escadrons, quatre cents hussards et six bataillons, de marcher, le 29 septembre, du camp de Johnsdorff pour aller occuper celui de Tirmitz par-delà le ravin et la rivière près d'Aussig. Là, étant plus sûrement informé que l'ennemi devait passer l'Egra ce jour même, et camper à Lowositz, il jugea qu'il était nécessaire de passer les montagnes de Bascopol et de Kletchen, de laisser les défilés derrière lui, et d'occuper les débouchés qui conduisaient dans la plaine devant le camp de M. Brown; qu'alors il pourrait sans obstacles marcher à lui, et l'attaquer s'il le jugeait à propos. Dans ce dessein, aussitôt que la tête de son armée, qui avait ordre de le suivre à Tirmitz, vint à paraître, il partit le 30 au matin avec son avant-garde pour Welmina, où toute l'armée arriva à huit heures du soir, sans autre obstacle que la difficulté des chemins.

Le Roi craignant que les ennemis ne fissent une marche de nuit, et qu'ils n'occupassent les montagnes de Radostitz et de Lobosch, et que par cette situation ils ne le missent dans l'impossibilité de les attaquer, mais encore qu'ils

ne l'obligeassent de se rejeter sur Aussig, ce qui ne pouvait se faire sans les plus grandes difficultés, il continua sa marche, passa le ravin, et occupa les montagnes qui étaient de l'autre côté, l'avant-garde en C C, le reste de l'armée en G G, où elle demeura toute la nuit dans l'ordre où elle avait marché, parce qu'il était trop tard pour camper, et plus encore parce que le terrein n'avait pas été suffisamment reconnu.

Le premier d'octobre au matin, l'armée Prussienne, qui consistait en soixante-cinq escadrons, vingt-six bataillons, et cent deux pièces de canon, se forma en J J, l'infanterie sur deux lignes, et la cavalerie sur trois, autant parce qu'il n'y avait pas assez de terrein, que parce que de sa nature ce terrein était peu propre à à une action de cavalerie.

L'aile droite de l'infanterie fut placée dans le village de Radostitz, au pied d'une montagne du même nom. Devant cette montagne en est une autre nommée le Homolkaberg, qui, quoique beaucoup moins élevée que la première, l'est cependant assez pour dominer toute la plaine jusqu'au village de Sulowitz : le Roi fit ensuite approcher sa droite de cette montagne, et y plaça une batterie de gros canon.

Le centre occupa la vallée formée par cette montagne et par le Loboschberg, sur lequel

l'aile

l'aile gauche était postée : cette dernière montagne est très-haute, très-escarpée, et se prolonge dans la plaine presque jusqu'à Lowositz. De ce côté elle est couverte de vignes qui sont séparées par des murs de pierre; M. Brown y avait placé quelques milles Croates, soutenus par plusieurs bataillons d'infanterie hongroise K K. Parallèlement à ces montagnes et à quelques centaines de verges (1) de leur pied, coule un petit ruisseau marécageux, qui, dans plusieurs endroits, s'étend dans la plaine et forme plusieurs lacs. Entre ce ruisseau et les montagnes sur lesquelles était formée l'armée Prussienne, il est un ravin très-profond qui s'étend depuis Sulowitz jusqu'à Lowositz. On ne peut passer ce ruisseau et ce ravin qu'à ces deux villages et sur un pont de pierre étroit situé dans l'espace qui les sépare. Derrière le ruisseau le terrein s'élève un peu, principalement du côté de Sulowitz. Sur ce terrein était placée l'armée Autrichienne BB, composée de soixante-douze escadrons, de cinquante-deux bataillons et de quatre-vingt-dix-huit pièces de canon : elle était formée sur deux lignes, avec un corps de réserve, l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les ailes, selon l'usage. Cependant, un peu

(1) La verge est une mesure anglaise de trois pieds de roi.

avant l'action, celle de la droite marcha en avant et occupa la plaine NN sur la gauche du village de Lowositz LL : M. Brown avait donné ordre qu'on fortifiât ce village, et y avait placé des troupes tirées de sa meilleure infanterie, avec une grande quantité d'artillerie; il avait aussi élevé dans la plaine, devant le village, une forte batterie et quelques redoutes. Par ce moyen, il croyait avoir rendu sa droite inattaquable; son centre et sa gauche, couverts du ruisseau et du ravin dont on a parlé, l'étaient en effet : dans cette position, il se détermina à attendre l'événement.

Quant aux dispositions du Roi, nous n'avons rien à en dire, excepté que dès le commencement de l'action, il aurait dû placer sa cavalerie au centre de sa ligne, du Loboschberg à Kinitz, ce qui lui aurait donné les moyens de laisser plus d'infanterie sur la montagne Homolka, et de renforcer d'autant sa gauche, où il se proposait de faire les plus grands efforts. Alors il aurait pu soutenir les escadrons qu'il envoya pour attaquer la cavalerie ennemie, au lieu que sa cavalerie ne pouvait être d'aucun usage derrière l'infanterie, parce que dans cette position elle ne pouvait la protéger au cas qu'elle fût repoussée de Lowositz.

La célérité avec laquelle le Roi se porta de Johnsdorff à Welmina, montre qu'il savait de

quelle importance il était de mettre le défilé derrière lui : maxime générale qu'il est essentiel de pratiquer lorsqu'on marche à l'ennemi; les raisons en sont si évidentes, qu'il paraît inutile de les expliquer.

Nous pensons que les Autrichiens auraient dû faire passer de la grosse artillerie sur la rive droite de l'Elbe, et placer une batterie, comme nous l'avons représenté dans le plan; elle aurait pris en flanc l'infanterie Prussienne, lorsqu'elle s'avança dans la plaine pour attaquer Lowositz. Il est difficile de concevoir pourquoi la cavalerie Autrichienne passa le ravin pour attaquer les Prussiens en ZZ, car cette manœuvre était absolument inutile.

L'action commença à peu-près à sept heures du matin, entre l'aîle gauche des Prussiens et les troupes que M. Brown avait postées sur le Loboschberg; elle se soutint avec un feu irrégulier, sans aucun avantage considérable de part et d'autre, jusqu'à près de midi. Alors le jour, qu'un brouillard avait tellement obscurci qu'on ne pouvait rien distinguer à la distance de cent verges, commença à s'éclaircir. On découvrit un gros corps de cavalerie autrichienne NN dans la plaine de Lowositz, ainsi que quelqu'infanterie dans ce village et aux environs, et près des redoutes et des batteries. Comme il n'y avait alors en apparence aucune

ligne régulière, le roi crut que c'était seulement l'arrière-garde, et il en fut d'autant plus persuadé, que sur quelques mouvemens qu'il avait entendus dans le camp des ennemis pendant la nuit précédente, il imaginait ou que leur armée avait passé l'Elbe à Leutmeritz; ou qu'elle s'était retirée dans son ancien camp à Budyn. Toutefois, pour s'en assurer, il donna ordre à un régiment de dragons et à quelque cavalerie OO de passer au travers des intervalles de l'infanterie, et d'attaquer cette cavalerie; ils l'attaquèrent ZZ, et la repoussèrent de l'autre côté du ravin. En la poursuivant, ils se portèrent si loin qu'ils furent exposés à une forte canonnade de Lowositz et de Sulowitz, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté et avec une grande perte, qu'ils parvinrent à se retirer sous la protection du feu de leur infanterie en RR, où ils reçurent ordre de reprendre leur première position derrière la ligne.

Le brouillard était alors entièrement dissipé, et on voyait distinctement l'armée Autrichienne dans la position que nous avons désignée sur le plan ci-joint.

Le Roi l'ayant examiné pendant quelque tems, jugea que la droite des ennemis était leur point le plus faible, par plusieurs raisons, et principalement parce qu'elle était comman-

dée par le Loboschberg ; c'est pourquoi il donna ordre à sa seconde ligne d'entrer dans la première, la cavalerie au centre, afin qu'il pût étendre son front, et occuper en force le Homolka et le Loboschberg. Cet ordre ayant été bientôt exécuté, toute l'armée marcha obliquant toujours vers la gauche, d'où il se proposait de faire son attaque. La gauche renforcée et protégée par le feu d'une artillerie très-nombreuse et bien servie, descendit le Loboschberg, s'avança vers Lowositz, et poussa aisément les Croates KK des vignes dans la plaine, quoiqu'ils fussent soutenus par la meilleure infanterie autrichienne : ce qui doit paraître très-naturel d'après la description que nous avons donnée de cette montagne, qui dominait les vignes de telle manière que les troupes qui les occupaient, ne pouvaient lever la tête assez haut pour diriger leur feu vers les Prussiens, lorsqu'ils descendaient ; ces troupes ne firent donc qu'une faible résistance.

M. Brown envoya plusieurs bataillons de la meilleure infanterie de sa droite pour les soutenir, et le général Lacy, qui les commandait, fit au pied de la montagne plusieurs attaques vigoureuses, mais sans succès, à l'une desquelles il fut blessé : enfin, convaincu qu'il était inutile de renouveler les attaques, ce Général se retira vers Lowositz.

Les Prussiens, alors entièrement maîtres du Loboschberg, eurent ordre de faire halte au pied de cette montagne, pour reformer leur ligne, qui avait été un peu rompue autant par l'action même, que par l'irrégularité et la difficulté du terrein, et pour faire sortir leur artillerie; précaution si nécessaire, que la seule négligence à cet égard a souvent fait perdre des batailles.

Aussitôt que les Prussiens furent formés, ils s'avancèrent vers Lowositz sur plusieurs lignes SS, tenant leur gauche près de l'Elbe pour éviter le feu de la batterie LL; la droite resta sur la montagne Homolka. Par cette disposition, la gauche et le centre des ennemis ne pouvaient rien entreprendre de ce côté, et le Roi pouvait toujours sans danger retirer sa gauche, s'il était repoussé à Lowositz; ce qui à la vérité n'était guère probable, parce que, par la situation même du terrein, il pouvait la renforcer avec plus de facilité et en moins de tems que l'ennemi ne pouvait renforcer sa droite; par conséquent le Roi pouvait porter un plus grand nombre de combattans dans le même tems au point de l'action, ce qui généralement doit en décider le succès.

Le Maréchal Brown, croyant qu'on ne pouvait s'assurer de la victoire qu'en restant maître de Lowositz, porta dans ce village et aux environs presque toute son aile droite, c'est pour-

quoi l'action y fut longue et opiniâtre : enfin elle se termina à l'avantage des Prussiens, ce qu'ils durent principalement à leur artillerie qui mit le feu au village. Cette circonstance, jointe au défaut de terrein qui empêcha les Autrichiens de se former, occasionna parmi eux beaucoup de désordre; et comme faute de terrein ils ne pouvaient être soutenus par leur propre ligne, la communication n'ayant pas été faite assez large pour permettre à trois ou quatre bataillons d'y marcher de front, ils furent forcés d'abandonner Lowositz, et de se rejeter avec précipitation sur leur cavalerie (1).

Le Maréchal Brown voyant sa droite forcée, donna ordre à sa gauche de s'avancer au travers du village de Sulowitz WW, et d'attaquer la droite des ennemis. Elle l'entreprit, mais inutilement; il n'y eut qu'un petit nombre d'infanterie qui put passer le village, et il lui fut impossible de se former de l'autre côté sous le

(1) Lorsqu'on se propose de défendre un village, les retranchemens doivent être séparés des maisons par un intervalle assez grand pour que les troupes puissent s'y former, et les derrières doivent être débarrassés de manière que l'on puisse y faire marcher de front deux ou plusieurs bataillons : sans cette précaution, on ne peut le défendre, et à l'instant où il est en feu, on est obligé de l'abandonner et de se retirer dans un désordre qui se communique quelquefois à toute la ligne.

feu d'une grosse artillerie très-nombreuse qui tirait de la batterie placée sur la montagne Homolka à la distance de quelques centaines de verges de l'écluse sur laquelle ces troupes étaient obligées de passer le ruisseau marécageux à Sulowitz. Aussi le petit nombre qui avait passé le village fut-il obligé de s'y rejeter aussitôt, et de le repasser en désordre, plusieurs maisons étant déjà en feu.

Cette entreprise du Maréchal était trop déraisonnable pour qu'il eût, à ce que nous croyons, en la faisant, d'autre objet que celui d'attirer l'attention des ennemis de ce côté, et de gagner du tems pour remettre de l'ordre dans son aile droite et faciliter sa retraite.

C'est ce qu'il exécuta d'une manière habile VV. Il donna ordre à son centre et à sa gauche de faire un mouvement sur la droite par lequel ils occupèrent le terrein derrière Lowositz dans l'instant que la droite le quittait : cette infanterie, soutenue par l'aile droite de la cavalerie, couvrit la retraite si efficacement, que le Roi ne fit aucune tentative pour la troubler.

Le Maréchal prit une nouvelle position un peu plus en arrière, la gauche et le centre toujours derrière les ruisseaux marécageux, et la droite formant un angle avec la ligne, son front s'étendant dans la plaine derrière Lowositz et l'Elbe. Par cette disposition, l'ennemi ne pou-

vait se porter au-delà de Lowositz et se former dans la plaine sous le feu d'une nombreuse artillerie, son arrière-garde tenant immédiatement à l'Elbe; et il le pouvait d'autant moins, que pour former une semblable ligne, son infanterie et sa cavalerie auraient présenté le flanc en marchant pour prendre leur terrein.

Ces raisons engagèrent, ou plutôt forcèrent le Roi à se contenter de l'avantage qu'il venait de remporter, et à laisser sa ligne derrière Lowositz XX. Tant que le Maréchal Brown serait resté dans cette position, le Roi n'aurait pu en aucune manière effectuer ses projets. L'action ne fut nullement décisive, et par conséquent elle ne mettait pas M. Brown dans l'impossibilité d'essayer de délivrer les Saxons; il était aussi en état de l'entreprendre, et même avec plus d'avantage qu'avant l'action, sa perte ayant été inférieure à celle des Prussiens : le Roi ne pouvait pas non plus l'attaquer avec apparence de succès, car en passant le ruisseau marécageux, il aurait exposé son armée aux obstacles que par sa propre expérience M. Brown avait trouvé insurmontables.

Les talens supérieurs du Roi le tirèrent de cette situation embarrassante; ce Prince envoya le Duc de Bevern avec un gros corps de cavalerie et d'infanterie à Tschiskovitz, comme s'il eût eu le dessein de tourner le flanc gauche

des ennemis, et de les enfermer entre l'Elbe et l'Egra : cette manoeuvre produisit l'effet qu'il en attendait; le Maréchal Brown craignant l'événement, se hâta de repasser l'Egra, et occupa sans la moindre perte son ancien camp de Budyn.

Ainsi se termina la bataille de Lowositz, qui commença à sept heures, et qui finit à trois. Les deux parties s'attribuèrent la victoire. Il faut convenir que les Prussiens y avaient plus de droit que les Autrichiens, si l'on en juge d'après les suites de l'action, qui seules doivent fixer la décision en pareille matière.

Les Autrichiens avaient certainement le dessein de dégager les Saxons, et dans cette vue ils s'avancèrent à Lowositz. Le Roi ne pouvait avoir d'autre intention que de les empêcher d'exécuter ce projet, et il y parvint par la bataille de Lowositz, par les manoeuvres ultérieures qui rejetèrent les Autrichiens derrière l'Egra, et ne leur permirent de faire aucune tentative importante pour donner des secours aux Saxons leurs alliés. Si les Prussiens avaient remporté une victoire plus complette, ils auraient été en état de prendre des quartiers d'hiver dans la Bohême.

La perte des Autrichiens montait à dix-neuf officiers et quatre cents vingt soldats tués; cent cinq officiers et mille sept cents vingt-neuf

soldats blessés ; sept cents onze perdus ou faits prisonniers, et quatre cents soixante-quinze cavaliers tués ou blessés : en tout deux mille neuf cents quatre-vingt-quatre. Parmi les morts était le comte Radicati (1), lieutenant-général de cavalerie, qui commandait l'aile droite : parmi les blessés et égarés était le général-major prince Lobowitz et plusieurs officiers de l'État-major. Dans sa lettre à l'Impératrice, le maréchal Brown, en parlant des officiers qui s'étaient distingués, faisait mention particulièrement du général Odonell (2), qui, après la mort du comte

(1) Le comte Radicati naquit en Piémont : en 1739 il était lieutenant-colonel dans le régiment de Vernes cavalerie ; il fut blessé à la bataille de Grotzka. En 1740 il fut fait colonel ; en 1745 major-général ; en 1751 il obtint un régiment, et en 1754 il fut fait lieutenant-général. Il avait la réputation d'un bon officier ; principalement dans la manière d'exercer les troupes.

(2) Le comte Odonell était d'une ancienne famille d'Irlande : il fut quelque tems lieutenant-colonel dans les dragons d'Ollone. En 1742 il fut fait colonel du régiment de Baleyra, et en 1746 major-général, pour récompense de son courage et de sa conduite à la bataille de Parme. Dans l'expédition contre la Provence, il commanda un corps détaché avec distinction : dans cette bataille, il commanda l'aile droite pendant la plus grande partie de l'action, et se distingua beaucoup ; c'est pour cela qu'on lui donna un régiment, et qu'il fut fait lieutenant-général. Dans le cours de cet ouvrage, nous aurons souvent occasion de parler de cet officier avec éloge.

Radicati, commanda l'aile droite de la cavalerie; du prince Lowenstein, du comte Lacy, etc. etc. La perte des Prussiens montait, dans la cavalerie, à onze officiers, deux cents quatre-vingt-un cavaliers tués; vingt-quatre officiers, quatre cents vingt-huit cavaliers blessés; huit officiers, deux cents trente-huit cavaliers prisonniers : dans l'infanterie, cinq officiers, quatre cents vingt-trois soldats tués; cinquante-trois officiers, treize cents soixante-quatorze soldats blessés; cinq officiers et quatre cents cinquante-huit soldats faits prisonniers : en tout trois mille trois cens huit. Du nombre des morts étaient les majors-généraux Oertzen (1), Leideritz (2)

(1) Cet officier était major-général de cavalerie : dans sa jeunesse, il avait étudié à Hall en Saxe. Il fut longtems porte-étendard et subalterne dans les gendarmes : en 1725, il fut fait capitaine de cavalerie; en 1739, major; en 1741, lieutenant-colonel; et s'étant distingué à la bataille de Sooz, il fut décoré de l'Ordre du Mérite. En 1745, il fut fait colonel; en 1750, major-général; en 1752, on lui donna un régiment : dans cette bataille, il reçut à la tête trois blessures, dont il mourut le jour suivant.

(2) Le major-général Leideritz était né en 1699 : en 1715, il était officier subalterne dans la garde de Postdam; cornette en 1719; capitaine de cavalerie en 1725; major en 1740; lieutenant-colonel en 1743, et il se distingua beaucoup aux batailles de Hohenfriedberg et de Kesseldorff; il fut fait colonel en 1745, et major-général en 1752 : son corps fut mis en pièces par un boulet de canon.

et Quadt (1); et parmi les blessés, le lieutenant-général Kleist (2), qui bientôt après mourut de ses blessures.

Le Maréchal Brown n'ayant point réussi dans le projet de secourir les Saxons sur la rive gauche de l'Elbe, résolut de tenter fortune sur la rive droite. Il fut convenu que les Saxons passeraient l'Elbe, le 11 octobre pendant la nuit, près de Konisgstein, et que le Maréchal attaquerait les Prussiens à Ratmansdorff et Borsdorff, le 12 au matin, tandis que les Saxons en feraient autant de leur côté. En conséquence

(1) Le baron Quadt était major en 1728, lieutenant-colonel en 1736, colonel en 1743, major-général en 1747, et il obtint dans cette année un régiment.

(2) Le lieutenant-général Kleist était né en 1688 : en 1702 il était cadet; en 1708 il reçut au pied une blessure dont il fut estropié toute sa vie. Bientôt après il entra au service de l'Electeur Palatin, et servit dans la guerre de Flandre jusqu'à la paix de 1712 : en 1716 il rentra au service de Prusse; en 1724 il fut fait major; en 1729 il alla servir en Corse comme volontaire; en 1738 il fut fait lieutenant-colonel; colonel en 1742, et il se trouva à presque toutes les actions de cette guerre en Silésie. En 1745 il fut fait major-général; en 1747 il eut un régiment; en 1756 il fut fait lieutenant-général : il fut blessé à la bataille de Lowositz, cependant il resta à cheval sans faire panser ses blessures jusqu'à quatre heures : bientôt après le Roi lui donna l'Ordre de l'Aigle noir; dans le mois de janvier suivant il mourut à Dresde de ses blessures.

M. Brown, à la tête d'environ huit mille hommes, passa l'Elbe près de Raudnitz, et marcha par Neustadtel, Romburg et Hanspach, et arriva à Lichtenhayn, où il campa en attendant qu'il apprit que les Prussiens et les Saxons étaient engagés, ce qui devait arriver à l'instant où ceux-ci auraient passé l'Elbe, alors il devait entrer lui-même en action, et exécuter sa part du plan concerté.

Le tems avait été si orageux et si pluvieux, que les Saxons ne purent passer l'Elbe que le 13 à quatre heures du matin, et même avec beaucoup de difficulté et une grande perte de tems; ce qui donna aux Prussiens la facilité de renforcer tous leurs postes sur la droite de ce fleuve, de sorte que les Saxons y trouvèrent des forces plus nombreuses qu'ils ne le pensaient. Le terrein sur la droite de l'Elbe, aux environs de Pirna et de Konigstein, est entrecoupé de hautes montagnes couvertes de bois épais; elles sont séparées par des ravins profonds formés par les pluies de l'automne et par les neiges qui fondent au commencement de l'été : il y a donc très-peu de routes praticables; les Prussiens avaient occupé ces montagnes et les avaient fortifiées avec le plus grand soin par des retranchemens, des abattis, etc.

Parmi ces hautes montagnes est le Lilieinstein, extrêmement élevé, et si près de l'Elbe,

qu'il n'y a point d'espace pour se former entre le pied de cette montagne et les bords du fleuve, mais seulement un chemin très-étroit.

Les Saxons passèrent l'Elbe vis-à-vis cette montagne, et tâchèrent de se former, mais ils ne le purent faute de terrein; aussi restèrent-ils en désordre près du village d'Ebenheit, sur une petite éminence et aux environs. Ils jugèrent qu'il était impossible, et selon nous, avec raison, de sortir de cette position environnée de toutes les difficultés que l'art et la nature pouvaient leur opposer.

Cependant les Prussiens étaient entrés dans le camp de Pirna le 13 de grand matin : ils y trouvèrent l'arrière-garde des Saxons, qui tomba entre leurs mains avec beaucoup de bagages, le pont ayant été rompu avant que la plus grande partie eût pu le passer. L'armée, privée alors de toutes ressources, mourant de faim et de froid, ayant été sous les armes depuis la nuit du 12 jusqu'au 14 au matin, sans aucun espoir d'être secourue par M. Brown, qui manda qu'il n'était encore qu'à Lichtenhayn, et qu'il ne pouvait s'avancer plus près, il fut résolu de capituler. M. Brown, de son côté, ayant attendu plus de deux jours sans avoir aucune nouvelle des Saxons, crut qu'il était nécessaire de pourvoir à sa propre sûreté, et il se retira. Il ne perdit pas plus de deux cents hommes

dans sa retraite; perte qui doit paraître légère, quand on considère qu'il aurait pu être coupé entièrement si les Prussiens campés à Lowositz avaient été plus vigilans, puisqu'ils auraient pu passer l'Elbe derrière lui près de Lowositz ou de Leutmeritz.

Pendant que ceci se passait, le Roi arriva le 14 au matin, à son armée de Saxe, et le 18, après plusieurs négociations, il conclut avec le roi de Pologne un traité, dans lequel il fut stipulé que l'armée saxonne serait dispersée, qu'elle s'engagerait à ne point servir contre le roi de Prusse, qui resterait maître de la Saxe, et que le roi de Pologne aurait la liberté de se retirer dans son royaume.

Le roi de Prusse ayant ainsi rempli ses projets pour cette campagne, donna ordre à ses armées de quitter la Bohême, ce qui fut exécuté avant la fin du mois. Celle que commandait le Maréchal Schwerin rétrograda sur la Silésie, et cantonna sur les frontières de la Bohême, depuis Zuckmantel jusqu'à Greiffenberg. Celle qui était sous les ordres du Roi cantonna dans la Saxe, et forma un cordon depuis Egra jusqu'à Pirna, et de là en traversant la Lusace jusqu'à la Queiss.

Ainsi finit la campagne de 1756, qui ne dura que deux mois : elle mérite cependant notre attention, tant pour la réputation de ceux qui

commandèrent

commandèrent les armées, que pour l'importance de l'événement qui la termina; c'est pour cette raison que nous ferons nos observations sur les faits et sur les Généraux.

Le roi de Prusse paraît avoir commis quelques fautes, et comme politique et comme général. Il savait, long-tems avant que d'entrer en Saxe, qu'il se formait une ligue formidable contre lui, et cependant on ne voit pas qu'il ait jamais tenté de faire aucune alliance pour la contrebalancer et pour en arrêter les effets : il y aurait probablement réussi, par la prépondérance qu'il avait acquise en Europe.

Il eut trop de confiance en lui-même, et une trop mauvaise opinion de ses ennemis, ce qui pouvait, et ce qui aurait dû lui devenir funeste. Une autre faute, c'est de n'avoir pas commencé la guerre en 1755, ou au moins au mois d'avril 1756; il y était alors aussi bien préparé qu'au mois d'août lorsqu'il entra en Saxe, et ses ennemis l'étaient infiniment moins (1).

---

(1) Nous pensons que c'est une règle générale, qu'il faut entrer en campagne le plutôt possible, parce que si l'on est sur l'offensive, on a le tems d'exécuter tout ce qu'on s'est proposé : cela n'est pas moins nécessaire si on reste sur la défensive, parce que, en prévenant l'ennemi, on consomme les fourrages et l'on détruit le pays qui doit le faire vivre. Ajoutez à cela que vous gagnez du tems, qu'il perd sa campagne à vous forcer

Sa négociation avec le roi de Pologne avant et après l'entrée de ses troupes en Saxe, nous semble n'avoir eu d'autre but que d'amuser ce Prince, et de l'empêcher de prendre des mesures qui pussent contrarier ou retarder ses opérations contre les Autrichiens; opérations qui sans doute étaient alors le seul objet qu'il eût en vue. Notre opinion est fondée sur ce qu'on ne voit dans toute cette négociation de disposition à un accommodement, que sous la condition que le roi de Prusse resterait maître de la Saxe, et que l'armée saxonne serait dispersée; projet que sans doute il avait résolu de remplir afin d'envahir la Bohême avec plus d'espérance de succès.

Soit que nous considérions cet événement sous un rapport politique ou sous un rapport militaire, il nous semble avoir été sagement combiné. Le Roi connaissait trop bien les dispositions de la Cour de Saxe à son égard, et la part qu'elle avait eue à la ligue qui s'était formée contre lui, pour se fier à aucune des offres qu'elle pourrait lui faire. Il ne pouvait prudemment laisser une armée de quatorze mille hommes derrière lui, car le roi de Pologne,

---

de quitter son pays, et lorsqu'il en est venu à bout, il est trop tard pour qu'il puisse rien entreprendre contre le vôtre.

quoiqu'il promît de la disperser, pouvait la rassembler, l'augmenter même à son gré, et se trouver bientôt en état de faire repentir le roi de Prusse de sa confiance.

La Saxe, considérée sous un rapport militaire, est d'une telle importance, qu'il est impossible, sans en être le maître, d'attaquer l'Impératrice de ce côté de ses Etats avec la moindre apparence de succès. La richesse et la population de cet Electorat permettent d'y lever et d'y entretenir une armée de quarante mille hommes. On peut former sur l'Elbe des magasins d'où l'on tirerait des subsistances abondantes pour une armée qui serait en Bohême, et par la position de la Saxe, si l'on est maître de la Silésie, on environne la Bohême de manière que l'Impératrice est obligée de diviser son armée en tant de parties, qu'elle ne peut réussir à s'opposer par-tout à l'invasion de ce Royaume; on le voit assez par les guerres dont ce pays a été plusieurs fois le théâtre. Au lieu que si on n'est pas maître de la Saxe, on ne peut entrer en Bohême que par la Silésie; ce qui donne à l'Impératrice la facilité de rassembler ses troupes, protégées par Olmutz et Prague, lorsqu'elles sont forcées de se retirer derrière ces villes, d'où elles couvrent l'Autriche : et alors le roi de Prusse doit laisser une armée sur le Bas-Elbe pour couvrir son propre pays,

de crainte que l'Electeur de Saxe ne se joigne, de force ou de gré, à la Maison d'Autriche.

Toutes ces raisons nous font regarder l'invasion de la Saxe comme une opération habilement combinée. Fut-elle conforme à la justice? c'est ce que nous laissons à décider à ceux qui connaissent mieux que nous le droit des nations.

D'après ce qui a été dit, il paraît que le Roi fit une faute capitale, de ne pas marcher en Bohême au moment où il vit que les Saxons se déterminaient à défendre leur camp de Pirna, et qu'ils rejetaient les propositions qu'il leur faisait. Il devait savoir que l'armée autrichienne n'était pas encore assemblée en nombre considérable, qu'elle manquait d'artillerie et de munitions, qu'elle était postée à une distance qui mettait M. Brown dans l'impossibilité de s'opposer à l'entrée des Prussiens en Bohême, ou d'arrêter leurs progrès, s'il y était une fois entré; et par cette raison, que si M. Brown était repoussé, ce Général serait obligé de se rejeter sur le Danube, autant pour couvrir la Capitale, que pour assurer sa communication avec les troupes qu'il attendait de Flandre, d'Italie et de Hongrie. Le Roi aurait donc trouvé la Bohême abandonnée, et pendant l'hiver il lui aurait été facile de réduire Prague et Olmutz, ces deux places étant alors dépourvues d'approvisionnemens et incapables d'opposer une grande résistance.

La prise de ces deux places aurait mis le Roi en état de commencer la campagne suivante au moins en Moravie, et peut-être sur le Danube, et de faire le siége ou le blocus de Vienne, d'où il aurait pu sans aucun danger envoyer un corps considérable sur les frontières de la Hongrie, et faire avancer dans l'Empire, entre les sources du Mein et du Haut-Danube, l'armée destinée à garder la Saxe. Avec le corps qu'il eût envoyé sur les frontières de la Hongrie, il aurait empêché l'Impératrice de recevoir aucun secours de ce pays; et avec l'armée, il aurait empêché les Princes qui étaient ses ennemis de s'unir contre lui, encouragé ceux qui étaient dans son parti, contenu les Français en Alsace et sur le Mein, et levé autant de contributions qu'il aurait voulu pour recruter et entretenir ses armées. Au moyen de ces deux opérations, le Roi aurait coupé aux Autrichiens la communication avec la Flandre et la Hongrie, et même avec le Tyrol, si l'armée que nous supposons dans l'Empire eût détaché un gros corps de troupes pour occuper la ville et le château de Passau au confluent de l'Inn et du Danube. C'est un des postes les plus importans qu'il y ait sur ce fleuve; il coupe toute communication entre Vienne et l'Empire, et contient la Haute-Autriche ainsi que le Tyrol. Le peu de ressources qui seraient restées à l'Impératrice auraient été bientôt épuisées.

A la mort de Charles VI, le Maréchal de Belle-Isle forma le projet de diviser les Etats de ce Prince.

Les Français et les Bavarois devaient marcher à Vienne en descendant le Danube et en traversant la Haute-Autriche. Les Prussiens et les Saxons devaient entrer en Bohême, et après l'avoir soumise, marcher aussi à Vienne.

Dans la première campagne, les Français et les Bavarois entrèrent dans la Haute-Autriche, où ils levèrent des contributions jusqu'aux portes de Vienne. Les Prussiens et les Saxons s'emparèrent de la Bohême; et pour empêcher l'entière exécution du plan du Maréchal de Belle-Isle, il ne fallait pas moins que l'ignorance de quelques-uns des Chefs, la faiblesse du Cardinal Fleury, et la division qui se mit parmi les alliés.

Le Roi de Prusse, maître de toutes les places sur l'Elbe, en laissant un petit corps pour observer le camp de Pirna, mettait les Saxons dans l'impossibilité de rien entreprendre contre lui. En supposant qu'ils eussent quitté leur camp, ils n'auraient pu subsister en Saxe, n'ayant ni places ni magasins d'aucune espèce, et étant continuellement harcelés par le corps prussien que nous supposons resté pour les observer. Il leur eût encore été plus difficile de se porter vers la Bohême pour se joindre aux

Autrichiens, parce qu'ils se seraient trouvés enfermés entre l'armée du Roi et le corps resté en Saxe; c'est pourquoi ils auraient été obligés de se disperser d'eux-mêmes.

Les forces du Roi étaient alors très-nombreuses, et il aurait pu aisément mettre en campagne cent dix mille hommes, dont vingt mille auraient été plus que suffisans pour bloquer les Saxons dans leur camp de Pirna, comme on le voit par le fait même, car il n'y en avait pas un plus grand nombre sous les ordres du Prince Maurice, lorsqu'ils furent obligés de capituler; et les quatre-vingt-dix mille hommes restans étaient certainement plus que suffisans pour repousser les Autrichiens sur le Danube.

Comme l'armée qui était aux ordres de M. de Schwerin était fort supérieure à celle que commandait le Prince Picolomini, et mieux pourvue d'artillerie, nous pensons que M. de Schwerin aurait dû attaquer l'armée ennemie; et s'il jugeait le camp de Konigsgraatz trop redoutable, il pouvait la laisser dans ce camp, et marcher sur la droite de l'Elbe vers Brandeiss, ou même s'approcher de Prague : cette manœuvre aurait infailliblement forcé M. Brown de quitter sa position sur l'Egra et de retrograder pour couvrir cette place. Le Maréchal de Schwerin n'avait rien à risquer en faisant ce mouvement,

parce que Picolomini était trop faible pour exécuter aucune entreprise importante en Silésie ; et quant aux subsistances, le Maréchal ne pouvait jamais en manquer, ce pays, qui est très-fertile, lui en aurait fourni abondamment. Si ce que nous venons de supposer eût été exécuté, les Autrichiens auraient été forcés d'abandonner les Cercles de Saatz, Leutméritz, Buntzlau et Konigsgraatz, afin d'assembler leurs forces aux environs de Prague, et de tenir la communication libre avec le Danube; et si l'on considère le mauvais état de leur armée, il est probable qu'elle aurait été repoussée jusqu'en Moravie, de sorte que le Roi, même sans en venir à une action, aurait été maître de la plus grande partie de la Bohême, et qu'il aurait pris ses quartiers d'hiver dans ce Royaume : de plus, les Saxons voyant leurs alliés repoussés, n'auraient pu espérer de faire aucune résistance dans le camp de Pirna.

Quant aux Autrichiens, il paraît qu'ils firent plusieurs fautes, et si capitales qu'elles auraient décidé du sort des Etats de l'Impératrice, si le Roi de Prusse avait pris les mesures que nous avons déjà indiquées.

On n'ignorait pas, même dès le mois de juin, que le Roi avait intention d'attaquer les Etats de la Maison d'Autriche. Par les mouvemens qui s'étaient faits dans le duché de Magdebourg,

et dans le pays voisin, il était plus que probable qu'une partie de ces troupes marcherait au travers de la Saxe; ce qui aurait dû déterminer les Autrichiens à y envoyer une armée pour soutenir les Saxons dans ce pays, ou au moins pour faciliter leur retraite en Bohême. Cette précaution ayant été négligée, ils auraient dû occuper les défilés jusqu'au ravin de Ghishubel, et ceux qui sont près d'Alterberg, par où ils se seraient conservé une communication libre avec les Saxons. La moitié des troupes qui étaient alors en Bohême, postées avec intelligence sur ces montagnes, auraient mis les Prussiens dans l'impossibilité de réduire les Saxons, ou de pénétrer en Bohême.

Le reste de l'armée, destiné à agir de ce côté, aurait pu camper par-tout entre l'Egra et les défilés dont on a parlé, jeter des ponts sur l'Elbe pour envoyer des troupes légères sur la droite de cette rivière jusqu'à Schandau et Hoheinstein.

Ainsi le Roi de Prusse aurait été forcé de se rejeter sur Dresde. Les mêmes difficultés se seraient présentées la campagne suivante, et ce Prince aurait été contraint de renoncer enfin à l'espoir d'entrer en Bohême de ce côté; il aurait laissé une armée pour garder la Saxe, et se serait borné à agir seulement du côté de la Silésie. Les Autrichiens, en s'assurant ainsi des

montagnes avec vingt mille hommes de leurs troupes et les quatorze mille Saxons, auraient toujours pu rentrer dans la Saxe, et probablement la reprendre, si l'on considère que l'armée de l'Empire pouvait s'assembler sur la Saala, et pénétrer facilement dans ce pays par le Voightland sur le flanc droit des Prussiens, qui, n'étant couverts de ce côté par aucune forteresse, auraient été obligés de se retirer sur Wittenberg, et peut-être plus loin. Alors il eût été facile de reprendre toutes les places qui étaient sur l'Elbe, et d'envoyer par la Lusace un corps dans le Marquisat de Brandebourg. La position de Grossenhayn coupe toute communication entre la Silésie et la Saxe, et elle aurait rendu celle de la Silésie et du Brandebourg très-incertaine, parce que les troupes légères, soutenues par l'armée qui aurait été à Grossenhayn, auraient pu faire des incursions jusques sur l'Oder. Le corps de Picolomini, s'il eût été posté convenablement, était assez fort pour s'opposer à celui de Schwerin, et l'empêcher de rien entreprendre d'important; ce que probablement il n'aurait pas eu l'intention de faire, tant que le Roi n'aurait pu entrer en Bohême.

Dès qu'on avait négligé d'occuper les défilés qui conduisent à Pirna, il était impossible de porter des secours aux Saxons, du moins par

la rive gauche de l'Elbe, parce que douze ou quinze bataillons que le Roi aurait postés en quelqu'endroit que ce fût entre Lowositz et Pirna, n'auraient pu être forcés par une attaque de front; et si on eût tenté de tourner leur droite en envoyant un corps sur les montagnes près d'Altenberg, ces montagnes sont si éloignées, que l'ennemi aurait pu s'en emparer avant l'arrivée des Autrichiens, soit avec les troupes qu'il avait en Bohême, soit avec celles qu'il avait en Saxe : aussi nous ne pouvons concevoir pourquoi le Maréchal Brown ne fit pas occuper quelques-uns de ces défilés, car nous pensons que c'est de cette première démarche que dépendait le succès de cette campagne, et peut-être de toute la guerre.

Ces précautions n'ayant pas été prises, il était certainement très-inutile de rien entreprendre de ce côté de l'Elbe. Selon nous, la seule chose qu'il y eût à faire alors, était de laisser vingt mille hommes dans le camp de Budyn, de porter dans les montagnes au-delà de Lowositz, et dans celles d'Altenberg, un corps composé principalement de troupes légères, pour attirer l'attention des Prussiens de ce côté, passer sur la droite avec le reste, laissant quelques troupes pour masquer le pont de Leutméritz et observer les ennemis dans les montagnes entre Lowositz et Aussig, marcher de ce côté à Schandau et

Hohenstein, et attaquer les Prussiens postés à Ratmansdorff et sur le Lilienstein.

Ces postes étaient très-faibles de ce côté et fortifiés seulement du côté de l'Elbe, opposé aux Saxons; c'est pourquoi ils n'auraient pu résister un instant, sur-tout si les Saxons eussent faits en même-tems quelqu'effort considérable. Par cette manoeuvre, la communication aurait été aisément ouverte; et si les Prussiens avaient été poursuivis de ce côté avec vigueur, ils n'auraient pu se retirer sans perte, n'ayant à Pirna qu'un seul pont par où ils pussent recevoir des secours; on aurait pu même y faire une fausse attaque par la forêt de Lohmen, autant pour empêcher les secours que pour alarmer les Prussiens, ce qui probablement leur aurait fait abandonner leurs autres postes, dans la crainte de perdre leur communication avec l'armée qui était campée de l'autre côté de l'Elbe.

La jonction avec les Saxons étant faite, et toute la rive droite de l'Elbe jusqu'à Pirna étant occupée par les Autrichiens, le Roi aurait été forcé de se retirer aussi-tôt en Saxe, ou de périr de froid et de faim dans les montagnes.

Le maréchal Brown n'avait rien à risquer en faisant cette manoeuvre, car il n'était pas à présumer que le Roi osât, avec la petite

armée qu'il avait alors en Bohême, passer l'Egra et attaquer les vingt mille hommes qui y seraient restés ; parce que, en faisant cette tentative, il aurait donné au général Autrichien la facilité de repasser l'Elbe, d'occuper les défilés qui étaient derrière lui, de secourir les Saxons, et probablement de réduire le Roi à la triste nécessité de voir ainsi sa propre armée et celle du Prince Maurice séparées et battues en détail.

M. Brown essaya, comme nous l'avons dit, de délivrer les Saxons avec huit mille hommes seulement, et il ne put y réussir.

Nous allons maintenant examiner la bataille elle-même, dans laquelle la conduite de M. Brown ne nous paraît en aucune manière mériter la réputation qu'il s'est acquise.

D'après la description que nous avons donnée du terrein, il paraît évident que le Maréchal n'avait d'autre avantage à espérer que celui de repousser l'ennemi, ce qui, par le mauvais choix de son camp, n'était guère probable; et même, en supposant qu'il l'eût repoussé au-delà des vignes sur le Loboschberg, certainement il n'aurait jamais pu l'en chasser, non plus que de la montagne Homolka, parce que pour faire ces deux attaques, il aurait fallu traverser Lowositz et Sulowitz, et se former entre ces deux villages et les montagnes où l'armée prussienne

était postée avec plus de cent pièces de canon; laquelle armée occupait aussi plusieurs endroits à la portée du mousquet du terrein sur lequel les Autrichiens auraient dû se former : je laisse à décider à tous les Officiers si dans ces circonstances une telle manoeuvre était possible.

Ajoutez à cela que quand même le Roi aurait été repoussé, il aurait pu, sans aucun danger, envoyer un corps considérable sur la gauche de M. Brown, ce qui aurait rendu sa communication avec l'Egra si incertaine, qu'il aurait été obligé de se rejeter de l'autre côté de cette rivière, comme cela arriva en effet la nuit d'après l'action; car ce fut par la précaution que prit le Roi d'envoyer le duc de Bevern avec un corps à Tschiskovitz, plutôt que par aucun avantage remporté pendant la bataille, qu'il força M. Brown à repasser l'Egra. Par-là il est aisé de voir que quand même les Autrichiens auraient repoussé le Roi, cela n'aurait contribué en rien à délivrer les Saxons, parce que de ce camp, ou d'aucun autre, le Maréchal n'aurait pu détacher entre les montagnes et l'Egra, vingt mille hommes, et même un corps moins considérable, sans exposer le reste à une perte certaine.

M. Brown ayant négligé d'occuper les montagnes de Lobosch et d'Homolka, dont il aurait pu s'emparer plusieurs heures avant que l'ennemi parût, la seule chose qui lui restait à

faire, était de passer l'Elbe la nuit avant la bataille avec toute son armée, laissant quelques troupes légères pour amuser le Roi, et celles-ci étant repoussées, de se retirer à Budyn.

Dans ce cas, M. Brown aurait pu détacher à Schandau un corps assez considérable pour ouvrir une communication sûre avec les Saxons, et probablement il aurait détruit tout ce qu'il y aurait eu de Prussiens de ce côté de l'Elbe; avec le reste il aurait couvert tout le pays, excepté quelques villages qui étaient entre les montagnes et l'Egra, que le Roi n'aurait osé passer, parce que n'ayant aucun magasin, et subsistant seulement ou du moins principalement de ce qu'il tirait de la Saxe, il n'aurait pu se porter en avant dans un pays ennemi avec une armée de vingt-cinq mille hommes, laissant une armée ennemie supérieure, maîtresse des défilés entre lui et son autre armée, ses subsistances, ses bagages, etc., sans s'exposer à une ruine certaine.

C'est pourquoi la position prise à Lowositz était, selon nous, aussi mauvaise qu'elle pût être. Rien n'était plus contraire à la théorie générale de la guerre que d'occuper un camp commandé par des hauteurs voisines, et où il était impossible de mettre en action en même tems et au même point autant de troupes que

l'ennemi, qui, au contraire, avait assez d'espace pour employer les deux tiers de son armée à attaquer Lowositz, tandis que les Autrichiens ne pouvaient employer que très-peu de bataillons à le soutenir.

La gauche et le centre étaient inattaquables; le seul point à soutenir était Lowositz; c'est ce que vit le Maréchal : mais il ne s'apperçut pas que ce village ne pouvait être défendu, étant commaudé par le Loboschberg.

Si l'ennemi eût été repoussé, il n'aurait pu le poursuivre ni avec de la cavalerie ni avec de l'infanterie.

Si nous considérons cette position relativement au projet qu'il avait alors de secourir les Saxons, aucune n'était moins propre à en assurer l'exécution, parce que M. Brown n'aurait pu les délivrer par aucune manoeuvre, quand même il aurait repoussé l'ennemi, qui aurait pu occuper entre cette position et les Saxons cinquante camps d'où il aurait coupé toute communication entre eux et les Autrichiens.

Ainsi nous concluerons que dans le choix de ce camp, M. Brown ne se conduisit pas d'après les règles générales de la guerre, et particulièrement d'après celles que lui prescrivaient la nature du pays et l'objet qu'il avait en vue.

Nous

Nous espérons que nos lecteurs ne nous accuseront pas de présomption, pour avoir dit si librement notre façon de penser sur les actions de ces hommes, dont la réputation est si bien établie. Nos observations sont certainement fondées sur les faits, sur la nature du terrain, et même, ou du moins nous le pensons, sur les principes de la guerre; c'est pour cela que nous soumettons nos réflexions à ceux qui ont une égale connaissance de ces différens objets; nous avons en conséquence ajouté un plan exact et une description du terrain sur lequel la bataille s'est donnée.

Ce plan, joint aux connaissances qu'ils auront de l'art militaire, les mettra à même de porter un jugement sur l'histoire que nous donnons de cette campagne, et de voir si les remarques que nous avons faites sur les différentes opérations sont raisonnables.

On fit des deux côtés de grands préparatifs pour la campagne suivante. L'Impératrice donna ordre aux troupes qui étaient en Hongrie, en Italie et en Flandre, de marcher en Bohême. Tous les régimens de hussards furent portés à quinze cents hommes, et ceux de cavalerie à mille. On venait de lever deux de ces régimens de hussards et un d'infanterie hongroise, auxquels on joignit deux régimens d'infanterie envoyés par l'Electeur de Mayence et par l'Evêque de

Wurtzburg, plusieurs Pulks (1) de houlans (2) et trois régimens de cavalerie légère Saxonne: toutes ces troupes, avec celles qui étaient déjà en Bohême, formaient une grande armée qui, selon plusieurs gazettes, montait à plus de cent quatre-vingt mille hommes, et devait être commandée par le Prince Charles de Lorraine.

Les Prussiens, de leur côté, ne furent pas moins diligens et moins actifs. Le Roi crut qu'il était absolument nécessaire d'envoyer quelques troupes légères pour les opposer à celles des ennemis, qui étaient très-nombreuses, et qui l'avaient fort inquiétées dans cette guerre et dans la précédente; c'est pourquoi les ordres furent donnés pour lever quatre bataillons d'infanterie légère, qui furent considérablement augmentés pendant le cours de cette guerre.

Il y eut pendant l'hiver, entre les troupes légères, quelques actions assez remarquables, qui, quoique conduites des deux côtés avec

(1) Un Pulk est composé d'environ huit cents hommes.

(2) Les Houlans sont des habitans de l'Ukraine, la plupart Mahométans: dans leurs personnes, leurs habillemens, et leur manière de combattre, ils ressemblent aux Tartares, aux Calmuks, &c. Ils sont armés de pistolets, de sabres, de lances longues de quinze pieds, et quelquefois d'arcs et de flèches, au lieu de carabines.

beaucoup de valeur et de prudence, ne méritent aucun détail particulier ; parce qu'en général les troupes légères influent très-peu ou point du tout sur le succès d'une guerre ; et quoiqu'elles ne contribuent pas essentiellement à la bonne ou mauvaise issue d'une campagne, cependant on ne doit pas faire la guerre sans cette espèce de troupes. Nous allons donc commencer le récit des opérations de la campagne de 1757.

HISTOIRE DE LA GUERRE D'ALLEMAGNE.

Campagne de 1757.

La confédération formée contre le roi de Prusse était alors devenue plus redoutable par l'accession de la Suède et du Corps Germanique; toutes les forces de ses ennemis montaient à sept cents mille hommes, au lieu que celles de ce Prince et de ses alliés n'excédaient pas deux cents soixante mille.

Comme plusieurs de ses ennemis ne pouvaient commencer leurs opérations avant que la saison fût très-avancée, il résolut d'entrer en campagne le plutôt possible, pour attaquer, avec ses forces réunies, le plus voisin et le plus redoutable de tous, l'Impératrice-Reine. S'il eût été assez heureux pour frapper quelque grand coup au commencement de la campagne, il était probable qu'il aurait retardé, et peut-être même arrêté les opérations des autres confédérés.

Ces motifs, qui imposaient au roi de Prusse

la nécessité de conduire les choses à une conclusion immédiate, imposaient aussi à l'Impératrice la nécessité d'embrasser un système contraire. Elle se détermina donc à rester sur la défensive jusqu'à ce que ses alliés entrassent en campagne ; elle savait qu'alors le Roi serait obligé de diviser ses forces en tant de parties, qu'il lui serait impossible d'opposer d'aucun côté une grande résistance. Elle résolut d'attendre cette circonstance favorable pour commencer ses opérations; en même tems son premier soin fut de pourvoir à la défense de son pays.

Dans cette vue le maréchal Brown divisa son armée en quatre corps. Le premier, commandé par le duc d'Aremberg, fut posté à Egra; le second, sous les ordres du Maréchal lui-même, à Budyn; le troisième, sous les ordres du comte de Konigseg, à Reichenberg; et le quatrième, sous les ordres du comte Serbellonni, en Moravie.

Au moyen de cette disposition, le Maréchal se flattait de couvrir la Bohême, parce que chacun de ces corps était très-considérable, et pouvait être aisément assemblé dans quelque position centrale pour arrêter les progrès des ennemis, s'ils tentaient de s'avancer. Il paraît cependant que le Maréchal ne croyait pas que ce fût leur dessein, ou qu'ils pussent réussir à

l'exécuter; autrement nous pensons qu'il n'aurait pas laissé établir ses magasins presque sur les frontières, contre les règles les plus communes de la prudence militaire.

Le Roi ayant résolu de pénétrer en Bohême, divisa aussi son armée en quatre corps. L'un, sous les ordres du Prince Maurice, fut posté à Chemnitz; le second, commandé par le Roi lui-même, à Lockwitz; le troisième, sous les ordres du Prince de Bevern, à Zittau; et le quatrième, sous ceux du Maréchal Schwerin, en Silésie.

Ces corps étant très-considérables, le Roi jugea qu'il pouvait avec sûreté leur donner ordre d'entrer séparément en Bohême; mais, pour qu'ils ne fussent point exposés à être battus en détail, les deux premiers devaient se joindre au moment où ils passeraient les défilés entre les montagnes qui sont aux environs de Lowositz et de l'Egra, et les deux autres en faire autant sur l'Iser, aux environs de Turnau. Il était à présumer qu'alors les quatre corps n'en formant plus que deux, pourraient, sans aucun risque, se porter vers Prague, où ils devaient se réunir.

Le Roi craignant que l'ennemi n'envoyât un corps d'infanterie pour occuper les défilés dans les montagnes entre Lockwitz et Lowositz, ce qui lui aurait rendu le passage difficile et peut-être impossible, ordonna au Prince Mau-

rice de pénétrer dans le cercle de Saatz, et d'occuper aussi-tôt ces défilés du côté de la Bohême; ce qui devait forcer l'ennemi de les abandonner, de crainte d'y être enfermé entre les deux corps.

Les choses ainsi concertées, le Prince Maurice quitta sa position de Chemnitz au commencement d'avril, et marcha par Zwichau et Plauen, vers Egra, comme s'il eût eu le projet d'attaquer cette place, ou au moins de pénétrer par ce chemin en Bohême. Pour confirmer le Duc d'Aremberg dans cette opinion, il donna ordre à ses troupes légères d'engager quelqu'action considérable à Wildstein, qui était le quartier du Duc; alors celui-ci se jeta dans Egra, et ordonna à son corps de s'assembler dans les environs de cette place. En même tems le Prince Maurice se replia précipitamment sur Auerbach; là, pour plus de diligence, il divisa son corps en deux colonnes: l'une marcha par Eibenstock, Schwarzenberg, à Gotesgabe, et de là sur le Kupferberg à Commotau: l'autre se porta sur le Schneeberg: de là par Schlettau, Anneberg et Basberg, également à Commotau, d'où elle marcha par Brix et Bilin, à Linay, où elle joignit, le 23 avril, le Roi, qui avait aussi passé les montagnes sans éprouver de grands obstacles; le peu d'Autrichiens qui étaient postés à Aussig,

sous les ordres du Général Draskovitz, ayant été obligés de quitter cette place à l'approche de l'armée de ce Prince.

Comme le camp de Budyn est très-fort, étant couvert par l'Egra, le Roi ne jugea pas qu'il fût prudent de rien tenter contre son front; c'est pourquoi il dirigea sa marche plus haut sur cette rivière, vers Koschtitz, où l'on jeta des ponts, et le 26 au matin toute l'armée passa la rivière.

Ici les troupes légères et l'avant-garde rencontrèrent celles du Duc d'Aremberg, qui venait d'Egra, et se proposait ou de camper en cet endroit, ou d'aller joindre M. Brown à Budyn; mais ayant rencontré le Roi, il se rejeta vers Welwarn.

M. Brown voyant que le Roi avait passé l'Egra, et qu'il était campé sur son flanc gauche, jugea qu'il était nécessaire de quitter sa position de Budyn, et de se retirer à Prague; ce qu'il exécuta sans aucune perte.

Aussi-tôt le Roi donna ordre que le pont de Budyn fût réparé, afin qu'il pût recevoir plus aisément ses convois : ensuite il dirigea aussi sa marche vers Prague, où il arriva le 2 mai, et campa sur le Weissenberg, à la gauche de la Moldau : les Autrichiens, alors commandés par le Prince Charles, venaient de

quitter ce poste, et s'étaient portés de l'autre côté de la rivière.

Tandis que ceci se passait vers la Saxe, le Prince de Bevern avait mis en mouvement, le 20 avril, le corps qu'il commandait, et le même jour il était allé de Zittau à Reichenberg, où il trouva le comte de Konigseg avec environ vingt mille hommes, campés dans une vallée entre deux très-hautes montagnes, dont la largeur dans cet endroit n'excède pas trois mille d'Angleterre. Au milieu de cette vallée coule la rivière de Neiss, dans laquelle se jettent plusieurs ruisseaux ou plutôt des torrens qui viennent des montagnes. Ces montagnes sont couvertes de bois épais qui en rendent le passage très-difficile à toute espèce de troupes. C'est pour cela que le général Autrichien occupait cette vallée d'un bout à l'autre, étendant seulement ses aîles au pied de ces montagnes. La droite était sur un terrain élevé, fortifié de quelques redoutes, et couverte par un ravin profond sur la rive droite de la Neiss. Le centre était sur la rive gauche de cette rivière, il était couvert aussi par un ravin profond et par des redoutes. Entre la gauche de ce ravin et le pied de la montagne qui est de ce côté, il y a une petite plaine où la cavalerie était placée sur trois lignes, parce qu'il n'y avoit pas assez d'es-

pace pour l'étendre sur un plus grand front. Sur la gauche de cette cavalerie était un bois dans lequel on avait posté quelques bataillons, et où on avait commencé de faire un abatis. On voit par cette description que la droite et le centre étaient redoutables, et que dans cette position les troupes ne pouvaient être attaquées de front. Le Prince de Bevern qui, en prenant cette route, s'était mis dans la nécessité de combattre pour joindre M. de Schwerin, n'eût alors que le choix des moyens. Ses troupes étaient derrière un ruisseau marécageux, qui, vers leur gauche, coulait si près de la ligne des ennemis, qu'il était impossible de tenter de le passer et de se former sous leur feu; le Prince de Bevern se détermina donc à attaquer leur gauche, et il envoya le Général Lestewitz de l'autre côté de la Neiss pour attaquer, ou plutôt pour amuser leur droite. Les choses étant ainsi disposées, il ordonna à sa cavalerie de se porter en avant et d'attaquer celle des ennemis; cet ordre fut exécuté avec beaucoup de courage, mais sans succès; chaque fois les Prussiens furent repoussés, on ne doit pas en être surpris; car en avançant vers l'ennemi, leur flanc gauche était exposé au feu de l'artillerie des redoutes et à celui de l'infanterie qui était derrière ces mêmes redoutes; leur droite était

aussi exposée au feu de l'infanterie, postée, comme on l'a dit, dans les bois sur la gauche de la cavalerie des ennemis. Le Prince s'appercevant enfin qu'il serait inutile de renouveller les attaques tant que la cavalerie ennemie serait ainsi protégée par l'infanterie et l'artillerie qui était sur ses flancs, fit retirer sa cavalerie; en même tems il envoya plusieurs bataillons de sa droite aussi haut qu'il fût possible sur la montagne, pour tomber sur le flanc et sur les derrières de ceux que l'ennemi avait postés dans le bois et au pied de cette montagne; cet ordre fût ponctuellement exécuté: l'ennemi abandonna le bois, et facilita à la cavalerie du Prince le moyen d'attaquer de nouveau; ce qui naturellement devait lui réussir, celle de l'ennemi étant hors d'état d'en soutenir le choc et de résister au feu de l'infanterie Prussienne, qui alors avait pris possession des bois que la cavalerie Autrichienne avait sur ses flancs. Lorsque cette cavalerie se retira, le Prince ordonna à toutes les troupes de sa droite de se porter en avant, et d'occuper le terrain qu'elle venait de quitter; il se trouva ainsi sur les ennemis et derrière leur gauche; il avait même l'avantage d'un terrain élevé, d'où il pouvait aisément les balayer de la gauche à la droite. Dans cette situation, les Autrichiens n'avaient rien

de mieux à faire que de se retirer le plus promptement possible, de crainte que leur ennemi ne poussât jusqu'à Liebenau et ne les en séparât entièrement; ce qui aurait été possible; car en poursuivant l'aîle gauche, une partie des Prussiens se trouva bientôt derrière cette aile. La retraite se fit en bon ordre; elle fut couverte par le Comte de Lascy, qui commandait la droite. L'armée prit une nouvelle position à Liebenau, elle y fut augmentée de quelques troupes, qui, sur le bruit de la marche du Prince de Bevern, avaient quitté les frontières et rétrogradé pour joindre le corps principal que commandait le Comte de Konigseg.

Ainsi finit le combat de Reichenberg. Les Autrichiens y perdirent un général; ils eurent environ mille hommes tués, blessés et prisonniers; ils laissèrent quelques pièces de canon à Reichenberg. La perte des prussiens ne fut pas moins considérable.

Réflexions.

Comme le seul objet que le Prince de Bevern pût avoir en vue, était de joindre M. de Schwerin, nous ne concevons pas pourquoi il marcha par Kratzau et Reicbenberg, dont le chemin est plus difficile que celui qui passe par Gabel et Bohmischaycha, qui était également propre

pour effectuer sa jonction avec Schwerin : de plus, ce chemin n'était gardé que par quelques troupes légères postées à Gabel, et le Prince auraitpu facilement et sans danger les forcer ou les laisser derrière lui. En prenant ce dernier chemin, il était maître d'éviter une action; et si l'ennemi était resté à Reichenberg, il aurait pu prendre derrière lui vingt positions, et l'empêcher de se retirer sur Prague. C'est toujours une grande faute de combattre quand il n'y a rien à y gagner, comme dans cette circonstance.. Le Prince étant dans la nécessité de joindre Schwerin, il aurait pu le faire sans combattre, et l'action la plus heureuse ne lui aurait pas procuré de plus grands avantages, comme on le voit par le fait même : l'ennemi fut forcé de quitter le camp de Reichenberg, il en prit un autre à Liebenau, dans lequel, selon toutes les apparences, il n'aurait pu être forcé; et le Prince serait resté dans les montagnes sans pouvoir joindre Schwerin, si la marche de ce Général n'avait pas déterminé le Comte de Konigseg à quitter Liebenau, et à se retirer. Tout semble donc prouver que le Prince engagea, sans aucune espèce de raison, une action dont il ne pouvait retirer aucun avantage, quel qu'en fût l'événement. Le desir immodéré d'acquérir de la gloire fait quelquefois entreprendre aux hommes beaucoup de choses sans en peser

suffisamment les conséquences. Le Prince de Bevern paraît aussi avoir commis quelques fautes dans l'action : il forma sa ligne parallèlement à celle de l'ennemi qui ne pouvait être attaqué avec apparence de succès que par sa gauche ; cette gauche une fois battue, le reste ne pouvait tenir dans sa position. Cependant le Prince ne renforça pas sa droite, mais il laissa ses troupes également réparties le long de la ligne ; sa gauche vers la Neiss, et qui ne pouvait y être d'aucune utilité, était aussi forte que le côté par où il forma son attaque.

L'attaque qu'il fit avec sa cavalerie était certainement mal combinée, parce que, dans le cas même où elle aurait réussi, cette cavalerie n'aurait pu profiter de ses avantages, puisqu'elle n'aurait pu occuper le terrain qu'occupait celle des ennemis tant qu'ils auraient eu de l'infanterie dans les bois, et que leur centre serait resté dans sa position. Dès le commencement, le Prince de Bevern aurait dû former sa droite aussi haut qu'il aurait pu dans les montagnes, y porter la plus grande partie de son infanterie, et faire alors ce qu'enfin il fut obligé de faire : en prenant cette position, il aurait forcé l'ennemi de se retirer sans combattre. Il était fort inutile qu'il envoyât le général Lestewitz pour attaquer la droite des ennemis ; en occupant le bois et une partie de la hauteur qui était sur sa droite,

l'action était décidée en sa faveur, et toutes les manœuvres que l'ennemi aurait pu faire par sa droite, auraient été sans succès.

D'après la description que nous avons donnée du camp des Autrichiens, il semble que ce camp était très-fort; cependant, en l'examinant avec attention, on voit qu'il ne l'était pas également par-tout, et par cela même, à proprement parler, il ne l'était nulle part. La droite et le centre étaient fortifiés par la nature et par l'art; il y avait, comme on l'a dit, des redoutes, etc.; mais comme l'aile gauche était faible, elle n'en pouvait retirer aucun avantage, à moins qu'on ne supposât l'ennemi assez ignorant pour attaquer de ce côté. Par la position générale du camp, il était évident que si la gauche était obligée de se retirer, l'ennemi, en occupant le terrein qu'elle aurait quitté, serait bientôt derrière les troupes du centre et de la droite, et les forcerait à quitter leur position avantageuse, et à se rejeter aussitôt vers Johanisthall, dans la crainte de se voir couper leur communication avec Liebenau. On voit par-là que de leur gauche dépendait le succès de l'action. Les Autrichiens auraient dû par conséquent envoyer quelques troupes de leur meilleure infanterie dans le bois qui était sur leur gauche, et placer au bord de ce bois de la grosse artillerie, qui agissant avec celle qui était dans les redoutes

du centre, aurait empêché l'ennemi de se porter au-delà du village de Bartzdorff, de passer le ruisseau marécageux qui était devant leur front, et sur-tout de se former de l'autre côté de ce ruisseau. Pour soutenir ce point d'attaque, ils auraient pu y porter leur infanterie, leur cavalerie et leur artillerie. Dans ce cas, le Prince de Bevern n'aurait pu certainement former aucune attaque.

Lorsque les Autrichiens virent l'ennemi se préparer à attaquer leur gauche, pourquoi ne firent-ils pas un mouvement général de ce côté, et ne prolongèrent-ils pas leur ligne sur la montagne? Par-là ils auraient décidé l'action en leur faveur, et pour avoir négligé cette manœuvre, ils furent battus.

Leur cavalerie était trop avancée, ce qui les priva, en quelque manière, de l'avantage qu'ils pouvaient tirer de leur artillerie qui était sur la droite, et de l'infanterie qui était sur la gauche dans le bois. Ils n'auraient pas dû poster toute leur armée dans la vallée; quoique les montagnes qui la formaient parussent impraticables, cependant l'infanterie Prussienne y pénétra par la gauche, gagna les hauteurs, et força les Autrichiens d'abandonner le bois qui était au pied de la montagne. Il ne faut jamais placer un corps de troupes dans une vallée, que l'on ne se soit rendu maître

maître des montagnes. On doit au moins occuper un des côtés, si on ne peut les occuper tous deux. Quoique des montagnes, des rochers et des bois paraissent au premier aspect impraticables, cependant, en recherchant avec attention, on trouve qu'ils ne le sont pas toujours. Dans les pays bien peuplés, il y a nécessairement entre les villages des communications praticables au moins pour l'infanterie; il faut donc placer sur les montagnes et dans les bois votre infanterie, votre cavalerie dans les vallées, ce qui empêchera votre ennemi de passer outre. De tout ceci il résulte que les Autrichiens avaient choisi un mauvais camp et pris une mauvaise position, qu'ils ne pouvaient défendre, dès qu'ils avaient négligé d'occuper les montagnes; et les troupes postées dans la vallée étaient non-seulement exposées à être battues, mais encore à être séparées de Prague et de leurs magasins qui étaient à Buntzlaw, ou par le corps du Prince de Bevern, ou par celui du Maréchal de Schwerin.

Le Prince de Bevern marcha le 25 vers Liebenau; il y trouva, comme on l'a dit, l'ennemi si avantageusement posté, qu'il jugea qu'il ne serait pas prudent de l'y attaquer, et d'autant moins, qu'il savait que le corps du Maréchal de Schwerin qui était en marche, le forcerait nécessairement à se retirer.

Le Maréchal avait assemblé son armée le 18 d'avril à Trotenau; de là il avait marché le 19 à Konigshoff, où il avait passé l'Elbe. Son intention était de s'avancer vers Turnau et Liebenau pour faciliter la marche du corps du Prince de Bevern, et après leur jonction d'aller à Prague. Ce plan était fondé sur les mêmes principes que celui du Roi; quelques troupes que les Autrichiens eussent envoyées sur les frontières de la Lusace, elles n'auraient pu y rester quand même elles auraient battu le Duc de Bevern, parce que le Maréchal de Schwerin, en marchant derrière ces troupes, les aurait forcées de se retirer, dans la crainte de se trouver entre deux feux. En effet, le 24, les Autrichiens quittèrent le camp de Liebenau, et marchèrent avec précipitation vers Brandeiss, et de là à Prague, où ils arrivèrent le 3 de mai. M. de Schwerin marcha en même tems de Konisgshoff à Giltchin, où il apprit la nouvelle du combat de Reichenberg et la retraite des ennemis. A cette nouvelle, il changea prudemment de route, et marcha sur l'Iser, espérant encor couper aux Autrichiens la communication avec Prague; et quoiqu'il n'y réussit pas, il arriva cependant à Jungbuntzlaw assez à tems pour leur enlever un magasin immense qu'ils y avaient formé.

Ayant été joint par le corps du Prince de

Bevern, il marcha du côté de Brandeiss, il passa l'Elbe le 4 de mai vis-à-vis cette place, et campa de l'autre côté de ce fleuve, ne jugeant pas qu'il fût prudent de se porter plus avant, sans avoir concerté ses mesures avec le Roi de Prusse.

Ce Prince ayant jeté un pont sur la Moldau auprès de Podbaba, passa cette rivière le 5 avec une partie de son armée, laissant l'autre aux ordres du Maréchal Keith sur le Weissenberg. Le 6, à cinq heures du matin, l'armée du Maréchal de Schwerin arriva; et après que l'on eut reconnu l'ennemi, toutes les troupes marchèrent par la gauche, et bientôt après la bataille commença. Nous donnerons ici les relations que les deux Cours firent publier de cette action mémorable.

Voici celle qui fut publiée à Vienne.

« Son Altesse Royale le Prince Charles de Lorraine fut informé le 4 de mai que le Roi de Prusse avait jeté des ponts sur la Moldau près de Rostock et de Podbaba, pour joindre l'armée de M. de Schwerin par Winorz, et attaquer ensuite notre droite, ou couper notre communication avec nos magasins de Kollin et de Kuttenberg. Son Altesse Royale changea alors sa position; elle étendit sa gauche vers Prague, et sa droite vers Maleschitz et Biechovitz. Le 5, l'avant-garde des Prussiens passa la

Moldau. Nous dressâmes plusieurs batteries devant le front de notre armée. A onze heures de la nuit, le Roi fit passer cette rivière à toute son armée, laissant seulement un petit corps et une grande quantité d'artillerie sur le Weissenberg. La jonction de l'armée du Roi avec celle du Maréchal de Schwerin, se fit le 6 à la pointe du jour. Bientôt après, toute l'armée prussienne, forte d'environ cent mille hommes, marcha à nous. M. de Schwerin donna ordre à l'aile gauche, qu'il commandait, d'attaquer notre droite, et d'essayer de la rompre, tandis que le Roi inquiéterait notre gauche. S. A. R. le Prince Charles de Lorraine, dont l'armée n'était forte que de cinquante-cinq mille hommes, se vit obligé par les mouvemens de M. de Schwerin, de faire entrer sa seconde ligne dans la première, et de la placer de manière à couvrir l'aile droite, la gauche l'étant déjà par le canon de Prague. S. A. R. n'y laissa que deux régimens de cavalerie; et pour mieux soutenir la droite, elle y plaça les treize autres sur trois lignes. Tous ces mouvemens se firent en même tems que les Prussiens s'étendaient pour nous prendre en flanc : c'était ce que M. de Schwerin avait principalement en vue. Nous occupâmes plusieurs hauteurs; il y en avait aussi quelques-unes devant lui qu'il fallait occuper avant de nous approcher. Vers les sept

heures, notre artillerie commença à faire feu; ce feu, ainsi que celui de l'infanterie, fit un si grand effet, que toute la ligne de M. de Schwerin, qui, selon le rapport des déserteurs, avait ordre de nous attaquer avec la baïonnette, fut entièrement renversée. En même tems notre cavalerie attaqua celle de Schwerin, la fit reculer par trois fois, et la dispersa. La première ligne des Prussiens s'étant rejetée en désordre sur la seconde, celle-ci fit feu sur l'autre, et marcha à nous sur le corps de leurs morts et de leurs blessés; elle fut reçue comme la première fois, et repoussée de nouveau. Notre aile droite profitant de cet avantage, poursuivit en bon ordre, l'espace de six cents pas, l'ennemi qui fuyait, lui prit plusieurs drapeaux, seize pièces de canon, et fit un grand nombre de prisonniers. Notre droite, s'étant ainsi avancée, laissait une grande ouverture entre elle et la gauche. Le Roi de Prusse marcha aussitôt à la tête de plusieurs colonnes, et occupa cet espace. En même tems il ordonna à un corps de cavalerie, qui n'avait point encore donné, d'aller au grand galop occuper le terrain où était précédemment sa gauche, et de se porter derrière notre droite, qui poursuivait l'ennemi; de sorte que cette droite, qui avait été victorieuse pendant trois heures, se trouva tout d'un coup enveloppée par l'ennemi. Pour comble de malheur,

il s'éleva une si grande nuée de poussiére; qu'on ne pouvait se reconnaître; ce qui causa un tel désordre, qu'il nous fut impossible de rallier notre monde et de le remettre en ordre. Une partie de notre infanterie fit cependant tout ce qu'elle put pour rejoindre notre aile gauche; elle y réussit, et elle se retira pas à pas sous un feu continuel vers Prague, où l'une et l'autre entrèrent ensemble. Deux mille hommes de notre droite s'arrêtèrent près du champ de bataille, et soutinrent le reste de nos troupes qui étaient en désordre. Toute notre artillerie de réserve, les gros bagages, les pontons, la caisse militaire et seize mille hommes de notre droite se rassemblèrent le 8 à Beneschau. Dans l'espace de deux jours, il nous vint trois mille déserteurs, qui tous déclarèrent que les Prussiens avaient eu plus de vingt mille hommes tués, blessés ou égarés. Notre perte monte tout au plus à quatre mille hommes tant tués que blessés, deux mille cinq cents prisonniers, et environ vingt pièces de campagne. Pendant la bataille, le Major-Général Beck, qui commandait un corps de Croates, attaqua l'épée à la main la ville de Brandeiss, et défit un bataillon prussien qui y était en garnison, leur tua cent hommes; et après avoir rompu le pont qui était sur l'Elbe, il se retira avec dix étendards, deux canons, cinq cents chevaux, un riche

butin, et six cents soixante-dix-huit prisonniers, parmi lesquels était le Lieutenant-Colonel Mardefeld, et ceux des Officiers du bataillon qui n'avaient pas été tués. Il conduisit le tout au camp du Maréchal Daun. De notre côté, M. Brown fut blessé; et du côté des Prussiens, M. de Schwerin et cinq ou six autres Généraux furent tués : le Général Winterfield fut blessé mortellement ».

On va lire maintenant la relation que donnèrent les Prussiens.

« Le Roi joignit l'armée de M. de Schwerin le 6 mai au matin, et il fut résolu qu'on attaquerait l'ennemi immédiatement après. L'armée Impériale avait sa gauche sur le Kiskaberg, et sa droite sur les hauteurs près de Sterboholi. Il fut décidé qu'on attaquerait l'aile droite; et pour cela, l'armée prussienne marcha par la gauche au travers du village de Potschernitz. M. Brown ayant observé ce mouvement, fit marcher son armée sur la droite, pour n'être pas pris en flanc. Les Prussiens furent obligés de passer par des chemins creux et sur un terrain marécageux de l'autre côté du village de Bischowitz, ce qui mit du désordre dans l'infanterie; et l'attaque ayant été faite avec trop de précipitation, ils furent repoussés. Le Maréchal de Schwerin, le plus grand Général de ce tems, fut tué un étendard à la main, à la tête

de son propre régiment. Aussitôt que notre infanterie se fut reformée, elle attaqua de nouveau l'aile droite des ennemis. Le Prince Henri, frère du Roi, descendit de cheval, et se mit à la tête de sa brigade, avec laquelle il monta, ou plutôt gravit les montagnes, et ayant repoussé l'ennemi, il prit plusieurs batteries. La cavalerie de notre aile gauche, après trois attaques, força celle des Autrichiens de se retirer. Notre centre rompit également l'infanterie des ennemis, et les poursuivit au travers de leur camp, qui était encore tendu. Notre gauche, à laquelle il s'était joint quelque cavalerie, marcha à Michele, et nous séparâmes l'armée autrichienne, dont l'aile droite s'enfuit sur le Zassava. Sur ces entrefaites, notre droite attaqua la gauche des ennemis, et prit successivement trois batteries qui étaient placées sur les hauteurs. L'aile droite de notre cavalerie ne se trouva point à portée de combattre. Le Prince Ferdinand de Brunswick attaqua la gauche de l'ennemi en flanc; et comme le Roi eut bientôt gagné la Moldau avec sa gauche et un corps de cavalerie, toute l'infanterie autrichienne fut obligée de se jeter dans Prague: elle avait tenté de se porter du côté de Konigsaal, mais elle en fut repoussée par le corps de M. Keith. Nous avons fait environ quatre mille prisonniers, parmi lesquels il y a trente

Officiers. De plus, nous avons pris soixante pièces de canon et dix étendards. De notre côté, nous avons perdu trois mille quatre-vingt-dix-neuf soldats, cinquante-quatre Officiers, et trois cents quarante cavaliers. Nous avons eu huit mille deux cents huit soldats, trois cents quatre-vingt-dix-sept Officiers, et deux cents quarante-six cavaliers blessés ; quinze cents cinquante-sept soldats et six Officiers égarés ».

Au nombre des morts, étaient M. de Schwerin (1) et le Major-Général Amstel : parmi les

(1) M. de Schwerin était né le 26 octobre 1684; il étudia à Leide, à Rostock et à Greifswalde. En 1699, il servit dans un régiment hollandais appartenant à son oncle. En 1705, il eut une compagnie. Son oncle ayant quitté le service de la Hollande, il en fit autant, et en 1706, il fut fait Lieutenant-Colonel au service du Duc de Mecklenburg. En 1707, il fut fait Colonel. Le Duc Charles Léopold l'envoya en 1712 au Roi de Suède Charles XII à Bender ; il resta un an auprès de ce Prince. A son retour, il fut fait Brigadier, et en 1718 Major-Général. En 1719, il commanda les troupes de Mecklenburg à la bataille de Walmsmoelen, contre l'armée de la Commission, et la battit ; et le Duc ayant réformé la plus grande partie de ses troupes, le Maréchal entra au service de Prusse avec le grade de Major-Général. En 1723, on lui donna un régiment. En 1724, il fut envoyé en qualité de Ministre à la Cour de Pologne. En 1730, il fut fait Gouverneur de Peitz; en 1731, Lieutenant-Général; en 1732, Chevalier de l'Aigle noir; en 1739, Général de l'Infanterie;

blessés, les Lieutenans-Généraux Fouquet, Haut-Charmois et Winterfield; et les Majors-Généraux Plettenberg, Schoning, et Blankensée. Ces deux relations de la bataille ne sont ni claires, ni précises, et ne donnent qu'une idée confuse de cette action : c'est pourquoi nous en ajouterons une troisième, écrite par le Comte de Schwerin, Général-Adjudant du Maréchal du même nom; nous la croyons la meilleure de toutes celles qui parurent alors.

» En conséquence des mesures concertées avec M. de Schwerin, Sa Majesté passa la Moldau à Seltz le 5 mai 1757 à huit heures

---

en 1740, Feld-Maréchal. Il se distingua beaucoup à la bataille de Molwitz le 16 avril 1741, où il reçut deux blessures considérables. En 1744, il marcha en Bohême à la tête d'une grande armée, il joignit le Roi à Prague, et commanda le siége de cette Place, où il se distingua beaucoup. En 1756, il commanda, comme nous l'avons dit, l'armée de Silésie, et pendant cette campagne, il donna les plus grandes preuves d'un talent supérieur dans l'art de la guerre, et il fut tué ayant à la main le drapeau de son régiment. Il était d'une petite taille, cependant il avait le regard martial. Il aimait les soldats, il en avait beaucoup de soin, et par conséquent il en était aimé; et quoiqu'il fût très-ardent dans quelques occasions, dans toutes ses expéditions il sût allier la plus grande prudence au plus grand courage. Après la bataille de Lowositz, le Roi lui écrivit d'aller *bride en main*. Il se maria deux fois, et laissa des enfans dès deux sexes.

du matin, avec le corps qu'elle se proposait de joindre à l'armée du Maréchal : elle nous en donna avis par un coup de canon de douze, ainsi qu'on en était convenu, et le Maréchal répondit par le même signal. A deux heures après midi, Sa Majesté envoya Stutterheim, un de ses Adjudans, au Maréchal, pour nous porter l'ordre, ainsi qu'à la colonne que commandait le Général Winterfield, de décamper à minuit, et de combiner notre marche de manière que la tête de nos colonnes arrivât exactement à quatre heures du matin sur les hauteurs de Brosiz, où Sa Majesté devait se rendre par la droite en passant par Tschimniz. Ces ordres furent exécutés avec tant de précision, que nos trois colonnes arrivèrent au rendez-vous à quatre heures, n'étant éloignées les unes des autres que de l'espace nécessaire pour former la ligne. Nous ne rencontrâmes d'obstacle dans notre marche que lorsque nous fûmes arrivés sur les hauteurs devant Brosiz, où avaient été postés pendant la nuit le régiment de Modène cavalerie, deux régimens de dragons, et les hussards de Festetitz : ils firent feu sur notre avant-garde, et joignirent aussitôt après par Brosiz l'aile gauche de leur armée.

» Dès que le Roi eut souhaité le bon jour au Maréchal et au Général Winterfield, il alla avec ces deux Généraux sur une des hauteurs

de l'autre côté de Brosiz, sans autre escorte que ses deux Adjudans, le Capitaine Platen, le Lieutenant-Colonel Oelnitz et moi. De cette hauteur, nous découvrîmes très-distinctement tout le camp de l'ennemi, et la première et la seconde ligne dans toute leur étendue. Sa Majesté les reconnut avec sa lunette d'approche. Les ennemis s'appercevant qu'il y avait sept à huit personnes sur la hauteur, nous tirèrent quelques coups de canon de quatre, mais sans aucun effet. Cependant Sa Majesté y resta encore plus d'une heure pour examiner leur position, et pour voir de quelle manière ils pourraient être attaqués. L'ennemi avait son aile gauche vers Prague sur le Ziskaberg derrière les invalides. La droite s'étendait environ deux mille pas au-delà du village de Conradiz, près Sterboholi. A deux cents pas du front de l'ennemi, les montagnes étaient si escarpées, qu'il était impossible d'y faire passer de la cavalerie et de l'artillerie. Au pied de ces montagnes, est une vallée profonde, qui était entièrement occupée par quelques hussards et par de l'infanterie hongroise. De notre côté de cette vallée, les montagnes n'étaient pas moins escarpées; cependant, malgré ces difficultés, le Roi inclinait à attaquer l'ennemi de front. Le Maréchal, au contraire, lui présenta la difficulté du terrain, la grande marche que les troupes

auraient à faire, et la position redoutable des ennemis, qui avaient couvert d'une prodigieuse quantité de grosse artillerie, les hauteurs qui étaient devant leur front. Sa Majesté, convaincue par ces raisons, laissa au Maréchal le soin de chercher un point d'attaque plus convenable. Aussitôt Son Excellence se porta au galop devant la droite des ennemis, où le terrain allait en diminuant des deux côtés; il trouva devant leur droite une plaine près du village de Miesiz, où l'infanterie pouvait passer dans des prairies, et la cavalerie et la grosse artillerie sur des écluses. Aussitôt que le Maréchal eut reconnu le terrain, et qu'il en eut rendu compte au Roi, les ordres furent donnés aux trois corps de se mettre en mouvement sur leur gauche. Ces ordres furent exécutés avec tant de célérité, que l'armée, qui les avait reçus environ à neuf heures, après avoir marché près de quatre milles dans des chemins très-difficiles, était formée à dix heures et demie, et qu'à onze heures la bataille commença à notre gauche. Toute notre cavalerie passait sur l'écluse, lorsque celle des Autrichiens se retira, et se forma en bataille sans emporter une de ses tentes. Probablement ils ne s'apperçurent du dessein que nous avions de les attaquer par le flanc droit, que lorsqu'ils virent que deux de nos régimens avaient passé l'écluse, et qu'ils

se formaient. Cette manœuvre attira leur attention de ce côté. Ils firent venir toute la cavalerie de leur gauche, qui arriva avec une grande célérité, et se forma dans une belle plaine sur la droite, en cent quatre escadrons sur trois lignes avec des intervalles égaux au front d'un escadron. Ils exécutèrent ce mouvement avec tant de promptitude, que notre Lieutenant-Général le Prince héréditaire de Schonaich, qui n'avait que soixante-cinq escadrons, craignant d'être pris en flanc, résolut aussitôt d'attaquer l'ennemi, sans attendre des troupes de la droite que le Roi lui envoyait pour le renforcer. Cette attaque fut faite en bon ordre. L'ennemi resta immobile jusqu'à ce qu'il nous vit arrivés à cinquante pas de lui; alors il fit une décharge générale de carabines, et quand nous fûmes à trente pas, il marcha à nous avec vîtesse, nous fûmes débordés par huit escadrons; il n'est donc pas étonnant que notre cavalerie, qui avait entrepris une chose si difficile, ait été repoussée par deux fois. A la troisième attaque, le régiment de dragons de Stechow, commandé par le Colonel Winterfield, et vingt escadrons des hussards de Ziethen et de Putkammer, commandés par le Géneral Ziethen, s'avancèrent avec tant de courage, que non-seulement la cavalerie ennemie fut entièrement renversée, mais encore qu'une partie

fut repoussée sur les grenadiers de leur aile droite, ce qui les fit reculer dans le plus grand désordre. Pendant cette attaque de la cavalerie, les grenadiers de notre aile gauche, et les régimens de Fouquet, Kreutzen et Schwerin infanterie, après avoir traversé des prairies, furent forcés de passer par un chemin très-étroit pour joindre le reste de la ligne qui était déjà formée. Dès que les grenadiers parurent de l'autre côté du défilé, ils furent reçus avec du canon de douze chargé à cartouches, ce qui les obligea de se retirer aussitôt, et de quitter le défilé dans le plus grand désordre. En même tems le feu de l'ennemi redoubla, et força enfin les grenadiers de se retirer sur l'écluse. Ils furent suivis par les régimens de Fouquet et de Kreutzen; et comme le second bataillon de Schwerin commençait à faire de même, le Maréchal, qui avait été continuellement de l'autre côté du défilé, prit l'étendard des mains de l'Officier qui le portait, marcha à cheval à la tête du régiment, et fit tout ce qui était possible pour le faire avancer. Il entraîna les troupes comme il put hors du défilé; et les ayant de nouveau mises en ordre, il marcha précipitamment à l'ennemi. A peine eut-il fait douze pas, qu'il reçut plusieurs coups, un à l'oreille, un autre au cœur, et trois dans le corps : il tomba aussitôt de dessus son cheval sans aucun

signe de vie. Le Général Manteufel prit l'étendard, et le donna à l'Enseigne : à peine celui-ci l'eut-il reçu, qu'il fut tué par un boulet de canon. Aussitôt après, toute la ligne avança. Notre artillerie fit un grand effet. Les lignes étaient à plus de soixante pas de distance l'une de l'autre, quand on s'apperçut que sur la droite l'infanterie ennemie était dans le plus grand désordre. Leur centre résista plus long-tems, étant protégé par une grande quantité d'artillerie. Sa Majesté observant que l'aile droite des ennemis poursuivait notre gauche avec beaucoup de vivacité, de sorte qu'elle s'était séparée du reste de l'armée, elle profita de cette occasion, et marcha avec la plus grande célérité avec sa droite pour occuper l'espace que l'ennemi avait laissé ouvert en se portant en avant, et par ce moyen sépara les deux ailes l'une de l'autre. Alors le désordre devint général dans l'armée ennemie. Notre gauche s'étant formée de nouveau, attaqua l'ennemi qui la poursuivait, le repoussa, et lorsque cette droite revint pour joindre l'armée, elle trouva le Roi maître du terrain qu'elle avait occupé. Sa Majesté donna ordre d'attaquer avec la baïonnette la gauche des ennemis qui fuyait aussi. Il y eut alors un grand carnage, particulièrement à l'attaque d'une redoute, où le second bataillon du Prince Henri fit des prodiges. La gauche des ennemis

se

se sauva dans Prague, et leur droite se porta en désordre du côté de Maleschitz et de Bischowitz ».

Avant de rendre compte des suites de cette bataille mémorable, il est nécessaire d'examiner les différentes opérations qui la précédèrent, aussi bien que la manière dont l'action fut conduite, afin que le lecteur puisse porter un jugement convenable sur les choses en elles-mêmes, indépendamment des événemens; car les événemens ne dépendent pas toujours des bonnes dispositions, et les mesures prudentes et sages ne sont pas toujours suivies d'un heureux succès. Cependant il faut convenir en général, que de toutes les entreprises qui ne réussissent pas, il n'en est guères, qu'il n'en est même aucune qui n'échoue par quelque erreur qu'on aurait pu prévoir, et par conséquent éviter.

Le plan que les Autrichiens avaient formé de rester sur la défensive jusqu'à ce que leurs alliés fussent entrés en campagne, et qu'ils pussent agir avec vigueur, était certainement sage et prudemment concerté; mais ils paraissent avoir manqué dans l'exécution. Les deux tiers des troupes de leur ennemi étaient cantonnés dans la Saxe et dans la Lusace, et le reste aux environs de cette dernière province, ce qui indiquait clairement que dans le cas où il se proposerait d'envahir la Bohême, ce serait de ce côté, sur-

tout le Roi y étant en personne. De plus, les Prussiens entrant en Bohême par le côté de la Saxe, cette dernière province se trouvait couverte par leur manœuvre même; au lieu que faisant leur entrée par la Silésie, ils auraient été obligés de laisser une autre armée pour garder la Saxe. Les Autrichiens devaient assez connaître le Roi, pour ne pas supposer qu'il agirait avec une partie de ses forces, tandis qu'il pouvait agir avec ses forces réunies. De plus, si, contre toute apparence, et contre la nature même des choses, il eût tenté d'envahir la Moravie, il ne lui fallait pas moins d'un mois pour porter ses armées de ce côté, et la moitié de ce tems suffisait aux Autrichiens pour y faire passer toutes leurs forces. Si le Roi n'y eût envoyé qu'un détachement, la garnison d'Olmutz, soutenue de quelques Croates, d'un régiment de dragons et d'un autre de hussards, aurait suffi pour couvrir le pays.

De tout ceci, il résulte que les Autrichiens commirent une grande imprudence, en laissant un corps de plus de vingt mille hommes en Moravie, où ce corps était absolument inutile. Ce qui rend encore cette première faute plus grave, c'est de l'y avoir laissé même après que l'armée des Prussiens se fut mise en mouvement en Saxe et en Lusace, et aux environs de Schweidnitz, ce qui annonçait de leur part

l'intention de pénétrer en Bohême par ce côté.

Ce corps aurait dû sans doute être placé pendant l'hiver, de manière à former une chaîne depuis la Moravie jusqu'à Konigshoff. On aurait dû établir au mois de mars les quartiers plus près les uns des autres, et placer le centre aux environs de Pardubitz. Par ce moyen, on aurait pu assembler les troupes au moindre signal, ou sur la droite de Leutomischel, ou sur la gauche derrière l'Elbe aux environs de Schurtz.

Lorsque les Prussiens se furent mis en mouvement, ce corps aurait dû s'assembler à Schurtz, parce que de là il aurait été à portée de joindre le Comte de Konigseg, qui, par cette jonction, aurait été supérieur au Duc de Bevern et au Maréchal de Schwerin, et par conséquent aurait pu attaquer l'un ou l'autre de ces Généraux, si contre toute probabilité, ils avaient tenté alors de pénétrer en Bohême; et il les aurait empêché de réunir leurs forces. Mais toutes ces précautions furent négligées; et, comme on le peut croire, le corps qui était en Moravie fut entièrement oublié; car, quoique l'ennemi fût entré en Bohême à l'autre extrémité vers le 20 avril, cependant ce corps n'était arrivé que le 6 mai à Bomischbrodt, à vingt milles de Prague. Quant au corps commandé par le Comte de Konigseg, on a déjà

observé qu'il était posté trop loin dans les montagnes, et qu'il était exposé à être enfermé entre celui du Prince de Bevern et celui de M. de Schwerin.

Les Autrichiens firent exactement la même faute dans la distribution de leurs troupes sur les frontières de la Saxe. Il n'était nullement probable que le Roi voulût faire entrer un corps considérable en Bohême du côté d'Egra, parce que ce corps étant à une si grande distance de ses autres colonnes, aurait été exposé à être coupé par les Autrichiens qui, ayant la plus grande partie de leurs forces dans les cercles de Saatz et de Leutmeritz, auraient pris nécessairement entre ce corps et celui du Roi une position centrale.

Il était encore moins probable que l'ennemi voulût faire quelques tentatives sur Egra, qui, défendu seulement par une garnison ordinaire, ne pouvait être pris sans un siége, que le Roi n'aurait certainement pas entrepris, cette place, par sa situation, ne pouvant point faciliter les opérations contre la Bohême; et si, contre toutes les règles de la guerre, il en avait fait le siége, les Autrichiens auraient pu en quatre jours se porter avec leur armée au secours de cette place. De là il paraît évident qu'il était inutile de placer un corps aux environs d'Egra, et que ce corps était exposé à être séparé de

la principale armée à Budyn dès que l'ennemi entrerait en Bohême par les défilés de de Kupferberg et de Basberg. C'est en effet ce qui arriva; M. Brown fut forcé de quitter sa position à Budyn, pour joindre le Duc d'Aremberg : au lieu que si ce Général eût pris une position à Commotau, ayant toutes ses troupes légères, soutenues de quelques bataillons de bonne infanterie, dans les défilés dont on vient de parler, il est évident que le Prince Maurice n'aurait pas pu y pénétrer comme il le fit, et même après y avoir pénétré, il n'aurait pu joindre le Roi sans avoir battu auparavant le Duc d'Aremberg, qui aurait pu être soutenu par toute l'armée campée à Budyn sous les ordre du Maréchal. Ce dernier était aussi très-mal posté, étant trop éloigné pour soutenir les corps qu'il aurait pu envoyer pour occuper les défilés entre Pirna et Lowositz : nous croyons aussi que c'est le seul moyen que l'on puisse employer avec succès pour empêcher l'ennemi d'entrer en Bohême par ce chemin. C'est pourquoi le Maréchal aurait dû assembler ses quartiers au-delà de l'Egra, de manière à pouvoir, en une seule marche, être derrière la Bila à Aussig, d'où il aurait pu soutenir les troupes légères placées derrière le ravin de Ghishubel, ou, s'il l'eût jugé à propos, les laisser se replier sur son armée, et défendre la position

d'Aussig, qui ne peut être forcée si elle est occupée par une armée. Peut-être même aurait-il été plus avantageux de se porter avec toute l'armée derrière le ravin de Ghishubel, et d'envoyer seulement le duc d'Aremberg avec son corps entier dans les montagnes de Basberg. Non-seulement cette position couvrait la Bohême, mais encore elle donnait aux Autrichiens la facilité de pénetrer en Saxe, s'ils le jugeaient à propos. Au contraire, les différentes positions que prit l'armée des Autrichiens pour couvrir la Bohême, ne remplissaient point cet objet; de plus, elles exposaient les différens corps à être battus en détail, et les mettaient dans l'impossibilité de se joindre, comme il arriva en Lusace au corps que commandait le Comte de Konigseg, et en Moravie à celui qui était sous les ordres du Maréchal Daun, le premier ayant été battu, et l'autre n'ayant pu joindre à Prague le reste des troupes. Il n'y a peut-être pas d'opération de guerre plus délicate et plus difficile que la distribution des quartiers d'hiver. Cette opération demande une connoissance parfaite du pays, et elle dépend d'un nombre infini de circonstances. 1°. Il faut avoir égard à la disposition de l'ennemi; 2°. à son plan général, et à l'objet particulier qu'il se propose pour la campagne suivante; 3°. aux desseins que l'on a soi-même pour la campagne

prochaine. Si l'on se propose de rester sur la défensive, on doit distribuer ses troupes de manière à pouvoir les rassembler en différens points, sans qu'elles puissent être coupées en se portant au lieu du rendez-vous : il faut que ces points soient le plus près qu'il est possible de la frontière pour couvrir le pays, et qu'ils soient si bien choisis, que l'ennemi n'en puisse jamais forcer aucun, ni vous laisser derrière lui. Si l'on se propose d'agir offensivement, il faut distribuer ses troupes de manière qu'en une marche ou deux elles puissent former de grands corps sur la frontière de l'ennemi, et s'avancer assez pour séparer ses quartiers sans courir le risque d'être coupées avant de s'être réunies pour former un corps dans le pays ennemi; mais sur-tout il faut avoir soin qu'elles ne soient pas exposées à être inquiétées pendant l'hiver, tems où les troupes doivent être en repos et en sûreté, autant pour se réparer que pour former les recrues, etc.

Il est à remarquer qu'en cela le Roi de Prusse excelle autant que dans toute autre partie de la guerre. Jamais Général n'a ouvert ses différentes campagnes d'une manière plus vaste et plus précise. Ses quartiers sont si bien disposés qu'il est impossible de deviner ses desseins, parce qu'on voit qu'il peut avec une égale facilité former différentes entreprises : delà tou-

jours il a résulté qu'il a commencé ses opérations avec des grandes vues, avec célérité et avec exactitude; et que toutes les fois que ses troupes ont été attaquées dans leurs quartiers, elles se sont assemblées dans les lieux désignés sans jamais avoir souffert aucune perte considérable; ce qui est d'autant plus extraordinaire, qu'il avoit très-peu de troupes légères, sur-tout au commencement de la guerre. Son disciple le Prince Ferdinand a toujours été à cet égard infiniment supérieur à tous les Généraux Français, ainsi qu'on l'a vu en toute occasion.

Les Autrichiens négligèrent toutes les règles dont nous venons de parler; c'est pourquoi ils furent forcés d'abandonner le pays pour joindre ensemble leurs différens corps, et de plus les exposèrent à être battus en détail, comme nous l'avons vu.

Ayant enfin assemblé leur armée à Prague, ils avoient la liberté d'attaquer ou le Roi ou le Maréchal de Schwerin, séparés l'un de l'autre par une grande rivière et par un pays très-difficile pour les opérations militaires : ils étaient supérieurs à l'un et à l'autre pris séparément. Dans cette circonstance ils auraient dû risquer une action; autrement il seroit inutile de faire la guerre. S'ils croyaient leurs forces inégales à celles du Roi et de Schwerin, ils ne devaient certainement pas combattre lorsque ces derniers

furent réunis. Ils n'auraient pas dû laisser passer au Roi une rivière comme la Moldau dans un endroit aussi difficile et à la vue de leur camp, et rester avec un très-petit corps, en comparaison de leur armée, pendant un jour et une nuit, du même côté de la rivière. Ils auraient dû sans doute attaquer le Roi avant qu'il eût passé la rivière, ou même après, avant sa jonction avec M. de Schwerin; ou, s'ils avaient préféré d'attaquer ce dernier, laisser vingt bataillons sur les hauteurs de Brositz, vis-à-vis Podbaba, pour empêcher le Roi de passer, et marcher à Brandeiss sans aucun délai contre Schwerin.

L'ennemi ayant réuni toutes ses forces le 6 au matin en présence des Autrichiens, et ayant laissé M. Keith sur la rive gauche de la Moldau à la vue de Prague, annonçait par-là très-clairement qu'il avait des desseins sur la rive droite; c'est pourquoi les Autrichiens n'auraient pas dû prendre assez de confiance dans leur nombre et dans leur position pour envoyer leur cavalerie au fourage, tandis que l'ennemi faisait des mouvemens en leur présence.

Lorsqu'ils virent l'ennemi marcher par sa gauche, ils firent bien sans doute de changer de position, mais ce n'était là qu'une partie de ce qu'ils auraient dû faire. Ils auraient dû faire avancer le plus d'artillerie possible contre le

village de Podschernitz, attaquer l'ennemi lorsqu'il traversait en colonne le village et les prairies, sans lui laisser le tems et le terrain nécessaires pour se former. Ils auraient dû mettre leur cavalerie sur deux lignes pleines; par ce mòyen ils auraient pu étendre leur droite jusqu'aux étangs qui auraient couvert leur flanc, et par-là ils auraient ôté à leur ennemi le seul terrain où il pût former sa cavalerie. S'ils avaient retiré un peu leur centre, de manière à former une ligne concave vis-à-vis de l'ennemi, comme ils auraient pu le faire, leur droite couverte par les étangs, et la gauche de la cavalerie par l'artillerie et l'infanterie de l'aile droite, l'ennemi n'aurait pu se porter en avant sans prêter le flanc, ce qui doit être décisif dans toutes les actions, sur-tout dans celles de cavalerie. Mais les Autrichiens négligèrent toutes ces précautions, ils se laissèrent même prendre en flanc par la cavalerie ennemie, quoiqu'elle fût moins nombreuse que la leur, et par conséquent ils furent défaits. Quand M. Brown repoussa et poursuivit l'ennemi, il n'aurait pas dû rompre sa ligne et se porter en avant comme un jeune soldat qui ne voit que ce qui se passe directement devant lui, sans faire attention à l'ensemble, mais il aurait dû régler sur cet ensemble la manoeuvre qui convenait à la circonstance. Lorsqu'il se porta en avant il aurait dû

donner ordre à toute la ligne de faire le même mouvement ; et n'ayant pas voulu quitter les hauteurs qu'occupaient son centre et sa gauche, il aurait dû faire avancer sa droite, de manière à former en avant une ligne oblique avec le reste de son armée. Par cette manœuvre, il aurait eu la liberté de faire avancer toute sa réserve et la droite de la seconde ligne pour soutenir le point d'attaque d'où dépendait la victoire, et en gardant une ligne pleine, il aurait pu s'avancer autant qu'il l'aurait voulu avec sa droite, en poursuivant l'ennemi vers Podschernitz, sans lui donner aucun avantage. De plus cette position oblique le mettait nécessairement dans le cas de prendre toute la ligne ennemie en flanc et de la balayer d'un bout à l'autre. Le Maréchal, en se portant en avant seulement avec sa droite, rompit la ligne et fit une ouverture que l'ennemi occupa, l'armée fut ainsi coupée et défaite.

Il y a dans chaque camp un point qu'on peut avec juste raison en appeler la clef, et d'où dépend le succès d'une action ; tant qu'on le conserve l'ennemi ne tient rien, et si on le perd, tout est perdu. Trouver ce point est peut-être le plus sublime et le plus rare des talens militaires. Delà dépend la science des camps, et la manière de les attaquer et de les défendre. Dans le cas présent ce point était

sans doute l'espace entre l'aile droite de l'infanterie et l'étang situé près de Sterboholi; c'est-là que la cavalerie aurait dû être postée, comme on le voit dans le plan. Il aurait fallu placer des troupes légères et de l'infanterie réglée dans Sterboholi, et une batterie sur la hauteur devant l'aile droite de la cavalerie. Tant que les Autrichiens auraient occupé ce terrain, ils n'auraient pu être défaits. Mais ils avaient une si faible connaissance de la science des camps, qu'ils n'apperçurent pas ce point, et qu'ils formèrent leur cavalerie bien loin derrière, aussi furent-ils battus.

D'après toutes ces remarques, il paraît que M. Brown ou ne connaissait pas le pays, ou qu'il ignorait la manière convenable de l'occuper pour la distribution de son armée dans ses quartiers d'hiver, et qu'il commit avant et pendant la bataille des fautes sans nombre qui devaient nécessairement la lui faire perdre. Comme il était bon soldat, et qu'il n'était pas un Général sans talent, il n'était pas impossible que quelques motifs particuliers l'eussent rendu moins soigneux et moins clair-voyant que ne pouvait l'être un homme de ce mérite. Il vit sans doute avec peine le Prince Charles à la tête de l'armée, et servant sous un autre, il est probable qu'il en fut d'autant moins inquiet sur l'événement. S'il eût été seul, peut-

être aurait-il agi d'une manière différente. Cela fait voir combien il est imprudent d'employer ensemble des hommes dont les vues particulières d'ambition peuvent rarement se concilier.

Quant aux dispositions du Roi de Prusse, elles paraîtront sans doute très-belles à ceux qui n'ont pas une connaissance suffisante de la nature des opérations militaires, ou qui n'auront pas fait attention à la description que nous avons donnée du pays qui a été le théâtre des opérations de cette guerre. Semblables à un torrent impétueux, les événemens entraînent les hommes, sans leur donner le tems de réfléchir sur leurs causes, ou d'examiner les différentes circonstances qui les ont fait naître; c'est pourquoi les opinions des hommes sont rarement établies sur des idées claires et exactes.

Séparé de ses ennemis par une chaîne de montagnes, et de plus, protégé par plusieurs places fortes, le Roi pouvait à son gré et sans aucun risque distribuer ses troupes dans des quartiers d'hiver, parce que la nature du pays mettait à portée de les rassembler avant que l'ennemi pût pénétrer avec un corps considérable. Les dispositions de sa marche en Bohême étaient dans l'exécution sujette à un nombre prodigieux d'obstacles, et plusieurs de ces obstacles étaient ou du moins pouvaient être insurmontables.

La colonne du Prince Maurice était séparée de celle que commandait le Roi par un intervalle de cinquante milles, dans un pays très-difficile, rempli de montagnes, de bois, de ravins, de défilés, etc. L'ennemi avait dans ce grand espace de terrain une armée très-supérieure à celle du Prince Maurice et à celle du Roi, prises séparément; il aurait pu occuper quarante positions qui les auraient empêché de se joindre, et s'ils avaient voulu s'avancer dans le pays, attaquer l'un ou l'autre séparément, et leur étant très-supérieur, il est probable qu'il les aurait défaits.

Et même après leur jonction, M. Brown et le Duc d'Aremberg, qui leur étaient encore égaux en forces, auraient pu prendre entre l'Egra et Prague plusieurs positions qui les auraient empêché de s'approcher de la Moldau et de joindre le Maréchal de Schwerin. Les Autrichiens assemblés enfin à Prague, auraient pu attaquer ou le Roi ou Schwerin avec des forces supérieures. Comme ceux-ci étaient séparés par la Moldau, on aurait pu les empêcher absolument de se joindre. Lorsque le Roi passa cette rivière, laissant M. Keith (1) de l'autre

---

(1) Le Maréchal Keith, Chevalier de l'Aigle noir et des Ordres de Russie de Saint-André et d'Alexandre de Newski, descendait de l'illustre famille de Marshal en Ecosse. En 1730, il était Major-Général en Russie.

côté, les Autrichiens pouvaient détruire ou l'armée du Roi, ou le corps de M. Keith, parce qu'ils avaient pour cela plus de tems qu'il ne leur en fallait. On peut en dire autant sur ce qui regarde les colonnes du Prince de Bevern et du Maréchal de Schwerin. Elles étaient si éloignées l'une de l'autre, que l'ennemi aurait pu prendre des positions qui les auraient empêchées de se joindre, et l'une et l'autre, prises séparément lui étant inférieures en forces, il auroit pu les attaquer. On voit par-là que le Roi, en laissant ses colonnes à de si grandes distances les unes des autres, les exposait à être battues en détail, et son armée entière à être détruite.

Passer une rivière comme la Moldau à la vue d'une armée immense, rester en sa présence

---

En 1734, il était Lieutenant-Général, et il vint en Allemagne avec l'armée russe. En 1737, il servit contre les Turcs, et se distingua beaucoup à la prise d'Oczakow, où il fut blessé. En 1741 et 1742, il commanda contre les Suédois, et gagna la bataille de Williamstrand. En 1747, il quitta le service de Russie, et entra au service de Prusse. En 1749, il fut fait Chevalier de l'Aigle noir et Gouverneur de Berlin, avec une pension de 12000 dollars, indépendamment de ses appointemens. Il fut tué en 1758 à la bataille d'Hochkirchen à la tête de l'infanterie prussienne, qui était à la poursuite des Autrichiens qu'elle avait repoussés. Il était d'une taille moyenne; son air était très-martial, et il avait un caractère doux et bienfaisant.

pendant dix-huit heures au moins, avec une poignée de monde, est une manoeuvre qui aurait dû être fatale au Roi, et si elle ne le fut pas, il doit en rendre graces à sa bonne fortune.

Il y avait certainement de la témérité à ce Prince d'attaquer l'ennemi, dans un camp aussi fort, et dans le voisinage d'une forteresse, parce qu'il n'était pas probable qu'il pût le battre; et même en cas que cela arrivât, il n'en devait pas espérer un grand avantage, parce que les Autrichiens pouvaient toujours se retirer dans Prague, de là marcher aussitôt vers le corps que commandoit le Maréchal Keith, et même après que leurs deux ailes eurent été séparées, le détruire en présence du Roi. En général, il est très-imprudent d'attaquer une armée qui est près d'une forteresse, parce qu'en cas de succès, il est impossible de se servir de la cavalerie, qui seule peut détruire une armée vaincue. Quelques avantages que l'infanterie puisse remporter, elle ne peut poursuivre l'ennemi avec assez de vigueur et de vîtesse pour l'empêcher de faire sa retraite et de se rallier. Si le Roi eût remporté une victoire semblable, à vingt milles de quelque forteresse, toute l'armée Autrichienne aurait été détruite. Il pouvait d'autant plus se dispenser d'attaquer les ennemis dans cette position, qu'en dirigeant

dirigeant sa marche vers Kollin et Kuttenberg, où étaient leurs magasins, les Autrichiens l'auraient suivi et lui auraient donné une occasion plus favorable de les attaquer. Selon toutes les apparences il auroit rencontré M. Daun venant alors de la Moravie, et il aurait pu l'écraser. Cette marche aurait donné au Roi la facilité de détruire les magasins des ennemis, et il les aurait forcés de combattre à sa volonté ou de s'exposer à être séparés de Vienne. Quant à l'action en elle-même, il n'y avoit pas de choix pour l'attaque, elle ne pouvait se faire que par la gauche. Mais voir et saisir le moment critique et décisif que donna M. Brown en rompant sa ligne, c'est un de ces coups de génie dont peu, très-peu de personnes sont capables. La prudence du Roi en rétablissant continuellement la ligne à mesure qu'il avançait, et toute sa conduite durant la bataille, méritent à juste titre les plus grands éloges. Ce qui paraît téméraire dans les manoeuvres qui la précédèrent immédiatement, doit être attribué sans doute à la nécessité de ses affaires et à la connaissance qu'il avait des Généraux ennemis; le Roi paraît être un trop grand Général pour commettre une faute vulgaire.

Le Prince Charles ayant été forcé de se jetter dans Prague avec environ cinquante mille hommes, le Roi forma le projet extraordinaire

de le bloquer dans cette place. Comme elle est extrêmement peuplée, il espérait que soixante mille hommes de plus, y compris les domestiques et tout ce qui était à la suite de l'armée, affameraient cette ville, et obligeraient bientôt le Prince Charles de se rendre, faute de subsistances.

Il ne se passa rien que d'ordinaire durant ce fameux blocus, c'est pourquoi nous croyons qu'il serait aussi insipide qu'inutile d'en donner un détail. Dans une semblable opération, il n'y a rien de mieux à faire que d'occuper aux environs de la place des postes qui puissent l'empêcher de recevoir des secours, des provisions, et d'avoir au dedans des intelligences. Ceux qui sont bloqués, au contraire, doivent s'efforcer de rompre aussi souvent qu'ils le peuvent la chaîne qui les enveloppe pour être secourus dans leurs besoins. La nature du pays, le nombre et l'espèce de troupes de chaque côté, sont les seuls objets à considérer pour ce qu'on a à faire dans ces occasions. On ne peut donner aucune règle quant à la manière d'occuper avantageusement le terrain; les préceptes sont inutiles, le génie seul fait tout.

C'est une chose digne de remarque, et la postérité regardera comme une fable, que près de cinquante mille hommes, avec un train d'artillerie, des armes, etc. aient pu être bloqués

pendant six semaines et réduits à l'extrémité par une armée d'égale force. Celle du Roi n'était certainement pas à la fin de mai plus nombreuse que celle des Autrichiens; ce qui paraîtra évident, si l'on considère combien il avait perdu de monde dans la bataille, combien par les maladies et la désertion, et si l'on fait attention à tous les corps qu'il avait détachés. Cette armée, toute faible qu'elle était, formait une chaîne de postes dans une étendue de plusieurs milles. Elle était de plus séparée par la Moldau. Elle n'avait de communication que par deux ponts établis sur la rivière, l'un au dessus et l'autre au dessous de la ville, de manière que si les Autrichiens eussent voulu sortir de Prague, ils n'auraient eu que la moitié de l'armée Prussienne à combattre; et ceux qui ont la moindre idée des opérations militaires ne pourront jamais comprendre pourquoi ils ne le firent pas. Un torrent entraîna un de ces ponts, cependant ils restèrent dans l'inaction, et laissèrent échapper cette occasion favorable sans entreprendre de sortir. Nous avons été très-souvent sur le terrain aux environs de Prague, et il faut avouer qu'il y a de quoi être surpris de ce que les Autrichiens ne firent au dehors aucune tentative. S'ils avaient attaqué les Prussiens ainsi séparés par une grande rivière et divisés en plusieurs détachemens, certainement

ils les auraient défaits. Il n'est pas moins étonnant qu'un aussi grand Général que le Roi de Prusse ait pensé qu'il était possible de réduire avec des forces égales une armée de cinquante mille hommes dans une ville aussi étendue que Prague; l'indolence des Autrichiens justifia cette entreprise, et sauva son armée d'une destruction inévitable.

Lorsque le Roi fit sommer le Prince Charles, le Maréchal Brown, alors malade dans son lit, ayant été consulté, répondit avec autant de vivacité que de surprise : *Est-ce que Sa Majesté nous prendre pour des .... ? Dites au Prince que mon avis est que Son Altesse aille sur le camp attaquer M. Keith.*

Le célèbre Maréchal de Belle-Isle qui connaissait parfaitement Prague, et qui dans la précédente guerre l'avait défendu pendant plusieurs mois contre les Autrichiens avec quinze mille hommes, réduit enfin à la dernière extrémité, en sortit avec douze mille, et se retira à Egra en sûreté et avec gloire. Lorsque le Roi de Prusse bloquait cette ville, M. de Belle-Isle écrivit une lettre que j'ai vue, dans laquelle il disait : *Je connais Prague ; si j'y étais avec la moitié des troupes que le Prince Charles y a actuellement, je détruirais l'armée Prussienne.*

Tandis que le Roi était ainsi occupé devant

Prague, il envoya plusieurs détachemens pour lever des contributions, et pour s'assurer des magasins que l'ennemi avait formés dans les différentes parties de la Bohême, ou pour les détruire. Le Général Oldembourg et le Colonel Meyer furent envoyés dans l'Empire pour le même objet, et pour arrêter, ou du moins retarder les opérations de l'armée de l'Empire; mais ce qu'ils y firent n'est pas de nature à mériter aucun détail particulier, et ne pouvait avoir une grande influence sur le plan général des opérations; c'est pourquoi nous le passerons sous silence.

Le Maréchal Daun qui commandait alors l'armée qui était en Moravie, et qui avait servi la campagne précédente sous le Prince Picolomini, ayant reçu ordre de joindre l'armée principale à Prague, avait quitté la Moravie et dirigé sa marche en conséquence; cependant il n'arriva que le 6 mai à Bohmischbrodt, à douze milles de Prague. Ce fut là qu'il apprit la nouvelle de la bataille. Il y resta encore quelque jours, et se retira ensuite à Kollin, autant pour éviter un combat que pour joindre l'aîle droite, qui, comme nous l'avons dit, s'était retirée à Beneschau.

Le Roi, craignant que cette armée, forte de plus de quarante mille hommes, non-seulement ne le troublât dans ses opérations devant

Prague, mais encore que par quelque manoeuvre elle ne donnât au Prince Charles la facilité de sortir de cette place, jugea nécessaire de la forcer de se retirer; et le Prince de Bevern, avec vingt-cinq mille hommes, eut ordre d'exécuter ce projet. Au moment où ce Général se porta en avant, le Maréchal se retira très-sagement pour recevoir les renforts qui étaient en marche pour le joindre, et il rétrograda successivement à Kollin, Kuttenberg, Goltzjenkau et Haber.

Lorsqu'il eut enfin reçu tous les renforts, l'artillerie, etc. il donna ordre à son armée le 11 juin de marcher le lendemain matin. En conséquence le 12 elle quitta le camp de Jenikau, et arriva le même jour à Janovitzy. Le lendemain le Général Nadasti fut attaqué à Pikan, mais comme il était soutenu par toute l'armée, les Prussiens furent repoussés avec perte. Ce Général, ayant reçu des renforts, eut ordre de marcher par Maleschau, et de prendre poste à Suchdol, et le Général Beck qui commandait près de six mille hommes, eut en même tems l'ordre d'occuper Kuttenberg; les Prussiens avaient quitté ce dernier poste le 12, et s'étaient retirés à Kollin. Le 14, le Maréchal marcha à Gintitz, le 16 à Krichenau; il y campa en AA, comme on voit dans le plan. Toute cette marche fut conduite avec beaucoup de

prudence et de vigueur; l'ennemi fut plus d'une fois sur le point d'être attaqué; et probablement il aurait été défait, parce qu'il était très-inférieur en nombre. Il paraît que le Maréchal, en dirigeant ainsi sa marche, avait dessein d'engager le Prince de Bevern à une action avant qu'il eût reçu aucun secours, ou de couper sa communication avec Prague : la difficulté des chemins et la bonne conduite du Prince en empêchèrent l'exécution.

Le Roi instruit de l'approche des ennemis, quitta, le 13, l'armée qui était devant Prague, et marcha vers Kollin, où il se proposait de joindre à celle que commandait le Prince de Bevern les différens corps qu'il avait détachés, et d'attaquer les ennemis sans aucun délai. Le 14, il marcha par Schwartz-Kosteletz et Zdanitz, dans le dessein de camper à Malotitz; mais comme il s'en approchait, on découvrit un gros corps de troupes qui était en marche derrière Zasmuck. Le Roi, qui n'était point préparé au combat, et qui n'avait que peu de bataillons avec lui, se rejeta sur Zdanitz; il plaça sa cavalerie dans la plaine qui est devant ce village, et resta dans cette position jusqu'à ce qu'il fût joint par les différens détachemens qu'il attendait. Le camp qu'occupait l'ennemi à Krichenau fut jugé trop avantageux pour être attaqué de front avec apparence de succès; on

ne pouvait pas même approcher de sa gauche, sans être obligé de remonter très-loin à la naissance d'un ravin qui la couvrait; et cette manoeuvre aurait donné au Maréchal le tems de changer sa position, comme il l'aurait jugé à propos, et peut-être d'échapper au Roi de Prusse, et de marcher vers Prague. Le Roi résolut donc d'occuper les hauteurs de Chotzemitz derrière la droite des ennemis. Le 18 au matin, il fit marcher son armée par sa gauche, en suivant le grand chemin qui conduit de Prague à Kollin. Pendant sa marche il eut avis que l'ennemi se retirait; mais on sut bientôt que cet avis était faux : l'ennemi n'avait fait que changer sa position, et on le vit ranger son armée en bataille sur le terrain même que le Roi se proposait d'occuper.

Le Maréchal, qui vit l'armée des ennemis se mouvoir par la gauche, jugea aisément que l'intention du Roi était de l'attaquer par son flanc droit ; et, pour l'en empêcher, il ordonna à son armée de faire un mouvement sur la droite, d'abord en BB, la réserve en DD; ensuite en GG, la réserve en EE; et le corps du Général Nadasti en FF. Son armée, qui était de soixante mille hommes, était formée sur deux lignes; l'infanterie sur les ailes, la cavalerie au centre : la droite de l'infanterie était postée sur une grande hauteur qui tenait

à un bois clair qu'occupaient les troupes légères. A peu de distance du front était le village de Krzeczor, où l'on avait placé quelques bataillons, de manière qu'ils pussent être soutenus par la ligne. La montagne où est placé ce village présente des précipices très-profonds et très-escarpés, qu'aucunes troupes ne peuvent franchir. Au pied de cette montagne est un autre village également occupé par de l'infanterie. Au delà de la montagne, un peu derrière ce dernier village, coule un ruisseau qui était presque perpendiculaire à la ligne des Autrichiens; les bords en sont très-élevés et très-escarpés: le corps de Nadasti était placé d'abord derrière ce ruisseau, il le fut ensuite en FF; de sorte que l'ennemi ne pouvait s'avancer pour attaquer la ligne sans prêter le flanc à ce corps. A la gauche de Krzeczor, sur une montagne haute et escarpée, est le village de Brzistz; ils était en avant de la ligne, et occupé aussi par de l'infanterie. La gauche du Maréchal Daun était, comme sa droite, sur une montagne très-haute, et qui commandait toute la plaine aux environs. Près de la gauche était le village de Podhorz, au travers duquel coule un ruisseau marécageux qui couvrait cette aile. Le terrain qui était devant le front était trés-inégal; ce qui oblige une ligne qui marche pour attaquer de s'arrêter souvent pour se serrer et se reformer;

et c'est un grand désavantage, particulièrement lorsqu'on est près de l'ennemi, dont l'artillerie ne peut manquer de faire un grand effet.

Le Roi fit faire halte à son armée dans la plaine près de Slatislunz et Novimiesto, pendant ce tems il alla reconnaître la position des ennemis ; et quoiqu'elle fut très-forte, il résolut de l'attaquer : il remit donc son armée en mouvement, et bientôt après la bataille commença. Nous donnerons les différentes relations qui furent publiées ; par ce moyen le Lecteur sera en état de porter un jugement convenable sur cette action importante et décisive. La première fut publiée par la Cour de Vienne ; la seconde est celle des Prussiens, et la troisième, plus étendue que les deux autres, est écrite par un Officier Français, qui était dans l'armée Autrichienne par ordre de sa Cour.

» Dès que l'armée Impériale et Royale eut quitté, le 16 juin au soir, le camp de Gintitz, pour aller occuper celui qui avait été marqué à Krichenau, Sa Majesté Prussienne quitta aussi celui de Kaurzim, et posta son armée sur les hauteurs derrière Planian. Sur cela l'armée Autrichienne changea sa position le même soir, et fut mise en bataille entre deux hauteurs. Le 18 au matin, l'ennemi marcha vers Planian, et fit halte entre cette place et une hôtellerie nommée Slatislunz : à une heure il se remit en

mouvement sur quatre colonnes. Dès que Son Excellence le Maréchal Daun s'apperçut que l'intention de l'ennemi était d'attaquer sa droite, il ordonna à la réserve et à la seconde ligne d'y marcher, et de former un flanc pour couvrir cette aile. Le Général Nadasti, avec ses Hussards et ses Croates, eut aussi ordre de s'y porter pour le même objet. La première ligne resta dans sa position jusqu'au moment où l'on vit l'aile gauche des ennemis s'avancer sur plusieurs colonnes contre le flanc et l'aile droite de l'armée Autrichienne : alors cette ligne eut ordre de marcher par sa droite jusqu'au flanc dont on a déjà parlé, et à deux heures du soir elle fut formée sur les hauteurs. Des deux côtés la grosse artillerie commença à faire feu. Les ennemis attaquèrent notre droite avec tant de violence qu'ils portèrent le désordre dans notre cavalerie; cependant elle fut rétablie par le courage et la bonne conduite des Généraux Serbelloni, Daun, Odonell, Trautmandorff et Aspremont ; et alors elle repoussa l'ennemi : malgré cela il s'avança sur les hauteurs du village de Krzeczor, encore plus près de notre flanc : dès qu'il eut atteint le village il y mit le feu; ce qui était pour sa droite le signal d'attaquer notre gauche. A trois heures et demie, il fit une vigoureuse attaque sur notre flanc, et immédiatement après sur notre droite et sur

notre gauche. Une centaine d'hommes, formés en demi quarré, pénétrèrent notre flanc, mais ils furent repoussés par notre cavalerie et par les carabiniers Saxons. L'ennemi renouvella ses attaques à sept différentes fois; chaque fois il fut repoussé : enfin il fut forcé de nous céder la victoire. Alors l'armée Autrichienne prit une troisième position sur les hauteurs, elle y demeura en bataille toute la nuit, et, le 19, elle se retira dans son ancien camp. Pendant l'action le Roi était derrière son aile gauche, sur une hauteur, d'où il donnait ses ordres. Dans leur retraite, les ennemis brulèrent les villages de Brzasam et Kutliers : leur gauche alla près du village de Welin, et leur droite vers Nimbourg. Cette bataille, qui dura depuis deux heures jusqu'à neuf, doit être comptée parmi les plus remarquables et les plus sanglantes qui se soient données depuis long-tems. L'action fut conduite des deux côtés avec autant de valeur que de prudence; jusqu'à ce qu'enfin les Prussiens furent mis dans le plus grand désordre, et forcés de prendre précipitamment la fuite, par des chemins différens, et en petites divisions formées au hasard. Leur perte, en cette occasion, montait certainement à vingt mille hommes : six mille cinq cens furent trouvés morts sur le champ de bataille : on fit environ sept mille prisonniers; au nombre desquels

étaient le Lieutenant-Général Treskow, le Major-Général Pannewitz, et cent vingt Officiers à pique : il y eut en outre trois mille déserteurs. Nous avons pris vingt-deux étendards et quarante-cinq pièces de canon. La perte des Autrichiens allait à-peu-près à six mille hommes tant tués que blessés ou perdus ; du nombre des premiers est le Général Lutzow ; du nombre des blessés sont le comte Serbelloni, Général de cavalerie ; le Lieutenant-Général Wolvart, et les Majors-Généraux le Prince Lobkowitz et Wolf. Après Dieu c'est à la conduite habile et valeureuse du Maréchal Daun (1) qu'on doit attribuer la vic-

(1) Léopold Comte Daun est né en 1705. Il fut d'abord Chevalier de Malte et Colonel du Régiment de son père ; en 1736, Chambellan ; en 1737, Major-Général, et il servit contre les Turcs ; en 1739, Lieutenant-Général. En 1740, il obtint un Régiment. En 1745, il fut fait Général d'infanterie ; en 1748, Conseiller-Privé ; en 1751, Commandant de Vienne ; en 1753, Chevalier de la Toison d'or ; et en 1754, Feld-Maréchal. Dans la guerre précédente, il avait montré autant de courage que de prudence, et il avait été blessé aux batailles de Grotzka et de Freidberg en 1749. Il fit un nouvel exercice, et composa les institutions pour la nouvelle Académie militaire. En 1745, ayant quitté l'Ordre de Malte, il épousa la Comtesse Fuchs, favorite de l'Impératrice, et il en eut plusieurs enfans. Il est d'une taille moyenne ; il a les manières les plus engageantes ; il est d'une bravoure rare, et froid dans l'action. Un degré de plus de force dans l'esprit en aurait fait un des plus grands hommes de son siècle.

toire : le Comte Stambach, Général de cavalerie, qui commandait l'aile gauche, y contribua beaucoup par les attaques vigoureuses qu'il fit sur la droite des ennemis. Les Lieutenans-Généraux Kolowat, Wolvartz, Wied et Sincere; les Généraux Majors Schallenberg, Le Fevre et Nicolas Esterhasi, se distinguèrent beaucoup. Le Général Nadasti (1) se distingua aussi à la tête de la cavalerie légère Saxonne et des autres troupes qu'il commandait. Les régimens qui formaient la réserve, et les grenadiers, souffrirent beaucoup, parce qu'ils furent continuellement en action. Dans l'infanterie, le régiment de Botta, que commandait le Prince Kinsky, acquit beaucoup de gloire, en ce qu'ayant consom-

(1) Le Général Nadasti est né en Hongrie. Il servit d'abord en qualité de Lieutenant-Colonel dans le régiment de hussards de Baroniai. En 1736, il fut Colonel; en 1741, Major-Général; en 1744, Lieutenant-Général; en 1753, Conseiller-Privé; en 1754, Commandant de Bude, et Général de cavalerie; en 1756, Ban de Croatie; en 1758, Feld-Maréchal. Il servit en Italie, en Silésie et sur le Rhin, et se distingua beaucoup au passage de ce fleuve dans la guerre précédente, et par la prise de Schwednitz en 1757. Pour récompenser ses services, l'Impératrice le rétablit dans les possessions de son grand-père; et quoiqu'il fût Hongrois, elle lui donna le Gouvernement de Bude. Il se maria en 1745, et il eut plusieurs enfans. Il y eut quelque mésintelligence entre lui et les autres Généraux après la bataille de Lissa, et il ne parut plus à l'armée.

mé toutes ses cartouches, il resta dans la ligne présentant la bayonnette, et repoussa l'ennemi. Dans la cavalerie, les quatre régimens de Savoye, Ligne, Birkenfeld et Wurtenberg, se distinguèrent aussi particulièrement. L'artillerie, commandée par le Colonel Feuerstein, fut supérieurement servie. Parmi les volontaires, se distinguèrent aussi le Duc de Wurgtenberg et le Major-Général Comte Czernichew (1).

Voici la relation que les Prussiens donnèrent de cette bataille.

« Immédiatement après la bataille de Prague, le Colonel Putkammer fut envoyé avec les Hussards à la poursuite des ennemis; et il fut suivi, le 9 mai, par le Prince de Bevern et le Général Ziethen (2), avec vingt mille hom-

(1) Le Comte Czernichew est né en Russie. Il fut d'abord Enseigne dans les Gardes de Semonowski, et en 1756, il fut Major-Général. C'est un homme qui a de grands talens, et ces talens n'ont pas peu contribué à sa fortune : il est actuellement Secrétaire de la Guerre.

(2) Ce Général est en grande faveur auprès du Roi. En 1740, il servit comme Major de hussards en Silésie. En 1741, il fut Lieutenant-Colonel et décoré de l'Ordre du Mérite. La même année, il fut fait Colonel, et il eut un régiment. En 1744, il fut fait Major-Général, en 1756 Lieutenant-Général. Après la bataille de Prague, dans laquelle il se distingua beaucoup, il fut fait Chevalier de l'Aigle noir. Il a commandé ordinairement l'avant-garde. Il fit une belle retraite après la bataille de Breslaw. A la bataille de Torgau, il s'acquit une

mes. La première escarmouche remarquable fut celle où les Prussiens prirent à Suchdol le grand magasin de farine des Autrichiens. Le Lieutenant-Général Ziethen et les Majors-Généraux Krochow et Manstein, furent détachés du camp de Kollin avec quatre bataillons et onze cents chevaux pour cette expédition : ils parvinrent à se rendre maîtres de ce magasin, quoiqu'il y eût derrière Suchdol un camp de Hussards et de Croates, et que les hauteurs de la Chapelle Saint Jean fussent occupées par les Autrichiens. Le Général Nadasti envoya le Lieutenant-Colonel Ballasti avec environ cent Hussards, pour attaquer Varnery, Lieutenant-Colonel du régiment de Putkammer; mais ils furent repoussés avec perte. Le Colonel Werner ayant été envoyé pour observer les Autrichiens, fut attaqué près de Krattenau par les Colonels Zobel et Luzinski avec six cents chevaux; il les repoussa, et fit quarante-trois prisonniers. Le 5 juin, le Prince de Bevern quitta son camp de Kollin pour attaquer le corps du Général Nadasti, qui était campé sur les hauteurs près la Chapelle Saint Jean; mais ce Général ne fit

gloire immortelle en occupant les hauteurs de Suptitz, après que le Roi eût été forcé d'abandonner le champ de bataille, ce qui arracha la victoire des mains de M. Daun. Le Général Ziethen est actuellement âgé de près de soixante ans.

aucune

aucune résistance, non plus que sur les hauteurs près de Kank, qu'il abandonna, ainsi que la ville de Kuttemberg : nous fîmes soixante-treize prisonniers, et la perte des Autrichiens en morts ou blessés fut de plus de cent cinquante hommes. Le Prince de Bevern prit alors deux magasins de fourrages et de provisions à Kuttenberg et Neuhoff, et il campa près de Nesckarziz, village situé entre Neuhoff et Kuttenberg : cette position força M. Daun de quitter le camp avantageux qu'il occupait à Czaslaw, et de se retirer d'abord à Goltzjenkau, et ensuite à Haber. Le grand nombre de défilés nous empêcha d'attaquer l'arrière-garde des ennemis; de sorte qu'il n'y eut dans cette marche aucune escarmouche, excepté celle du 7 juin au défilé de Czurckwitz; elle donna l'alarme au Général Nadasti qui était campé derrière Czaslaw avec son corps augmenté de quatre régimens de cavalerie saxone. Alors l'armée de M. Daun ayant été renforcée, montait à soixante mille hommes. Il semblait que l'intention de ce Général était de marcher avec la plus grande partie de ses troupes contre celles que le Roi avait devant Prague du côté de la Moldau, et que pour couvrir cette marche il voulait attaquer le Prince de Bevern avec le corps de Nadasti. Le Prince de Bevern n'avait que soixante-dix escadrons et dix-huit bataillons, et

par conséquent il avait besoin de renfort; c'est pourquoi le Roi ayant resserré les postes qui étaient devant Prague, partit le 13 juin, et marcha avec dix bataillons et vingt escadrons par Kosteletz vers Zasmuckz. Le même jour, le Comte Daun donna ordre au Général Nadasti d'attaquer les postes avancés du Prince de Bevern, et il fit en même tems sur le flanc des Prussiens, avec toute son armée, un mouvement qui les obligea de se retirer vers Kollin, et le 14 à Kaurzim, où ils furent joints par le corps que commandait le Roi. Le 15 et le 16 furent employés à reconnaître les chemins qui conduisaient vers le village de Wisocka, où était l'armée autrichienne; ce qu'on ne put faire parfaitement à cause du grand nombre de troupes légères des ennemis. Quatre mille Pandoures et Hussards attaquèrent un convoi venant de Nimburg; mais l'escorte, qui était de deux cents hommes, aux ordres du Major Billerbeck, se défendit plus de trois heures, et ayant reçu des secours, elle arriva heureusement au camp sans autre perte que celle de sept hommes. Le 17, comme nous nous proposions de marcher à Schwoysitz, nous apperçûmes l'armée ennemie formée sur les hauteurs en demi-quarré, l'aile droite s'étendant vers Kuttenberg et Kollin, et la gauche vers Zasmuck; le front était couvert par une longue suite d'é-

tangs et de marais. Nous fîmes un mouvement par lequel notre droite se porta à Kaurzim, et notre gauche vers Nimburg, ayant Planian devant elle : le 18, nous occupâmes quelques hauteurs devant cette place. L'armée marcha par la gauche pour attaquer l'ennemi aussitôt qu'on aurait fait les dispositions nécessaires ; et nos troupes légères s'étant postées vis-à-vis des siennes, qui cherchaient à se former sur notre flanc gauche, nous les repoussâmes au-delà de Kollin jusques sur les hauteurs que nous devions nécessairement occuper, afin de pouvoir attaquer leur flanc droit. Le Major-Général Hulsen (1), avec sept bataillons, eut ordre de s'en rendre maître : l'infanterie devait former une ligne pour soutenir cette attaque, sans engager sa droite, qui avait ordre de rester un peu en arrière. Nos grenadiers grimpèrent sur les hauteurs, occupèrent un village que les ennemis avaient abandonné, et prirent derrière ce village deux batteries, chacune de douze ou treize pièces : aussitôt, notre

(1) Ce Général était Major en 1740, en 1743 Lieutenant-Colonel, en 1745 Colonel, en 1754 Major-Général et Chevalier de l'Ordre du Mérite. En 1756, il eut un régiment ; en 1758, il fut fait Lieutenant-Général. Il commanda en Saxe avec distinction un corps considérable contre l'armée de l'Empire, particulièrement dans le combat près de Strehlen.

infanterie, sans donner le tems de les enclouer, s'avança et attaqua toute la première ligne des ennemis, ce qui nous empêcha de soutenir l'attaque des hauteurs; quatre bataillons auraient suffi, et la victoire était à nous. L'ennemi, profitant de cette faute, donna ordre à quelqu'infanterie de filer derrière la ligne, et d'attaquer nos sept bataillons, qui la repoussèrent, quoiqu'ils eussent été maltraités dans les trois attaques successives, et qu'ils eussent beaucoup souffert du feu de quarante pièces de canon. Les dragons de Norman attaquèrent l'infanterie ennemie, dispersèrent plusieurs bataillons, prirent cinq drapeaux, marchèrent ensuite contre les carabiniers Saxons, qu'ils battirent et qu'ils poursuivirent jusqu'à Kollin. Tandis que notre infanterie était engagée avec l'ennemi, elle souffrit beaucoup de la grosse artillerie, et il se fit de grandes ouvertures dans les bataillons. Le régiment de cavalerie du Prince de Prusse se posta vis-à-vis l'intervalle qui était entre les régimens du Prince de Bevern et du Prince Henri, pour couvrir ces ouvertures, et il attaqua un régiment d'infanterie autrichienne qui était devant elles, et sans doute il l'aurait percé, si en même tems il n'eût pas été exposé au feu d'une batterie chargée à cartouches, qui le rejeta sur le régiment de Bevern; la cavalerie autrichienne les poursuivit, et ces deux régi-

mens furent si maltraités, qu'ils furent obligés de sortir de la ligne; ce qui fit une ouverture qui coupa notre communication avec l'attaque qu'on faisait sur les hauteurs, et nous fûmes forcés de nous retirer. Le bataillon des gardes qui était sur la droite repoussa quatre bataillons et deux régimens de cavalerie qui essayèrent de l'entourer. Notre aile gauche resta sur le terrain où les ennemis étaient postés avant l'action, jusqu'à près de neuf heures qu'elle se retira. L'armée marcha vers Nimburg sans être poursuivie. On laissa derrière plusieurs pièces de canon faute de chevaux, et parce que les chariots avaient été rompus. La perte de cette bataille nous obligea de lever le siége de Prague. L'armée qui était sur la droite de la Moldau marcha vers Brandeiss, et joignit celle qui venait de Kellin. M. Keith marcha à Budyn avec la sienne.

» Les Prussiens évaluent leur perte en cavalerie à quatorze cent cinquante hommes, et seize cent soixante-sept chevaux; à huit mille sept cent cinquante-cinq hommes d'infanterie tués ou perdus, et trois mille cinq cent soixante-huit blessés : en tout treize mille sept cent soixante-treize. Par la liste publiée à Vienne de la perte des Autrichiens, ils eurent huit cent dix-neuf hommes d'infanterie tués, et trois mille six cent seize blessés. Dans la cavalerie,

cent soixante-trois hommes et quatre cent quatorze chevaux tués; sept cent quarante-huit chevaux blessés et huit cent vingt-cinq hommes, parmi lesquels étaient vingt-trois Officiers à pique, et le Maréchal Daun lui-même ».

Quoique les deux précédentes relations, et particulièremant la dernière, soient très-claires et très-précises, j'ajouterai celle qui fut envoyée en France, parce qu'on ne saurait trop examiner ni trop développer une action de cette importance.

« Le Maréchal Daun ayant reçu l'ordre, le 11 juin, de marcher au secours de Prague, avec plein pouvoir de faire ce qu'il jugerait le plus avantageux pour le service de l'Impératrice, il quitta son camp le lendemain matin, et après une marche pénible de quelques jours, il arriva le 15 à Gintitz : Son Excellence se proposait de marcher le jour suivant à Kaurzim, qui était le chemin le plus facile pour aller à Prague. Le Roi de Prusse avait joint la veille au soir le Prince de Bevern avec un renfort considérable; et comme il avait une connaissance parfaite du pays, il jugea sans doute qu'en occupant le camp de Kaurzim, il embarrasserait beaucoup le Maréchal Daun. En effet, quand le Maréchal fut informé que le Roi occupait ce camp, il sentit bien l'embarras où ce Prince le mettait en prenant cette position, puisqu'il

le réduisait à la nécessité de marcher par sa droite ou par sa gauche. Il était très-dangereux et très-difficile de marcher par la gauche, à cause des défilés, des marais et des bois; et en marchant par la droite, il était forcé de passer près de Kaurzim, et de présenter le flanc à l'ennemi : et enfin, pour éviter tous ces inconvéniens, s'il se fût porté fort loin sur la droite, il se serait trouvé le jour suivant à une plus grande distance de Prague qu'il ne l'était alors, et par conséquent il aurait donné à l'ennemi la facilité d'occuper vingt positions également propres à l'empêcher de s'approcher de cette place; ce qui est très-aisé dans ce pays, où l'on trouve à chaque pas des camps avantageux. Ainsi le Maréchal voyant qu'il fallait en venir à une action pour délivrer Prague, prit le parti de camper le lendemain matin en présence de l'ennemi, et de le réduire dans la nécessité ou d'attaquer, ou d'être attaqué à une position désavantageuse : l'armée marcha donc à Krichenau. Le 17, le Maréchal, informé que les ennemis se portaient vers Planian, alla aussitôt en personne reconnaître leur position; et s'appercevant que le Roi dirigeait sa marche vers la droite des Autrichiens, il crut qu'il était nécessaire de changer la position de son armée. Elle fut formée le front devant Planian, l'aile gauche sur deux lignes d'infanterie, avec une

grande quantité d'artillerie, sur une haute montagne qui était presque seule dans la plaine : sur la droite était une autre montagne un peu moins haute que la première ; on y plaça le reste de l'infanterie également sur deux lignes, avec deux lignes de cavalerie sur son flanc. Entre ces deux hauteurs, est une plaine d'environ deux mille cinq cents pas de longueur ; le Maréchal y plaça deux lignes de cavalerie, et une troisième en réserve, parce qu'il pensait que le Roi, étant aussi fort que lui en cavalerie, se porterait principalement sur le centre afin de couper l'armée en deux. Son Excellence prit toutes les précautions possibles pour faire échouer les desseins du Roi. On plaça de l'artillerie sur les flancs et devant la cavalerie. Les choses restèrent en cet état le 17. Le 18, le Roi fit marcher son armée par la gauche le long du grand chemin qui conduit de Prague à Vienne, cherchant continuellement à gagner le flanc droit de l'armée Impériale. M. Daun, devinant les intentions du Roi, ordonna au corps de réserve de se porter sur l'aile droite pour couvrir le flanc. Entre neuf et dix heures du matin, la tête de l'armée du Roi parut près de Slatislunz, à-peu-près à un mille et demi ; elle y resta jusqu'à midi pour donner aux colonnes le tems de s'assembler : l'armée se remit alors en mouvement, et continua de diriger sa marche

vers le flanc droit des Autrichiens. Le Maréchal, qui s'y attendait, ordonna à la seconde ligne de marcher vers ce flanc, et de le soutenir avec la réserve. A une heure et demie, la tête des colonnes prussiennes, tant infanterie que cavalerie, parut devant l'armée Impériale, qui était préparée à les recevoir. L'infanterie prussienne se forma aussitôt, et s'avança en bon ordre pour attaquer le Maréchal, qui, de son côté, marcha à sa rencontre. L'attaque, soutenue d'une nombreuse artillerie, commença à près de deux heures avec une si grande vivacité, qu'il n'y a qu'un témoin oculaire qui puisse s'en former une idée véritable. L'armée Impériale répondit par un feu continuel de mousqueterie et d'artillerie. Le Roi de Prusse avait posté, sur une hauteur qui était derrière son front, du gros canon qui incommoda beaucoup l'armée Impériale. Cette première attaque dura environ une heure et demie; alors le feu de l'armée Impériale commença à devenir supérieur à celui des Prussiens, et les obligea de quitter le champ de bataille pour prendre du repos et se remettre en ordre pour renouveler l'attaque: c'est ce qu'ils firent bientôt après; mais ils furent repoussés comme la première fois. Il y eut successivement sept attaques depuis deux heures jusqu'à six heures et demie, que se fit la dernière et la plus vive; elle fut géné-

rale, et dura jusqu'à sept heures passées : ce fut alors que les Prussiens furent obligés de plier de tous côtés, et de se retirer en désordre. Le Maréchal envoya de l'infanterie et de la cavalerie à leur poursuite. Le corps de troupes légères que commandait le Général Nadasti, les poursuivit fort loin, et fit plusieurs prisonniers. Pendant la bataille, les carabiniers Saxons, qui avaient devant eux de l'infanterie et de l'artillerie prussienne dont ils souffraient beaucoup, desirèrent qu'on leur permît de les attaquer : en ayant obtenu la permission, ils attaquèrent avec beaucoup de courage, taillèrent en pièces l'infanterie ennemie, prirent plusieurs canons et plusieurs étendards. Voilà ce qui se passa à l'aile droite, où le combat fut le plus vif. Environ deux heures après la première attaque, qui se fit sur notre droite, celle de l'armée prussienne s'avança contre la gauche des Autrichiens pour l'attaquer, ce que la force de sa position ne permettait pas de croire que l'on dût jamais entreprendre. Cette gauche était sur une hauteur, où il était presqu'impossible de monter, et qui était couverte d'artillerie qui incommoda beaucoup les Prussiens. Leur aile droite étant arrivée au bas de la montagne, s'arrêta, et la gauche des Autrichiens voyant que l'ennemi n'avançait pas, impatiente de l'attaquer, et de partager la gloire de cette journée

avec le reste de l'armée, quitta sa position et descendit au pied de la montagne. L'infanterie autrichienne attaqua celle des Prussiens avec beaucoup de courage, et après un combat qui dura une heure, elle l'obligea de céder. La cavalerie autrichienne s'avança aussi pour attaquer celle des ennemis, mais celle-ci se retira aussitôt vers leur infanterie. Les Autrichiens furent assez prudens pour ne pas poursuivre leurs avantages de ce côté, dans la crainte d'être séparés de leur aile droite. Environ une heure après, l'aile droite des Prussiens attaqua encore la gauche des Autrichiens; mais en moins d'une demi-heure elle fut repoussée en désordre. Elle reprit sa première position, et fit feu de toute son artillerie sur les Autrichiens pendant toute l'action. Pendant la seconde attaque, six bataillons commandés par le Comte Nicolas Esterhasi, ayant consommé toutes leurs cartouches, s'avancèrent courageusement contre l'ennemi la baïonnette en avant, et le forcèrent de se retirer. L'action fut générale, et tous les corps se virent engagés plus d'une fois ».

Comme cette bataille remarquable fait une époque importante dans l'histoire de la guerre, parce qu'elle est la première que le Roi de Prusse ait perdue, nous ferons nos réflexions sur l'action ainsi que sur les différentes manœuvres qui la précédèrent.

Réflexions sur la bataille de Kollin.

Nous avons déjà observé que le siége de Prague, où il y avait alors près de cinquante mille hommes, était une entreprise imprudente et dangereuse. Les siéges entraînent avec eux tant de dépense et une si grande perte de tems et d'hommes, qu'on ne doit jamais en entreprendre aucun sans la plus grande nécessité. Le Roi de Prusse était alors dans des circonstances qui demandaient un coup décisif et le plutôt possible. C'est pour cela qu'il ne devait en aucune manière s'amuser à faire le siége de Prague. Il devait savoir que, quel qu'en fût l'événement, c'était donner par-là aux Autrichiens le tems et les moyens de pourvoir à leur défense. Voici les circonstances dans lesquelles on doit entreprendre des siéges. 1°. Lorsque les forteresses sont situées sur des passages qui conduisent dans le pays ennemi, et de manière qu'il soit impossible d'y pénétrer sans s'en être rendu maître. 2°. Lorsqu'elles interceptent les communications, et que le pays ne fournit pas les subsistances nécessaires. 3°. Lorsqu'on en a besoin pour couvrir les magasins qu'on forme dans le pays même, afin de faciliter les opérations qu'on veut faire. 4°. Lorsque l'ennemi a dans ces places des magasins considérables,

et qu'ils lui sont essentiellement nécessaires. 5°. Lorsque la prise de ces forteresses entraîne avec elle celle d'une étendue de pays considérable qui donne la facilité de mettre l'armée en quartiers d'hiver dans le pays ennemi. Dans tous ces cas sans doute, la première opération qu'il y ait à faire, c'est d'assiéger une place, mais dans tout autre on doit l'éviter. Aucune de ces circonstances n'avoit lieu par rapport au siége de Prague. Cette place ne couvrait aucun passage qui conduisît dans le pays, elle ne renfermait aucun magasin considérable, elle n'était pas nécessaire au Roi pour y en former, parce que le pays même fournissait abondamment toute espèce de subsistances; et quand même il n'en aurait pas fourni, le Roi aurait pu sans aucun risque en tirer de la Silésie, et tant que le Prince Charles serait resté à Prague, ou aux environs, il n'aurait pu l'en empêcher. Si au lieu d'assiéger cette place, le Roi eût envoyé vingt mille hommes le lendemain de la bataille, à la poursuite de l'aile droite des ennemis, qui, comme on a dit, avait fui à Beneschau, et qu'avec le reste il eût marché contre M. Daun à Bohmischbrodt, il est plus probable qu'il aurait détruit et cette aile droite et l'armée de M. Daun. Certainement l'ennemi ne se serait pas retiré sans perdre son artillerie, ses bagages, etc. et il se serait rejeté

avec la plus grande précipitation sur le Danube. Alors le Roi aurait pu assiéger Olmutz, ce qui l'aurait rendu maître de toute la Bohême, parce que le Prince Charles aurait été forcé de marcher également sur le Danube pour joindre le reste de l'armée. Dans la situation où il était alors, sans magasins, sans artillerie, il ne pouvait rien entreprendre, et même il ne pouvait s'approcher du Roi sans exposer son armée à être détruite. Le Roi aurait pu prendre vingt positions qui auraient couvert le siége d'Olmutz, masqué le Danube et la capitale, et forcé le Prince Charles de marcher à Lintz, pour y passer ce fleuve et joindre le reste des troupes, ce qui aurait donné tout le tems nécessaire pour réduire Olmutz et même Prague, qui n'aurait été défendu que par une garnison ordinaire. Le Roi, séduit par l'espoir vain, mais flatteur, de faire cinquante mille prisonniers, perdit de vue Daun et l'aile droite, et manqua ainsi l'occasion de porter un coup décisif. Lorsqu'il fut informé de l'approche de l'ennemi, il était encore tems de réparer la faute qu'il avait faite; il aurait pu, il aurait dû lever le siége de Prague et attaquer M. Daun avec toutes ses forces. S'il eût réussi, il est très-probable que dans une aussi longue marche que celle que le Prince Charles aurait faite de Prague sur le Danube, il aurait trouvé quelqu'occasion favorable de l'attaquer aussi;

et tant qu'il aurait été avec son armée près de Kollin, le Prince Charles aurait pu difficilement s'approcher de ce fleuve; ce qui est évident par l'inspection de la carte. Le Roi savait que le Prince de Bevern n'avait échappé qu'avec peine au danger d'être accablé par la supériorité des forces de l'ennemi; comment pût-il penser qu'une augmentation de quelques bataillons et de quelques escadrons lui assurerait la victoire ? Son armée entière suffisait à peine pour se mesurer avec Daun; cependant il persista dans le projet de prendre Prague, et par-là il s'exposa à une destruction certaine, dans le cas où l'ennemi n'aurait même fait qu'une partie de ce qu'il aurait pu faire aisément, soit avec la garnison de Prague, soit avec l'armée de M. Daun après la bataille. Une des qualités les plus essentielles d'un Général, c'est de ne pas s'entêter de projets qui frappent et qui séduisent, parce qu'ils peuvent avoir des suites très-fâcheuses. On renonce avec peine à une entreprise une fois commencée, parce qu'on s'expose, en quelque manière, à être accusé de manquer de prévoyance ou de constance, ce qui est également mortifiant pour l'amour-propre; cependant il y a plus de gloire à revenir sur ses pas qu'à persister dans ses fautes. On a vu très-souvent le Roi de Prusse, se fiant trop à la supériorité de ses talens, fai-

sant trop peu de cas de ceux de ses ennemis, ou pressé peut-être par la nécessité de ses affaires, entreprendre des choses fort au dessus des moyens qu'il avait pour les exécuter; il ne faut donc pas s'étonner que plusieurs de ses projets, quoique raisonnables en apparence, aient manqué de solidité, et que, par conséquent, ils n'aient pas toujours été suivis d'un heureux succès. Arrivé à Kaurzim, et trouvant l'ennemi posté trop avantageusement pour l'attaquer avec apparence de succès, le Roi aurait pu se retirer et prendre quelqu'autre position, qui aurait peut-être engagé l'ennemi à s'avancer, et aurait fourni à ce Prince l'occasion de combattre avec moins de désavantage. Si l'on objecte que le Prince Charles, informé de son absence, aurait attaqué l'armée laissée devant Prague, si telles étaient les craintes du Roi, cela prouve seulement qu'il sentait bien qu'il avait exposé cette armée à être détruite, puisque sa perte dépendait de la connaissance que l'ennemi pouvait avoir d'une chose dont il lui était facile d'être instruit par mille moyens. Quand le Roi se détermina à occuper les hauteurs qui étaient sur le flanc droit des ennemis, certainement il n'aurait pas dû marcher en plein jour, parce qu'il leur était facile de découvrir ses desseins, et d'en profiter pour faire leurs dispositions en conséquence. C'est en effet

ce

ce qui arriva. Si le Roi eût envoyé, dès la veille, vers le flanc gauche des ennemis, un corps de cavalerie qui lui était inutile dans ce pays montagneux, cette manœuvre aurait attiré leur attention de ce côté, et lui aurait donné la facilité de marcher la nuit sans être observé, et d'occuper les hauteurs de Chotzemitz; mais cette entreprise faite en plein jour devint, par cela même, impossible dès le premier instant. Le Roi formait dans sa marche une portion de cercle dont les ennemis formaient la corde, et par conséquent ils pouvaient aisément, et en moins de tems que lui, mettre un plus grand nombre d'hommes en action au point d'attaque, quand même les deux armées auraient été égales en nombre, ce qui doit toujours être décisif. Comme le Roi était, en proportion, plus fort en cavalerie qu'en infanterie, il aurait dû sans doute choisir sur le front de l'ennemi le terrain le plus propre à cette espèce de troupes; et comme il leur avait donné la facilité de renforcer leur droite et le flanc où ils avaient porté les deux tiers de leur armée, il aurait dû refuser ses deux ailes, et avec sa cavalerie, soutenue d'infanterie et d'artillerie, faire un effort sur le centre, entre Chotzemitz et Brzist, où les ennemis n'avaient que de la cavalerie. Il est vraisemblable que cette manœuvre les aurait forcés de céder, et leurs

deux ailes étant ainsi séparées, ils auraient été aisément défaits. Au lieu qu'en persistant à attaquer leur droite, le Roi ne pouvait faire agir que son infanterie, le terrain étant très-peu propre à la cavalerie, tant à cause des ravins et des bois que des villages qui étaient devant le front des ennemis. Le Roi, s'étant déterminé à attaquer cette aile, aurait dû y porter toute son infanterie, ne laissant sur sa droite qu'une ligne de cavalerie, ce qui aurait été suffisant, parce que l'aile gauche des ennemis n'aurait jamais quitté sa position avantageuse pour descendre dans la plaine. Ainsi le Roi aurait pu soutenir son avant-garde à une distance convenable, au lieu qu'il la laissa exposée et tout-à-fait en l'air, sa ligne étant trop éloignée. Plus cette avant-garde eut de succès, plus sa destruction était certaine, parce que plus elle avançait, et plus elle était exposée à être attaquée de tous côtés, ce qui arriva en effet; car ayant percé la première ligne de l'ennemi, attaqué le flanc de la seconde, elle se trouva engagée, ayant la plus grande partie de l'armée sur son front, toute la réserve, composée d'infanterie et de cavalerie, sur le flanc, et elle fut exposée en même tems au feu d'une artillerie très-nombreuse et bien servie; étant trop avancée pour être soutenue de la ligne, elle fut obligée de se retirer.

Si cette avant-garde eût été soutenue, et qu'on eût envoyé sur son flanc un corps de troupes pour faire face à la réserve des ennemis, et la tenir en échec, la bataille était gagnée. Déjà la ligne de l'ennemi était rompue, elle n'avait derrière elle aucun terrain où elle pût prendre une nouvelle position, bientôt toute l'armée aurait été prise en flanc. La réserve n'aurait pu quitter sa position pour attaquer en flanc l'avant-garde, sans présenter le flanc elle-même et sans perdre l'avantage de sa position. Mais, comme on ne fit point ces dispositions, la réserve des ennemis quitta son poste sans aucun risque, prit en flanc l'avant-garde du Roi, qui n'étant soutenue, comme on a dit, par aucune autre troupe, fut forcée de céder, et la bataille fut perdue. Ainsi, les principales fautes que fit le Roi dans ses dispositions, avant ou pendant la bataille, furent, 1°. de manœuvrer pendant le jour, ce qui donna à l'ennemi le tems de changer ses dispositions relativement aux circonstances; 2°. de former une attaque dans un point où il ne pouvait combiner les différentes espèces d'armes, tandis que l'ennemi pouvait soutenir ce point avec de l'infanterie, de la cavalerie et une grande quantité d'artillerie; 3°. d'avoir laissé le Général Hulsen se porter trop loin pour pouvoir être soutenu par la ligne; 4°. enfin,

d'attaquer avec trop peu d'infanterie, eu égard à la nature du terrain.

Quant à la conduite de M. Daun, elle paraît uniforme et fondée sur des principes raisonnables. Après la bataille de Prague il marqua beaucoup de jugement. Il se retira devant le Duc de Bevern, quoiqu'il fut dès ce moment même plus fort que lui, autant pour donner à ses troupes le tems de se rassembler, que pour recevoir les renforts qu'il attendait. Ces renforts étant arrivés, aussitôt il change son plan, d'après ces circonstances, il devient aussi vigoureux et aussi actif, qu'il avait paru auparavant lent et temporiseur. Sa marche était calculée de manière à couper le Prince de Bevern, avant qu'il pût joindre l'armée qui était à Prague, ou être renforcé par elle, et quoique ce projet n'ait pas réussi, il était certainement bien combiné. La conduite que tint M. Daun pendant l'action, ne paraît pas moins prudente, il sut profiter des moindres fautes de l'ennemi. Il semble en avoir commis une seule, ce fut de placer sa ligne un peu trop loin, ce qui donna au Général Hulsen la facilité de prendre les villages qui étaient devant le front des Autrichiens, de se former entre ce front et les villages, et alors de pénétrer la ligne, ce qui aurait certainement entraîné la perte de la bataille, si Hul-

sen eût été soutenu. Lorsque votre ligne est placée derrière des villages, elle doit être à une distance convenable pour les soutenir, et autrement, lorsqu'ils sont pris, c'est un grand désavantage pour vous, et un grand avantage pour l'ennemi, dont les mouvemens sont couverts et soutenus par ces villages; au lieu que si vous avez soin de les soutenir, l'ennemi ne peut ni les prendre, ni se porter en avant en les laissant derrière lui, parce que, non-seulement il rompt sa ligne et y met du désordre, ce qui, si vous en savez profiter, doit nécessairement causer sa perte, mais encore parce qu'il s'expose à être pris en flanc par les troupes qui sont dans les villages. Ainsi donc un des plus grands avantages qu'il y ait sur un champ de bataille, c'est d'occuper les villages, pourvu qu'ils soient à une distance convenable pour être soutenus, mais cet avantage est perdu et tourne contre vous, si vous ne les soutenez pas. Cet avantage est si grand, que je ne conseillerais jamais à un Général d'attaquer les villages, s'il s'apperçoit que l'ennemi veuille les soutenir, mais plutôt de les masquer, d'y mettre le feu avec des obus, et de choisir un autre point d'attaque, qui, quoique moins favorable en apparence, doit, généralement parlant, mieux réussir (1). Si le

(1) Le fameux Malborough nous en a donné un bel

Maréchal Daun eût marché, le 19, avec toute son armée vers Prague, il est vraisemblable que celle du Roi qui était devant cette place, aurait été détruite. A la guerre, un Général doit penser qu'il n'a rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire; il ne doit considérer ses succès que comme un moyen d'en obtenir de nouveaux, et ne jamais s'arrêter dans la carrière de la gloire. . . .

Le 19, le Roi quitta l'armée qui avait combattu à Kollin, et alla à Prague pour en lever le siége, ce qui fut exécuté le jour suivant, sans aucune perte considérable. La partie de l'armée qui était sur la rive droite de la Moldau descendit de ce côté jusqu'à Leutmeritz, tandis que celle qui était sous les ordres de M. Keith prit le chemin de Welwarn et de Bu-

---

exemple à la bataille d'Hockstedt : il avait attaqué à différentes fois le village d'Oberklaw, mais chaque fois il avait été repoussé avec beaucoup de perte. Ce Général ayant eu la sage précaution de laisser un corp d'infanterie pour masquer le village, s'avança et rompit la ligne des ennemis, ce qui fit gagner la bataille. Les Français avaient garni tous les villages qui étaient devant leur front, particulièrement Oberkaw et Bleinhem, d'une prodigieuse quantité d'infanterie, espérant que les Généraux des alliés les attaqueraient, et ne présumant pas qu'ils s'avanceraient en laissant les villages derrière eux; mais ils furent trompés, battus, et ils perdirent toute l'infanterie qui était postée dans ces villages.

dyn, où elle passa l'Egra, et alla camper entre Liboschowitz et Lowositz, vis-à-vis la division du Roi. Ainsi le tout ne formait qu'une armée séparée par l'Elbe; il y avait sur ce fleuve tout ce qui était nécessaire pour la communication, et, selon les circonstances, l'armée pouvait être aisément sur l'une ou l'autre rive. Avec le reste de ses troupes, le Roi avait formé une autre armée, forte de près de trente mille hommes; il en donna le commandement au Prince de Prusse, qui prit poste auprès de Bomich-Leipa. Par ce moyen le Roi croyait couvrir la Saxe et la Lusace, et maintenir la communication libre entre cette dernière province et la Silésie; car si les ennemis eussent marché par la gauche de l'Elbe, et tenté de pénétrer en Saxe par le chemin d'Aussig, le Roi aurait pu avec son armée, campée près de Leutmeritz, passer la rivière, prendre entre Lowositz et Aussig, des positions qui auraient arrêté leurs progrès; et s'ils avaient dirigé leurs pas vers la Lusace, l'armée du Prince de Prusse aurait pu aisément prendre quelques camps avantageux dans ce pays de montagnes, ce qui l'aurait mis en état, quoique inférieur en nombre, de s'opposer à eux avec succès, au moins jusqu'à ce que le Roi eût eu le tems de manœuvrer pour le secourir.

Tandis que le Roi faisait ainsi des disposi-

tions pour se maintenir en Bohême aussi longtems qu'il serait possible, les Autrichiens n'étaient pas moins actifs à former leur plan pour l'obliger d'en sortir ; ce plan pouvait s'exécuter de trois manières différentes : la première était de suivre M. Keith par la gauche de l'Elbe, et de tâcher de pénétrer en Saxe ; la conquête de ce pays aurait ouvert un chemin pour porter la guerre dans le Brandebourg, et sans doute aurait donné des moyens de la terminer heureusement, d'autant plus que les Russes et les Suédois auraient été à portée d'agir de concert, et par conséquent avec plus de vigueur. Le second moyen était de laisser une armée pour observer l'ennemi, et d'envoyer le reste en Silésie, pour assiéger ou Neiss ou Schweidnitz ; ce qui forcerait l'ennemi, ainsi qu'on l'imaginait, de quitter la Bohême pour couvrir ces places importantes, dont il semblait que dépendait entièrement le salut de la Silésie. Le troisième et dernier moyen qui se présentait, était de faire marcher l'armée entière vers la Lusace, pour obliger l'ennemi de se retirer ou d'en venir à une action ; et comme il était probable, d'après la connaissance qu'on avait du caractère du Roi, qu'il prendrait ce dernier parti, on jugeait qu'il serait plus sage de tenir toute l'armée ensemble, que de la séparer dans le dessein d'entreprendre plusieurs choses à la

fois, et de l'exposer ainsi à être battue en détail. Ce dernier moyen fut préféré : en conséquence toute l'armée Autrichienne passa l'Elbe le 1er. juillet et campa à Lissau, d'où l'ennemi était parti le 26 du mois précédent, et d'où il avait marché successivement à Jungbuntzlaw et Tscheditz, sur la droite de l'Iser.

Le Prince Charles envoya aussi le Général Nadasti avec un corps considérable sur la droite de cette rivière, autant pour observer les mouvemens de l'ennemi du côté de Leutméritz, que pour couvrir la marche de l'armée vers Jungbuntlaw. Le Général Morocz fut aussi envoyé avec un corps nombreux sur la gauche de l'Iser, pour observer les mouvemens du Prince de Prusse, et pour préparer toutes choses pour la marche de la principale armée. Le premier de ces corps ayant pris poste à Mschno entre l'armée du Prince de Prusse et celle du Roi, tandis que l'autre passait l'Iser à Bakeofen sur le flanc gauche du Prince de Prusse, ce Prince jugea qu'il était tems de quitter Tcheditz ; et comme ces deux corps étaient continuellement sur ses flancs, il crut nécessaire de se retirer successivement à Hirschberg, Neuschlos et Leipa : de là il envoya le Général Putkammer avec quatre bataillons et cinq cents hussards pour occuper Gabel et soutenir ce passage important qui conduit en Lusace.

En même tems la grande armée des Autrichiens s'avança lentement, mais en bon ordre et d'un pas assuré, à Munchengratz, et de là à Honnerwaser. La position des ennemis à Leipa, couverte par le Poltz, fut jugée trop redoutable pour être attaquée ; c'est pourquoi on résolut de tourner leur flanc gauche et d'attaquer Gabel; ce qui devait nécessairement les forcer de se retirer, et assurer en même tems une entrée en Lusace. Le Général Macquire fut envoyé pour cette expédition avec un détachement considérable soutenu par l'avant-garde : l'armée marcha à Nimes pour couvrir ce détachement. La place fut prise le 15, après une défense de trente-six heures, et aussitôt l'armée passa le Poltz. Toutes ces manoeuvres forcèrent le Prince de Prusse de quitter Leipa. En perdant Gabel, il avait perdu sa principale communication avec Zittau, où il avait une forte garnison et des magasins considérables de toute espèce; il fut obligé de faire plusieurs marches forcées et difficiles par Kamentz, Georgenthal, Kreywitz, Rumburg et Unterhennersdorff, pour y prévenir les ennemis, s'il était possible; mais il fut trompé dans ses espérances, car après la prise de Gabel ils avaient dirigé leur marche sur Zittau, où ils étaient arrivés le 19, et alors ils bombardèrent la ville avec une fureur sans relâche. Ils avaient cepen-

dant négligé de l'investir entièrement. Le Prince saisit cette occasion favorable, s'approcha de la place avec son armée ; et ayant retiré pendant la nuit la plus grande partie des provisions et des bagages, etc., il se retira le 23 par Lobau vers Bautzen, sans aucune perte que celle du Colonel Diereck et d'environ deux cents hommes, qui, dans l'embrasement général qui consuma une des villes les plus peuplées et les plus riches d'Allemagne, cherchaient encore à se défendre.

Les Autrichiens ayant ainsi repoussé hors de la Bohême une partie considérable des forces ennemies, et assuré leur communication avec ce pays en occupant Zittau et Gabel, résolurent de se porter plus loin en Lusace, et de tâcher de couper la communication de l'ennemi avec la Silésie. En conséquence, la grande armée marcha, le 25, de Zittau à Ekartsberg, d'où plusieurs détachemens furent envoyés sur la gauche pour observer les mouvemens de l'ennemi, et sur la droite en descendant la Neiss, pour s'assurer des passages qui conduisent en Silésie. Un petit corps de troupes légères, commandé par le Colonel Janus, avait déjà pénétré dans ce pays par le chemin de Trautenau, mais il était trop peu considérable pour faire aucune entreprise importante.

Le Prince Charles prit le parti de rester dans

les environs de Zittau, jusqu'à ce que les ennemis eussent quitté les frontières et se fussent retirés en Saxe; ce qu'il savait qu'ils seraient bientôt forcés de faire, pour s'opposer à l'armée combinée qui se formait alors dans l'Empire, et qui se préparait à marcher vers la Saala et vers Leipsig. Tandis que ceci se passait entre le Prince Charles et le Prince de Prusse, le Roi, avec près de quarante mille hommes, était resté très-tranquillement à Leutméritz, comme s'il eût été tout-à-fait étranger à l'événement. Cependant la prise de Zittau le fit enfin sortir de sa léthargie, et lui fit voir la situation fâcheuse de ses affaires, que rien ne pouvait rétablir qu'une bonne conduite et une grande activité. En entrant en Bohême au commencement de la campagne, il avait laissé la Silésie sans troupes, excepté quelques faibles garnisons pour la couvrir. Les Autrichiens avaient pris une position qui permettait difficilement qu'on envoyât des secours dans ce pays; c'est pourquoi ils pouvaient y entrer, et avant que les secours pussent arriver, y prendre quelques places de conséquence.

Pour remédier à ces inconvéniens, le Roi quitta Leutméritz le 20, et marcha successivement à Pirna où il passa l'Elbe, à Bischoffswerda et Bautzen, où il arriva le 29, et joignit l'armée que commandait le Prince de Prusse,

qui se retira, ne reparut plus à l'armée, et mourut bientôt après.

De là le Roi marcha à Weissenberg, et y attendit l'arrivée du Maréchal Keith, qui, ayant laissé un petit corps pour protéger la Saxe, continua sa marche avec le reste, et joignit l'armée au commencement d'août. Le Roi ayant ainsi formé un corps d'armée considérable, résolut d'ouvrir la communication avec la Silésie, et de faire ses efforts pour amener l'ennemi à une action, dont le succès pouvait rétablir ses affaires.

Dans cette vue, il quitta Weissenberg le 15, et marcha à Ostritz. Son avant-garde prit les bagages du Général Beck à Brenstadtel; et partie des troupes légères qui poussaient à Ostritz, y surprirent le Général Nadasti qui était à table : ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il échappa; tous ses équipages furent pris, on y trouva des lettres qui indiquaient le dessein de livrer Dresde aux Autrichiens; ce qui servit de prétexte pour traiter avec quelque dureté la Reine de Pologne. Le 16, le Roi s'avança vers l'ennemi à la portée du canon, dans l'intention de lui livrer bataille; mais il le trouva si avantageusement posté, qu'il crut qu'il serait imprudent de l'attaquer : cependant il resta dans cette position jusqu'au 20, et voyant que les Autrichiens ne voulaient pas quitter la leur, il

retourna à son premier camp derrière Ostritz. Quoiqu'il eût été impossible au Roi d'exécuter entièrement son plan, il avait cependant gagné un point important en ouvrant une communication avec la Silésie; il résolut de maintenir cette communication, s'il était possible, pour que toutes ses forces pussent au moins agir de concert, si elles ne pouvaient agir réunies : c'est pour cela qu'il laissa dans ce voisinage une partie considérable de son armée sous le commandement du Prince de Bevern, et avec le reste, il alla à Dresde pour marcher contre l'armée combinée qui s'avançait alors vers la Saala.

Avant de faire le récit des opérations ultérieures des armées respectives, nous pensons qu'il peut être utile d'examiner celles qui suivirent le siége de Prague. Dans la description que nous avons donnée de ce pays, on voit qu'il y a trois chemins qui conduisent en Lusace; le premier près de l'Elbe par Leipa, Kamentz et Rumburg, vers Bautzen; le second qui longe l'Iser, par Munchengratz et Gabel, vers Zittau; et le troisième par Reichenberg et Friedland, vers Lauban : tous ces chemins sont coupés par plusieurs grands défilés, surtout le premier et le dernier, où un corps de quelques bataillons suffirait pour arrêter une armée. Le plan formé par les Autrichiens d'agir sur la droite plutôt que sur la gauche de l'Elbe,

était certainement bien combiné, parce qu'ils pouvaient chasser l'ennemi de la Bohême avec plus de facilité que s'ils l'eussent entrepris de l'autre côté, où il aurait pu prendre entre Lowositz et Pirna plusieurs positions qu'on n'aurait pu lui faire quitter par aucun mouvement direct; et si on eût entrepris de se porter sur ses flancs, cette manœuvre aurait entraîné la perte de beaucoup de tems, et peut-être eût été sans succès. Ce plan avait encore un grand avantage; c'est que forçant l'ennemi à quitter la Bohême en gagnant son flanc gauche, les Autrichiens coupaient sa communication avec la Silésie, et s'ouvraient à eux-mêmes une route sûre pour y entrer.

Aussitôt que l'armée eût passé l'Elbe, un gros corps fut envoyé sous les ordres de Nadasti pour observer le Roi; un autre entre ce corps et l'armée du Prince de Prusse. Ces deux corps étaient assez considérables pour former, étant réunis, une petite armée, et pour se tenir près de l'ennemi sans avoir rien à craindre, et rendre la communication entre ces deux armées très-incertaine. Un troisième corps fut envoyé sur le flanc gauche du Prince de Prusse; et à la distance d'une marche de ces différens corps, l'armée principale s'avançait sous les ordres du Prince Charles. Par cette admirable disposition, il pouvait les soutenir au besoin; ils avaient une

retraite sûre en se rejetant sur son armée qu'ils couvraient; et ce Prince, en tenant la gauche de l'Iser, ne pouvait être forcé de combattre contre sa volonté. Ces mesures furent si bien prises, et exécutées avec tant de prudence et tant de vigueur, qu'en vingt jours les Autrichiens forcèrent l'ennemi d'abandonner la Bohême avec beaucoup de perte, et qu'ils coupèrent sa communication avec la Silésie.

Après la prise de Zittau, si le Prince Charles eût marché à Stromberg par-delà Lobau, ou à Reichenbach, ou enfin à Javernick, avec un gros corps sur le Landscron, et les troupes légères dans les bois derrière Lobau, l'ennemi n'aurait jamais pu s'ouvrir une communication avec la Silésie. La position de Kleinschonau était trop en arrière, et laissait le chemin libre entre Bautzen et Gorlitz; de sorte que le Roi pouvait toujours entrer en Silésie sans obstacles. Le plan que suivit le Prince Charles d'agir avec de gros corps plutôt qu'avec l'armée entière, a des avantages infinis : 1°. par ce moyen on assure les subsistances, ce qui est très-difficile dans tous les pays lorsqu'une armée est très-nombreuse; 2°. on se met à portée d'engager chaque jour quelque combat important, sans en venir à une action décisive; 3°. on ranime l'esprit des soldats lorsque de premiers échecs les ont rendus timides; 4°. en prenant poste

poste sur les flancs de l'ennemi, on l'oblige de quitter chaque camp, quelque fort qu'il soit, et par conséquent d'abandonner entièrement le pays. Toutes ces vérités sont déduites clairement de la conduite que tint le Prince Charles en cette occasion.

Celle du Roi ne paraît pas en tout point dans un jour favorable. On doit louer son activité à lever le siége de Prague; la moindre lenteur lui aurait été funeste. La division qu'il fit de son armée en plusieurs corps considérables, après la bataile de Kollin, facilita beaucoup sa retraite. Ces différens corps mettaient l'ennemi dans une telle incertitude, qu'il ne savait sur lequel il devait particulièrement fixer son attention : il ne pouvait même rien entreprendre contre ces corps, jusqu'à ce qu'il se fût assuré de leur nombre, de l'espèce de troupes qui les composaient, et de leur position; et pendant ce tems-là ils se retiraient tranquillement et en sûreté. De la conduite que tint le Roi en cette occasion, on peut déduire une règle générale pour faire sa retraite après la perte d'une bataille; c'est de diviser son armée en autant de corps nombreux que la nature du pays peut le permettre : dans ce cas l'ennemi ne peut vous causer aucun dommage essentiel : s'il divise aussi son armée en plusieurs corps, aucun d'eux ne peut être assez

fort pour rien entreprendre d'important, et même s'il s'approchait de trop près, il pourrait recevoir quelqu'échec considérable. Un autre avantage qui résulte de cette manière de faire sa retraite, c'est que l'ennemi ne peut couper aucun de vos corps, parce qu'il ne peut marcher entr'eux, ni se porter trop en avant, sans exposer ses propres troupes à être enfermées entre ces différens corps : s'il vous suit avec toute son armée, une de vos divisions seulement peut être en danger; et vous l'éviterez aisément en formant une forte arrière-garde, qui donnerait au reste le tems de continuer sa marche en sûreté, d'autant mieux qu'un petit corps marche avec plus d'agilité qu'une armée. On doit avoir soin de ne pas engager le corps entier, parce que si l'ennemi était proche, et s'il agissait avec vigueur, ce corps serait entièrement perdu.

Lorsque le Prince Charles passa l'Elbe, il était évident qu'il se proposait de s'avancer vers la Lusace; par conséquent le Roi aurait dû laisser M. Keith, avec quelques bataillons et quelques escadrons, sur les montagnes qui sont entre Lowositz et Pirna, pour couvrir la Saxe contre les troupes légères des ennemis; prendre avec le reste une position derrière le Poltz, aux environs de Leipa ou de Nimes; placer un corps considérable sur la gauche vers

Liebenau, et un autre plus petit sur sa droite entre lui et l'Elbe, sur le chemin de Rumburg. Ces dispositions auraient mis les Autrichiens dans l'impossibilité de faire un pas, jusqu'à ce qu'ils eussent déposté le Roi. Ils n'auraient pas risqué d'entrer dans ces grands défilés, au travers desquels passe le chemin qui conduit à Rumburg, tant que le Roi aurait eu un corps en front, ainsi qu'on le suppose, et toute l'armée sur leur flanc et sur leurs derrières. Par les mêmes raisons, ils n'auraient pu, en passant sur sa gauche, entrer dans les défilés de Liebenau et de Reichenberg; par conséquent ils auraient été contraints ou de s'arrêter, ou de forcer le Roi de se retirer. Il était encore moins probable qu'ils dussent séparer leur armée, et en envoyer une partie considérable pour faire une diversion en Silésie : ce pays est si fort par lui-même, et on y trouve tant de camps avantageux, que si le Prince de Prusse, même avec sa petite armée, avait pris le chemin de Gabel ou de Zittau, au lieu de prendre celui de Rumburg, il aurait arrêté le Prince Charles, au moins quelque tems : les Autrichiens n'auraient pas risqué de se placer entre son flanc droit et l'armée du Roi; et ils n'auraient pu prendre aisément, sur sa gauche, une position qui l'obligeât de quitter Gabel et Zittau, s'il avait établi son camp sur les mon-

tagnes qui sont entre ces deux places, ce qu'il aurait dû faire, plutôt que de prendre le chemin de Rumburg. C'est pour avoir pris ce chemin, qu'il perdit ces deux places et sa communication avec la Silésie. Lorsque les ennemis arrivèrent à Hunnerwasser, pourquoi le Roi ne profita-t-il pas de cette occasion pour aller aussitôt de Gastorff sur leur flanc et sur leurs derrières, tandis que le Prince son frère les aurait attaqués de front ? Rien ne pouvait les empêcher d'agir de concert ; cependant cette occasion favorable, et beaucoup d'autres que l'ennemi leur présenta, furent perdues : le Roi resta, comme nous l'avons dit, pendant tout ce tems près de Leutméritz, dans une parfaite tranquillité.

L'armée du Prince de Prusse était sans doute trop faible pour résister aux efforts des ennemis, dont le nombre était plus que le double du sien ; cependant nous pensons qu'il aurait pu occuper tel camp qui les auraient arrêtés. Lorsqu'un Général a le malheur de commander une armée inférieure à celle de son ennemi, certainement il doit se retirer devant lui s'il détache des corps nombreux sur ses flancs, tant parce que cela rend ses subsistances très-précaires, que parce que l'ennemi, en faisant un bon usage de ses corps, peut l'attaquer avec des forces réunies, de front et par ses

derrières, et le défaire entièrement, sur-tout s'il y a dans le pays beaucoup de défilés. Dans de semblables circonstances, un Général n'a qu'un moyen de se tirer d'embarras, c'est d'attaquer avec toutes ses forces tous les corps qu'on peut envoyer sur ses flancs ; s'il réussit une ou deux fois, on peut croire que l'ennemi ne fera pas une troisième tentative. Le Prince, n'ayant pas employé ce moyen, fut, comme nous l'avons dit, obligé de se retirer de camp en camp, et enfin d'abandonner tout le pays.

Tandis que ces choses se passaient en Bohême, l'armée de l'Empire, composée de trente-deux escadrons, trente-deux bataillons, vingt-trois compagnies de grenadiers, deux régimens de hussards, et cinquante-deux pièces de canon, commandée par le Prince Hildburgshausen, s'étoit assemblée, au mois d'août, dans le cercle de Franconie; elle devait être renforcée par trente mille Français, sous les ordres du Prince de Soubise, qui avait été quelque tems sur le Mein. Ces troupes se réunirent à Erfurth, le 21 d'août, et prirent le nom d'armée combinée. Leur projet était de chasser les Prussiens de la Saxe, et l'exécution n'en paraissait pas fort difficile : le pays était, à quelques égards, sans défense ; il n'était gardé que par un petit nombre de garnisons, d'ailleurs assez faibles, et qui même, étant

réunies, n'auraient formé qu'un corps peu considérable, incapable de tenir la campagne contre des forces si supérieures. Ces troupes étant divisées, elles pouvaient encore moins faire une résistance efficace : et le Roi étant entièrement occupé à observer les Autrichiens, les Généraux de l'armée combinée n'imaginaient pas qu'il eût ou le tems ou les moyens de s'opposer à leurs opérations.

C'est pourquoi il fut résolu que l'on marcherait sur la Saala, et que l'on ouvrirait la campagne par le siége de Leipsig préférablement à toute autre opération, parce qu'on était à portée de recevoir toutes sortes de secours de l'armée de Richelieu, alors entièrement libre d'agir depuis la convention de Closterseven. De plus, en cas de succès, on pouvait établir des quartiers d'hiver dans cette partie de la Saxe, et la campagne suivante entreprendre la conquête de tout cet Electorat, et celle du Magdebourg et du Brandebourg.

Le Roi savait parfaitement que si l'on n'arrêtait les progrès de l'armée combinée et de celle de M. de Richelieu, ces deux armées seraient bientôt sur l'Elbe, ce qui aurait pour lui des conséquences funestes. C'est pourquoi ce Prince, après avoir laissé une armée de quarante bataillons et de soixante-dix escadrons, sous les ordres du Prince de Bevern, pour

défendre la Silésie, quitta Brenstadtel le 25 d'août, alla à Dresde, où il assembla une armée, et marcha sans aucun délai sur la Saala. Le 12 de septembre, il arriva à Erfurth, que les ennemis abandonnèrent à son approche, pour se retirer à Eisenach. Le Roi les suivit dans le dessein de leur livrer bataille, mais il les trouva si avantageusement postés, qu'il ne jugea pas à propos de les attaquer; et voyant qu'ils évitaient d'en venir à une action, il résolut de se jeter sur la Saala. Il s'y détermina autant pour faire subsister plus facilement son armée, que pour être à portée de soutenir un détachement qu'il se proposait d'envoyer, sous les ordres du Prince Ferdinand, pour couvrir Halberstadt et le pays voisin contre les incursions des troupes légères de Richelieu, qui l'infestaient journellement. Le Roi se proposait aussi d'envoyer un autre détachement, sous les ordres du Prince Maurice, entre la Moldau et l'Elbe, pour couvrir cette partie de la Saxe et du Brandebourg. En conséquence, il se retira d'abord à Buttelstadt, et de là à Naumbourg, où il arriva le 13 d'octobre. Cette retraite encouragea l'armée combinée à se porter en avant; elle reprit sa première position à Erfurth, où le Général Saint-Germain fut posté avec un détachement considérable, pour observer les mouvemens du Roi et pour couvrir

le reste de l'armée, qui, ne pouvant pas supporter le froid, fut mise dans des quartiers de cantonnnement.

Le Prince Charles, voyant les forces de l'ennemi ainsi séparées, à une grande distance les unes des autres, et le chemin du Brandebourg entièrement ouvert, résolut d'envoyer à Berlin un fort détachement; et pour couvrir cette expédition, un autre corps considérable, aux ordres du Général Marschal, fut envoyé sur l'Elster. Par cette entreprise, le Prince Charles se proposait d'augmenter le crédit de ses armes; ce que ne pouvait manquer de faire la prise de la Capitale de l'ennemi. Son dessein était aussi de faire une diversion en faveur de l'armée combinée : parce qu'il n'était pas douteux que le Roi ne quittât la Saxe pour quelque tems, et qu'il ne se hâtât de secourir sa résidence; et enfin, d'obliger le Prince de Bevern à faire quelque détachement considérable, ce qui devait donner des moyens de lui faire quitter sa position avantageuse.

Dans cette vue, le Général Haddick fut envoyé à Berlin, avec environ quatre mille hommes : il prit la ville, la rançonna, et ensuite se retira glorieusement et en sûreté derrière la Spree.

Le Prince Maurice, qui, comme on l'a dit, avait été détaché vers l'Elbe, y était déjà lors-

qu'il apprit l'entreprise de l'ennemi contre Berlin. Aussitôt il passa ce fleuve pour se porter vers la Capitale, dans l'espoir d'y prévenir l'ennemi, ou au moins de lui couper la retraite; mais en arrivant à Schwelinz, il fut informé qu'Haddick avait été à Berlin, qu'il l'avait rançonné, et qu'il s'était retiré en Lusace.

Le Roi, étant informé de cette entreprise contre sa Capitale, et croyant d'abord que l'ennemi avait concerté quelque plan solide avec les Suédois, qui s'avançaient aussi de ce côté, jugea qu'il ne pouvait se dispenser d'aller en personne pour rompre leurs desseins. Ayant laissé six ou sept mille hommes, sous les ordres de M. Keith, pour garder la Saala, et observer les mouvemens de l'armée combinée, ce Prince quitta Leipsig le 16 octobre, et arriva le 20 à Annaberg, sur la droite de l'Elbe, où il apprit la retraite d'Haddick. Sur cela il ordonna au Prince Maurice de reprendre sa première position entre l'Elbe et la Moldau, et il retourna avec une partie de ses troupes à Leipsig.

Les Généraux de l'armée combinée, alors renforcés par un très-gros corps que commandait le Duc de Broglie, avaient résolu de saisir l'occasion favorable que leur présentait l'absence du Roi, et de pénétrer encore une fois dans la Saxe. Pour cet effet ils mirent leurs troupes

en mouvement, passèrent la Saala le 25, et le 27 la tête de leurs quartiers était à Weissenfels. De là, le Comte de Mailly fut envoyé pour sommer Leipsig, que M. Keith refusa de rendre. Les choses étaient en cet état, lorsque le Roi arriva avec environ dix mille hommes. Les troupes de M. Keith et du Prince Ferdinand ayant joint celles du Roi, le tout formait une armée de vingt-deux mille hommes, avec laquelle ce Prince résolut de marcher à l'ennemi.

Quoique l'armée combinée fut très-supérieure à celle du Roi, cependant les Généraux ne jugèrent pas à propos d'en venir à une action, ayant la Saala derrière eux; et probablement ils avaient l'intention de concerter quelque nouveau plan avec M. de Richelieu. Toute leur armée repassa cette rivière le 29. On laissa quatre bataillons et dix-huit compagnies de grenadiers pour la défense de Weissenfels; et quatorze bataillons furent envoyés, avec de la cavalerie, sous le commandement du Duc de Broglie, pour occuper Merseburg : ce qui fait voir qu'on se proposait alors de défendre les bords de la Saala.

Le Roi quitta Leipsig; il arriva le jour suivant à Weissenfels, qu'il fit attaquer aussitôt, et qu'il emporta l'épée à la main après quelque résistance. Les ennemis ayant en grande

partie passé la rivière, firent mettre le feu au pont, et ce qui restait encore à passer fut fait prisonnier. Leur armée fut divisée en deux corps; l'un, commandé par le Prince d'Hildbourghausen, resta vis-à-vis Weissenfels, et l'autre, sous les ordres du Prince de Soubise, s'approcha de Merseburg pour secourir M. de Broglie, ou pour couvrir sa retraite, dans le cas où on jugerait à propos d'abandonner cette place.

Le Roi savait bien que tant que les ennemis auraient des forces aussi considérables sur les frontières du Magdebourg et de la Saxe, il ne pourrait pas séparer son armée, pour mettre ses troupes dans des quartiers d'hiver, lorsque le tems en serait venu, même en supposant qu'il pût prendre tous ses quartiers dans ce pays. C'est pourquoi ce Prince résolût de livrer bataille à l'armée combinée; et dans le cas où elle s'y refuserait, de la forcer de rétrograder si loin, qu'elle ne pût reprendre ses opérations au moins pour cette campagne. Des ponts furent jetés sur la Saala à Weissenfels, Merseburg et Halle; l'armée y passa sur trois colonnes, et s'assembla le 2 de novembre, près du village de Rosbach, comme on voit en AA. Les ennemis ayant abandonné le dessein de défendre les bords de la Saala, quittèrent Merseburg et rassemblèrent toutes leurs forces en

CC. Le Roi examina leur position le 3, et il résolut de les attaquer le lendemain matin. Il s'avança, à la tête de la cavalerie, pour occuper les postes qu'il trouverait les plus favorables pour couvrir l'infanterie, et en même tems il fit ses dispositions pour l'attaque. Arrivé en EE, il s'apperçut que la nuit précédente les ennemis avaient changé leur position, et qu'ils en avaient prise une autre en DD, qui lui parut trop forte pour être attaquée. D'après cela son armée reçut ordre de marcher par sa gauche et de camper en FF, la gauche à Rosbach, le centre à Schartau, la droite vers Bedra, et la cavalerie en troisième ligne.

Les Chefs de l'armée combinée attribuèrent à la crainte le mouvement rétrograde que le Roi venait de faire. Cette idée, et la grande force de leur armée, enflèrent leur courage, de manière qu'ils résolurent de l'attaquer le lendemain matin, et de finir ainsi une campagne dont leurs troupes semblaient ne vouloir pas supporter plus long-tems les fatigues. La droite et le centre du Roi parurent trop avantageusement postés pour être attaqués avec succès, et on prit le parti d'attaquer l'aile gauche en flanc et par ses derrières. Aussitôt le Général Saint-Germain, avec un corps considérable, reçut ordre de prendre poste en NN, tant pour amuser l'ennemi, que pour couvrir la marche

de l'armée. A onze heures elle se mit en mouvement sur trois colonnes : l'avant-garde était composée des Autrichiens et de la cavalerie Impériale; elle était suivie de l'infanterie Impériale et Française : la cavalerie Française fermait la marche. Lorsqu'on fut arrivé sur la montagne, vis-à-vis le flanc gauche des ennemis, on fit halte, et la cavalerie Française reçut ordre de s'avancer et de joindre le reste de la cavalerie qui était à la tête.

A une heure environ, le Roi fut informé que les ennemis étaient en marche sur son flanc gauche; mais ne pouvant pas pénétrer leurs desseins, il resta tranquille à les observer. A deux heures il s'apperçut qu'ils avaient passé son flanc et qu'ils continuaient leur marche vers Merseburg. Aussitôt il donna ordre à la cavalerie et à l'artillerie de marcher sur la gauche derrière les montagnes, et d'occuper celle qui est près de Lunstadt et Reichert-Swerben, tandis que l'infanterie suivait en toute diligence.

Les Généraux de l'armée combinée, voyant que l'ennemi quittait son camp avec une sorte de précipitation, imaginèrent qu'il se retirait, d'autant plus portés à le croire, qu'ils ne pouvaient rien appercevoir de sa marche, qui était couverte par les montagnes. Craignant que l'ennemi ne leur échappât, et ne voulant pas

perdre le fruit de leurs belles dispositions, ils s'avancèrent précipitamment avec leur cavalerie, suivie à une grande distance de l'infanterie. Ils espéraient atteindre l'arrière-garde, et en l'attaquant avec vigueur, la détruire, ou forcer l'ennemi d'en venir à une action générale. Arrivés près de Reichert-Swerben, ils apperçurent quelque cavalerie ennemie sur les hauteurs derrière le village; cependant ils continuèrent de s'avancer, imaginant que cette cavalerie n'était là que pour gagner du tems et pour protéger la retraite. Cette illusion s'évanouit bientôt. Toute la cavalerie Prussienne se formait alors sous la protection de quelques pièces de grosse artillerie postées sur la montagne. Cette artillerie fit un grand effet, et contribua essentiellement au succès de la bataille. Aussitôt que sa cavalerie fut formée, le Roi lui donna ordre d'attaquer celle de l'ennemi. Elle exécuta cet ordre promptement et avec vigueur, rompit cette cavalerie, la mit en désordre et la rejeta sur le village de Bussendorff, où elle essaya de se rallier; mais, sans lui en donner le tems, les Prussiens renouvellèrent leur attaque, la rompirent de nouveau, et avec tant de succès, qu'elle quitta le champ de bataille. En même tems les Généraux de l'armée combinée tâchèrent de former leur infanterie; mais le Roi, qui n'avait encore fait approcher

que six ou huit bataillons, leur ordonna de marcher et d'attaquer les ennemis, tandis qu'ils étaient occupés à former leur ligne. Aussitôt ils attaquèrent; et comme ils étaient soutenus par la cavalerie et par l'artillerie, ils rompirent aisément le peu de troupes qui s'étaient formées à la tête des colonnes, les repoussèrent et les mirent en désordre.

Cependant le Prince de Soubise ne regarda pas l'affaire comme perdue. La réserve, qui consistait en cinq régimens de cavalerie, eut ordre de s'avancer et de soutenir l'infanterie, pour qu'elle formât la ligne, s'il était possible. Cette réserve fut aussitôt attaquée, rompue et repoussée du champ de bataille. Alors l'infanterie, n'étant plus soutenue par la cavalerie, prise en flanc par celle de l'ennemi, de plus, exposée à un feu considérable d'artillerie et de mousqueterie, ne put tenir plus long-tems, et encore moins former une ligne en avant. Elle essaya de se former en arrière entre le village de Bussendorff et le Luftchiff, sous la protection de quelque cavalerie Française; mais celle-ci ayant été forcée de se retirer après un combat opiniâtre, l'infanterie fut aussi obligée de quitter le champ de bataille avec précipitation. Le Comte de Saint-Germain couvrit la retraite.

Ainsi finit la bataille de Rosbach, où vingt

deux mille hommes, conduits avec prudence et avec vigueur, défirent plus de cinquante mille hommes, sans autre perte que celle de trois cents hommes tués ou blessés; tandis que celle de l'armée combinée fut de huit cens morts et six mille prisonniers, y compris onze Généraux et trois cens Officiers, soixante-douze pièces de canon et d'autres trophées militaires. Il y eut plusieurs relations de cette bataille, publiées par les différentes Cours. Celle de la Cour de Vienne est trop générale et n'en donne qu'une idée imparfaite, nous ne l'insérerons point ici. Nous donnerons celle de Berlin, et une autre écrite par un Officier de l'armée combinée : ces relations jointes à ce que nous avons dit à ce sujet, mettront le Lecteur en état de porter un jugement sur cet événement extraordinaire.

Voici la relation que les Prussiens donnèrent de la bataille.

« Au commencement de septembre l'armée de l'Empire et le corps aux ordres du Prince de Soubise, s'assemblèrent à Erfurth dans le dessein de pénétrer en Saxe et de se rendre maîtres de l'Elbe. Alors une partie de l'armée Prussienne marcha vers Naumbourg. Nos troupes légères eurent une escarmouche avec celles de l'ennemi, et remportèrent un avantage considérable. L'armée passa la Saala et s'avança jusqu'à

qu'à Buttelstedt. A-peu-près dans ce tems se fit la convention de Bremerforde entre les Français et les Hanovriens; et un corps considérable de l'armée du Duc de Richelieu entra dans la Principauté d'Halberstadt. Le Prince Ferdinand de Brunswick y fut envoyé, bientôt il délivra ce pays des Français, et fit prisonniers vingt Officiers et quatre cens soldats; mais apprenant que le Duc de Richelieu s'avançait avec toute son armée, il se retira à Wansleben, d'où il pouvait intercepter les convois de l'ennemi. L'armée de Sa Majesté marcha à Erfurth, que l'ennemi quitta pour se retirer dans les montagnes derrière Eisenach. Nous avions un poste à Gotha; le Prince Hildburghausen l'attaqua, mais il fut repoussé avec perte. Les deux armées restèrent dans cette position jusqu'à la fin d'octobre, qu'un corps de troupes Hongroises marcha par la Lusace dans le Brandebourg. On s'attendait que ces troupes seraient suivies du corps aux ordres du Général Marschal, ce qui obligea Sa Majesté d'envoyer contr'elles le Prince Maurice; le Roi suivit et s'avança à Anneberg pour les couper: mais, dans cette expédition, l'ennemi n'avait d'autre objet que de lever des contributions; et à l'approche du Prince Maurice, il se retira sans en avoir levé. Tandis qu'une partie de notre armée marchait au secours de l'Electorat, M. Keith se

retira avec le reste à Leipsig. Les Généraux de l'armée combinée crurent que l'occasion était favorable pour exécuter leurs projets ; en conséquence ils marchèrent, en cantonnant, une partie par Naumburg et Zeitz, une autre partie par Weissenfels, pour prendre Leipsig et notre grand magasin qui était à Torgau. Notre armée eut ordre de s'assembler à Leipsig, où les différens corps arrivèrent le 26 octobre. Le 31, nous marchâmes pour attaquer les quartiers de l'ennemi, nous fîmes quelques prisonniers, mais nous n'allâmes pas au-delà de Lutzen. Sa Majesté étant informée que l'ennemi se retirait de tous côtés, marcha à Weissenfels avec son avant-garde : cette Ville était défendue par des troupes de Bavière et des Cercles ; nous l'attaquâmes et nous la prîmes avec près de trois cens prisonniers. Pour faciliter sa fuite, l'ennemi brûla le pont qui était sur la Saala. Les troupes de l'Empire campèrent de l'autre côté de la rivière, vis-à-vis Weissenfels ; elle se postèrent derrière des enclos et des maisons, pour nous empêcher de réparer le pont : elles formaient une chaîne sur la gauche de la rivière, et le Maréchal Keith, qui, avec la plus grande partie de l'armée, avait marché à Merseburg, trouva le pont brûlé et la Ville occupée par quatorze bataillons Français, dont un détachement avait rompu le pont de Halle. Le

Feld-Maréchal se porta à cette dernière place avec un gros détachement; il fit réparer le pont, ce qui obligea l'ennemi d'abandonner les postes qu'il occupait sur la Saala et de se retirer vers Micheln. Nous réparâmes aussitôt les autres ponts, et nous passâmes la rivière à Merseburg, Halle et Weissenfels. Les trois colonnes se réunirent le même jour près du village de Rosbach. Sa Majesté ayant reconnu la position de l'ennemi, trouva qu'il pouvait être attaqué avec avantage par son flanc droit, et elle résolut de l'attaquer le lendemain matin. En conséquence nous marchâmes, la cavalerie formant l'avant-garde. Lorsque nous arrivâmes sur les hauteurs, d'où le jour précédent nous avions examiné la position de l'ennemi, nous vîmes qu'il en avait changé: non-seulement son front était parallèle au nôtre, mais encore il était couvert d'un ravin profond; sa droite était dans un bois sur une haute montagne, et couverte de trois redoutes et d'un abattis. On ne jugea pas qu'il fût prudent d'attaquer l'ennemi dans cette position avantageuse, et nous retournâmes à notre ancien camp. L'ennemi voyant que nous ne l'attaquions pas, nous fit suivre par quelques détachemens, il fit aussi tirer sur notre cavalerie quelques coups de canon qui furent sans effet. Le 5 au matin nous fûmes informés qu'il était en mouvement

par sa droite, et bientôt après que toute l'armée était en marche. Vers midi nous apperçûmes que la tête des colonnes marchait sur le flanc de notre aile gauche; mais nous ne voulûmes prendre aucune résolution avant de connaître parfaitement les intentions de l'ennemi. A trois heures environ, nous apperçûmes qu'il avait dépassé notre aile gauche, et qu'il dirigeait sa marche vers Merseburg. Aussitôt notre armée se forma en ordre de bataille, et ayant fait un mouvement sur la gauche, nous côtoyâmes l'ennemi; nous gagnâmes les hauteurs, que notre cavalerie occupa, de manière qu'elle se porta sur le flanc de celle de l'ennemi, et après plusieurs attaques elle la battit et la dispersa. Notre infanterie marcha au village de Reitchertzwerben, où notre gauche était postée, et ayant apperçu l'infanterie Française qui se formait en colonnes pour nous attaquer, nous la prevînmes. La bataille dura environ une heure et demie, il n'y eut que six bataillons de notre aile gauche qui eurent part à l'action. Nous poursuivîmes l'ennemi jusqu'à Burgwerben. La nuit nous empêcha de retirer de plus grands avantages de notre victoire. Le jour suivant notre armée marcha vers Friedburg. Le 7, un gros détachement passa la Saala et s'avança à Eckartsberg, etc. ».

La relation suivante fut écrite par un Officier Français de l'armée combinée.

« On résolut d'attaquer le flanc gauche de l'armée Prussienne. Pour cela notre armée marcha sur deux colonnes à neuf heures du matin. Le Général Saint-Germain eut ordre de prendre poste devant notre camp, avec neuf bataillons et quatorze ou quinze escadrons, pour attaquer l'ennemi de front lorsqu'il verrait que nous l'attaquerions par son flanc. Le Roi, informé de ces mouvemens, qu'il attendait avec impatience, ne fit point détendre son camp, et il y laissa une partie de son armée, pour s'opposer au Comte de Saint-Germain, et pour nous faire croire qu'il était dans une parfaite sécurité. L'aile gauche de son armée était cachée derrière une montagne et couverte par un terrain marécageux et par un village : une partie de son armée était formée derrière la montagne dont on a déjà parlé, où était placée une grande quantité d'artillerie : assez près de cette montagne en est une autre qui se prolonge au loin dans la plaine ; l'ennemi avait derrière cette montagne son infanterie en colonnes, une grande quantité d'artillerie et presque toute sa cavalerie. Notre armée, après avoir marché environ deux heures, se trouvait vis-à-vis le flanc de l'ennemi : nous avions devant nous une belle plaine, et n'appercevant

aucune de ses troupes, nous hâtâmes notre marche. Nous avions l'air de craindre que l'ennemi ne nous échappât. Nous n'avions reconnu que son front, sans faire attention à son aile gauche, et nous en fûmes bien punis. A trois heures et demie ou environ, il y eut un choc entre notre cavalerie et celle de l'ennemi, qui était au pied de la seconde montagne, et qui s'avançait en bon ordre contre la nôtre, qu'elle défit aisément, parce que la cavalerie de l'Empire était si près de la nôtre, que celle-ci ne pouvait faire feu librement, ni se former en bon ordre. Dès que l'ennemi parut, la cavalerie de notre aile gauche eut ordre d'avancer, ce qu'elle fit au galop; mais elle trouva que celle de la droite se retirait en désordre: malgré cela la cavalerie Autrichienne et les régimens de Bourbon, Lameth et Fitzjames en particulier, combattirent avec succès. Le combat entre la cavalerie était à peine engagé, que l'ennemi dirigea son artillerie sur le front et le flanc de notre cavalerie et de notre infanterie: celle-ci fut aussitôt formée, mais en quelques endroits elle était trop serrée, dans d'autres il y avait de grands intervalles; elle fit un mouvement à sa gauche, où quelques brigades furent aussitôt repoussées par le feu des Prussiens. La brigade de Mailly suivit les autres brigades; celle de Witmer, dont faisait partie

le régiment de Diesbach, résista le plus longtems, et le Prince de Soubise fut obligé de lui ordonner lui-même de se retirer. »

Toutes les autres relations de cette bataille s'accordent avec celle-ci dans les principales circonstances, c'est pourquoi il nous semble inutile d'en ajouter aucune autre.

RÉFLEXIONS.

Il paraît que les Généraux de l'armée combinée n'avait aucun plan fixe, et qu'au contraire ils se proposaient d'agir selon les circonstances que le hasard ferait naître. Il semble qu'ils voulaient d'abord envahir la Saxe, pourvu que cette invasion pût se faire sans aucun risque. Ils évitèrent pendant toute la campagne d'en venir à une action, et enfin, lorsque le moment était le moins favorable, ils engagèrent cette action. Lorsque le Roi quitta la Saala, n'ayant avec lui que douze mille hommes divisés en deux corps, c'était le moment d'aller attaquer Leipsig : ils auraient pu prendre plusieurs positions, qui auraient rendu difficiles, et peut-être même impossibles, les moyens que le Roi aurait voulu employer pour secourir cette place, d'autant plus que ce Prince n'avait sous ses ordres qu'environ dix mille hommes, et six mille sous les ordres du Prince Maurice ; ainsi,

les Généraux de l'armée combinée n'auraient eu que ces seize mille hommes à combattre. Quant au corps que commandait le Prince Ferdinand, il aurait pu être aisément repoussé sous le canon de Magdebourg; quelques détachemens de la droite de l'armée de Richelieu auraient suffi pour cela. Ces Généraux ayant laissé le Roi réunir ces différens corps à Leipsig, ils agirent prudemment, sans doute, en repassant la Saala, parce qu'il est d'une trop dangereuse conséquence d'engager une action, quand on a une grande rivière derrière soi; mais ils auraient dû défendre les bords de la Saala. Comme ils étaient plus forts que le Roi, ce Prince ne devait pas la passer sans qu'ils en eussent connaissance. S'ils avaient laissé un gros détachement vis-à-vis Weissenfels, un autre à Merseburg, et que l'armée eût pris une position centrale entre ces deux places, ils auraient pu facilement soutenir l'un et l'autre de ces détachemens, et selon toutes les apparences ils auraient empêché l'ennemi de passer cette rivière. S'ils se proposaient de combattre, ils ne pouvaient pas trouver une occasion plus favorable que l'instant où l'ennemi passa la Saala; et s'ils ne voulaient pas combattre, ils devaient se retirer derrière l'Unstrut, et se couvrir de cette rivière. Tout le monde convient que l'armée du Roi passa la Saala sur trois colonnes, une à

Weissenfels, une autre à Merseburg, et la troisième à Halle; qu'ainsi elles étaient séparées l'une de l'autre de sept milles, et qu'elles se réunirent à Rosbach. Nous ne pouvons concevoir comment les Généraux de l'armée combinée laissèrent commettre impunément au Roi une si grande faute. Ils auraient pu prendre plusieurs positions pour empêcher la jonction de ces colonnes, et les attaquer séparément avec leurs forces réunies : pour s'en convaincre il suffit de jeter les yeux sur la carte. Puisqu'ils avaient évité pendant toute la campagne d'en venir à une action, ils devaient persister encore quelques jours dans leur résolution; parce qu'il était vraisemblable que la situation des affaires en Silésie et en Westphalie forcerait le Roi de marcher en personne contre les Autrichiens; et s'il ne le faisait pas, il lui était impossible de résister à l'armée combinée et à celle de Richelieu, parce qu'il aurait eu une des deux sur son flanc, et que, n'ayant tout au plus que la cinquième partie de leurs forces, il aurait été obligé d'abandonner le pays, ou d'être la victime de leur supériorité s'il persistait à les attendre. Ainsi, dans cette seule campagne, le Roi aurait perdu ou la Saxe ou la Silésie, et peut-être l'une et l'autre, si M. de Richelieu et les Généraux de l'armée combinée se fussent conduits avec plus de jugement.

Le plan qu'ils avaient formé d'attaquer le flanc gauche de l'ennemi était contraire à toutes les règles de la prudence militaire : dans le cas d'une défaite, leur retraite devenait impossible ; ils avaient derrière eux une rivière, et l'ennemi était entr'eux et le pays où ils devaient nécessairement faire leur retraite. Leur conduite pendant l'action ne fut pas moins imprudente : ils ne devaient pas s'attendre que l'ennemi laissât envelopper son aile gauche, et couper sa communication avec la Saala ; et comme ils firent leur marche en plein jour, le Roi ne pouvait se méprendre sur leurs véritables desseins. Jamais un Général ne doit se laisser attaquer en flanc et sur ses derrières : et comment pouvaient-ils croire qu'un Général comme le Roi de Prusse commettrait une pareille faute ? Lorsqu'ils résolurent d'attaquer son flanc gauche, ils devaient faire quelque démonstration sur sa droite pour attirer son attention de ce côté, et par une marche de nuit s'approcher de sa gauche, et d'attaquer, sans lui donner le tems de changer de position : c'était la seule manière d'exécuter leur plan ; le moyen qu'ils employèrent pour y parvenir le rendit impraticable, dès le premier instant qu'ils mirent leur armée en mouvement.

Lorsque le Roi quitta son camp avec une apparence de précipitation, le Comte de Saint-

Germain aurait dû le suivre ; on aurait dû aussi envoyer un gros détachement de cavalerie sur le chemin de Merseburg, pour reconnaître ses mouvemens : dans le cas où on aurait vu qu'il se retirait, ces deux corps auraient suffi pour battre son arrière-garde ; et si on se fût apperçu que le Roi ne faisait que changer sa position, ils l'auraient amusé, et l'armée aurait eu le tems de se former, ou de se retirer dans son ancien camp. Certainement les Généraux sont impardonnables d'avoir marché avec toute leur armée sans avant-garde ; ce qu'on ne doit jamais se permettre, sur-tout lorsqu'on est près de l'ennemi. Lorsqu'enfin ils furent détrompés, et qu'ils virent l'ennnemi se former sur les hauteurs de Reichertswerben, pourquoi continuèrent-ils de s'avancer ? Ils auraient dû former aussitôt leur ligne le plus en arrière qu'ils auraient pu, et ils ne devaient en aucune manière entreprendre de la former sous le feu de l'ennemi, et si près de lui ; de semblables manoeuvres ne doivent jamais réussir, si l'ennemi sait se conduire sagement et avec vigueur.

La conduite du Roi est bien différente de celle des Généraux de l'armée combinée. Il voit l'ennemi en mouvement toute la matinée, cependant il reste tranquille ; il n'est ni inquiet ni troublé comme on l'est trop souvent en pareil cas, et aussitôt qu'il a pénétré leur dessein, il

fait ses dispositions. Sa marche derrière la montagne de Reichertswerben lui procura de grands avantages : cette apparence de fuite enfla le courage de ses ennemis au point de leur faire négliger toutes les précautions nécessaires; ils s'avancèrent avec tant de précipitation, qu'il y eut du désordre dans leur armée pendant la marche; et leur erreur fut telle, que la tête de leurs colonnes se trouva tout-à-coup sous le feu de la ligne de l'ennemi, et si près de lui, qu'il leur fut impossible de se former. Le Roi saisit ce moment favorable; il ordonna à sa cavalerie d'attaquer; et quoiqu'il fût à peine arrivé quelques corps d'infanterie, il leur ordonna de s'avancer avant que l'ennemi pût faire aucunes dispositions. Un pouce de terrain, un instant perdu, auraient donné à l'ennemi l'espace et le tems nécessaires pour former sa ligne; mais les dispositions du Roi furent aussi précises que jamais dispositions puissent l'être, et il fut couronné, comme il le méritait, par la victoire. Telle fut la fin de la campagne de Saxe.

Nous avons dit précédemment que le Roi de Prusse en quittant la Lusace y avait laissé le Duc de Bevern (1) avec un corps considérable,

(1) Auguste-Guillaume Duc de Bevern était né en 1715. En 1733, il servit contre les Français; en 1735, il entra Lieutenant-Colonel au service de Prusse; en 1739, il fut fait Colonel, et il fut blessé à la bataille de

pour observer le Prince Charles, et sur-tout pour l'empêcher de faire aucune entreprise importante sur la Silésie. En conséquence, le Général ayant reçu un convoi de Bautzen, quitta Brendstadtel et campa sur la montagne appelée le Landscron près de Gorlitz; et pour mieux s'assurer des passages de la Neiss et de la Queiss, par où il pouvait entrer en Silésie s'il était nécessaire, il envoya le Général Winterfield avec un gros corps entre ces deux rivières à un endroit nommé Moys près Gorlitz.

Le Prince Charles s'avança à la tête de la

Molwitz; en 1741, il eut un régiment; en 1743, il fut fait Major-Général; en 1747, Gouverneur de Stettin; en 1750, Chevalier de l'Aigle noir et Lieutenant-Général. Il se distingua aux batailles de Hohenfriedberg, Lowositz, Prague, Chotzemitz et de Breslaw, à la suite de laquelle il fut fait prisonnier lorsqu'il allait reconnaître l'ennemi avec un seul domestique. En 1758, il fut relâché sans aucune rançon, à cause de sa parenté avec l'Impératrice. Le Roi paraissant mécontent de sa conduite, il se retira à son gouvernement de Stettin, où il resta jusqu'en 1762; alors il fut appelé à l'armée qui était en Silésie, et il avait un corps à ses ordres lorsque le Roi assiégeait Schwednitz. Les Autrichiens voulant secourir cette place, attaquèrent le Duc de Bevern avec une armée commandée par les Généraux Lacy, Laudhon et Odonell; il les repoussa plusieurs fois, quoiqu'ils fussent trois fois plus forts que lui, et il donna au Roi le tems de venir à son secours. Il peut sans doute être compté parmi les premiers Généraux de ce siècle.

principale armée jusqu'à Brenstadtel, et il envoya aussi entre la Neiss et la Queiss à Seidenberg, le Général Nadasti avec un corps considérable, tant pour observer Winterfield, que pour s'assurer un passage sur la Neiss, et être prêt à suivre ou à prévenir le Duc de Bevern, de quelque côté qu'il se portât pour entrer en Silésie.

Le Prince Charles desirait de faire quitter à l'ennemi sa position actuelle, et de porter la guerre en Silésie, non-seulement parce que l'armée s'y soutiendrait aux dépens du pays, mais parce qu'étant très-supérieure, elle pouvait faire quelqu'entreprise importante : au lieu que l'ennemi conservant sa position, la campagne serait bientôt finie, et alors les Autrichiens perdaient le fruit de leurs manoeuvres précédentes. Par les mêmes raisons, il était avantageux au Duc de Bevern de maintenir les choses dans l'état où elles étaient, et de prolonger la campagne, sans laisser gagner à l'ennemi aucun avantage considérable. La position du Duc de Bevern paraissait favoriser ses vues. Il jugeait que les Autrichiens ne pouvaient entrer en Silésie en le laissant derrière eux, parce qu'il aurait pu rentrer en Bohême, et en coupant leurs subsistances, les mettre dans l'impossibité de rien entreprendre d'important en Silésie. Au moyen de la garnison de Bautzen,

les opérations du Roi en Saxe, et celles du Duc de Bevern, pouvaient se concerter et se soutenir réciproquement; et sans doute, si ce Général avait pu garder sa position jusqu'à ce que le Roi eût délivré la Saxe de l'armée combinée, l'ennemi aurait été forcé de se retirer en Bohême, même sans rien entreprendre sur la Silésie.

Le Prince Charles, à qui il n'était échappé aucune de ces combinaisons, résolut de forcer l'ennemi de quitter sa position et de marcher en Silésie; mais cette position ayant été jugée inattaquable, il crut nécessaire d'obtenir par ses manoeuvres ce qu'il ne pouvait obtenir par la force. Dans cette vue, il envoya un corps pour chasser la garnison de Bautzen, et couper ainsi la communication de la Saxe; et il se détermina à attaquer le Général Winterfield, ce qui devait aussi couper à l'ennemi la communication de la Silésie. Ces résolutions prises, le corps de Nadasti fut considérablement augmenté, et le 7 septembre, celui de Winterfield fut attaqué. Ce Général avait posté deux bataillons sur une montagne appelée le Holtzberg, et à peu de distance de son camp; ce fut sur ce point que les Autrichiens dirigèrent leur attaque, et ils arrivèrent sur ces bataillons avant qu'ils eussent pu recevoir du secours ou se retirer; ils se défendirent avec une bravoure ex-

traordinaire, ce qui donna le tems à Winterfield de venir à leur secours : ils combattirent alors avec plus de chaleur qu'auparavant, se flattant de rester maîtres du terrain; mais ayant perdu un grand nombre d'hommes, et leur Général étant blessé mortellement, ils furent obligés de quitter leur poste et de se retirer dans leur camp. Les Autrichiens prirent possession de Holtzberg; ils l'abandonnèrent cependant le lendemain matin, ayant eu dans ce combat sanglant environ deux mille hommes tués ou blessés.

Le Duc de Bevern ayant perdu Bautzen, et par conséquent sa communication avec le Roi en Saxe, craignant d'ailleurs que les Autrichiens, après avoir défait Winterfield, ne passassent la Neiss avec leur principale armée, et qu'ils ne l'empêchassent d'entrer en Silésie, résolut d'y marcher tandis qu'il le pouvait encore : il prit d'autant plus volontiers ce parti, qu'il lui était absolument impossible de subsister dans la position qu'il occupait alors, parce qu'il ne pouvait plus rien tirer des magasins qui étaient en Saxe, et que ce qu'il aurait tiré des magasins de la Silésie pouvait être intercepté par les troupes légères de l'ennemi qui étaient extrêmement nombreuses, et à qui ce pays couvert de bois, de ravins et de montagnes était extrêmement favorable. En conséquence le Duc de Bevern, n'osant

passer

passer la Neiss à Gorlitz si près de l'ennemi, marcha le long de cette rivière, la passa, alla à Naumbourg, de là successivement par Buntzlaw et Hainau, Lignitz, où il arriva le 19.

Le Prince Charles ayant été informé de la marche des ennemis, avait aussitôt mis son armée en mouvement, et avait pris sa route par Lauban, Lowenberg, Godberg, Hundorff, Jauer, Nicolstad et Greibnig, où il arriva le 25. En prenant cette position, il coupa aux ennemis la communication de Breslaw, Schweidnitz et de la Haute-Silésie. Le jour suivant, il fit canonner le village de Barshdorff, où les ennemis avaient posté quelqu'infanterie : le feu ayant pris aux maisons, ces troupes furent obligées de se retirer, et elles occupèrent derrière ce village une position où elles pouvaient être soutenues par toute l'armée. Le Prince Charles avait dessein de les attaquer; mais le Duc de Bevern se proposant de regagner, s'il était possible, sa communication avec Breslaw et la Haute-Silésie, quitta son camp la nuit du 27, et dirigea sa marche vers Glogau, afin de pouvoir passer l'Oder en sûreté, s'il était suivi par toute l'armée autrichienne; mais s'étant apperçu qu'il n'était poursuivi que par l'avant-garde, et qu'elle passait sur la droite du Katzbach vers Parchwitz, il résolut de passer l'Oder près de Lampersdorff, ce qu'il exécuta le 29;

et après avoir marché par la droite de ce fleuve, il le repassa à Breslaw, et le 1er. d'octobre il campa sur les bords de la Lohe, ayant la ville derrière lui. Par cette belle marche, il ouvrit encore mieux sa communication avec la Haute-Silésie; il couvrit la Capitale avec son armée, qui réciproquement était couverte par la Capitale.

Lorsque l'ennemi quitta Lignitz, le Prince Charles jugea qu'il était inutile de le poursuivre, parce que tout ce que l'on pouvait faire était de le rejeter sous le canon de Glogau, où il aurait pu rester en sûreté et être pourvu de tout ce dont il aurait besoin; au lieu que les Autrichiens n'avaient de ce côté aucuns magasins, et qu'il leur était impossible d'en former, ayant l'ennemi devant eux et ses places fortes sur leurs derrières : ils auraient donc été forcés de se retirer et de s'approcher des frontières de la Bohême, seul pays d'où ils pussent tirer des subsistances pour une armée aussi nombreuse. C'est pourquoi, au lieu de fatiguer ses troupes à poursuivre inutilement l'ennemi, le Prince Charles se porta vers Breslaw, espérant sans doute qu'avant l'approche de l'ennemi il s'emparerait de cette place, très-faible par elle-même, et qui n'était défendue que par une garnison peu considérable.

Arrivé sur la Schweidnitzwasser, petite ri-

vière qui passe à trois milles de Breslaw, il trouva que l'ennemi l'avait prévenu, et qu'il était campé environ à deux milles entre son armée et cette place. Cette circonstance le força de prendre de nouvelles mesures. Il lui était impossible de rester long-tems dans cette position, tant par le défaut de subsistances, que parce que l'hiver, qui devenait rigoureux, le mettrait bientôt hors d'état de tenir la campagne. Ce Prince ne pouvait pas non plus diviser ses troupes au milieu d'un pays où l'ennemi avait une armée, et où il était maître de toutes les places fortes. D'un autre côté, il lui paraissait plus humiliant de se retirer en Bohême sans avoir fait aucune entreprise, et de perdre ainsi le fruit de ses opérations précédentes, d'autant plus que son armée était déjà supérieure à celle de l'ennemi, et que d'ailleurs il attendait un corps considérable de Bavarois et des troupes de Wurtenberg, qui étaient en marche pour le joindre. Ces motifs déterminèrent ce Prince à entreprendre le siége de quelque forteresse, pour avoir une place d'armes dans le pays ennemi, y laisser au moins une partie de son armée en sûreté pendant l'hiver; se mettre ainsi en état d'y entrer la campagne suivante sans aucune difficulté; et en fournissant abondamment cette place de toutes les provisions nécessaires, continuer la guerre d'une

manière plus sûre et plus facile qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Cette résolution prise, le premier objet était de choisir la place qui convenait le mieux pour remplir ces vues. Neiss étant près des frontières de la Moravie, pouvait être attaquée avec plus de facilité qu'aucune autre, parce qu'on pouvait tirer d'Olmutz tout ce qui était nécessaire pour une semblable entreprise; Neiss aurait assuré un passage dans la Haute-Silésie, et de cette place, plutôt que de toute autre; on aurait pu attaquer avec facilité le pays de Glatz la campagne prochaine. A cela on objectait : que Neiss était à une telle distance, que l'armée ne pourrait y arriver que lorsque la saison serait trop avancée, pour qu'on pût se flatter de faire ce siége sans beaucoup de peines et avec quelqu'apparence de succès, d'autant plus que le Duc de Bevern pourrait y être rendu long-tems avant les Autrichiens, et y occuper une position propre à couvrir cette place; enfin que dans le cas où on s'en emparerait, la prise de cette place n'offrait aucun avantage réel, puisqu'elle n'entraînait avec elle que la possesion d'une très-petite partie du pays; tandis que l'ennemi avait Kosel, Brieg et Glatz, situés aux environs, et que Neiss ne couvrait que la Moravie, laissant la Bohême entièrement ouverte à l'ennemi. On proposa ensuite d'attaquer le Prince de Bevern devant

Breslaw : l'ennemi battu, non-seulement cette place tombait d'elle-même, mais encore on avait la facilité d'attaquer en Silésie quelques-unes des places, qui, abandonnées à de faibles garnisons, seraient bientôt réduites : alors l'armée autrichienne, couverte par ces places, pouvait avec sûreté être divisée, et prendre ses quartiers d'hiver. Ce projet était très-plausible, mais il fut jugé dangereux, parce que dans le cas où il ne réussirait pas, il n'était pas facile de se retirer dans la Bohême, dont les Autrichiens étaient séparés par plusieurs hautes montagnes; que les chemins étaient très-difficiles, et de plus, que l'armée avait derrière elle la ville de Schweidnitz qui renfermait une forte garnison. Toutes ces raisons ayant été bien pesées, on résolut, préférablement aux deux projets dont on vient de parler, de faire le siége de Schweidnitz; parce qu'en prenant cette place, on se rendait maître des principaux défilés qui de ce côté conduisent en Bohême, et des villes et villages qui sont derrière cette place : alors on avait la facilité de tenir une grande partie de l'armée en Silésie pendant l'hiver; et en prenant cette ville sans perdre de tems, on pouvait, ayant la facilité de s'y retirer en cas d'échec, attaquer le Duc de Bevern avec confiance, ou faire quelqu'autre entreprise.

En conséquence le Général Nadasti fut en-

voyé avec un corps considérable pour assiéger Schweidnitz; il y fut joint par les troupes de Bavière et de Wurtenberg. La ville de Schweidnitz est située dans une belle plaine, elle est éloignée environ de trois milles des montagnes qui séparent la Silésie de la Bohême, elle est riche et bien peuplée. Lorsque dans la guerre précédente elle passa pour la première fois au pouvoir des Prussiens, elle n'était défendue que par un vieux mur gothique, avec quelques tours; mais le Roi considérant les avantages que lui offrait sa position, tant pour faciliter l'exécution des projets que par la suite il pourrait former contre la Bohême, que pour couvrir la Silésie, résolut de la fortifier. A la fin de la guerre, ce Prince ordonna que l'on y construisît plusieurs redoutes du genre de celles qu'on nomme étoiles, parce qu'elles en ont la forme; on joignit ces redoutes par une courtine, où l'on plaça quelques petites lunettes ou demi-lunes; le tout était entouré d'un fossé et d'un chemin couvert palissadé.

De tous les ouvrages de fortification, les plus mauvais sont les redoutes en étoiles : par la nature de leur construction, elles ne peuvent avoir de flancs, et les angles rentrans prennent en dedans un si grand espace, qu'elles ne peuvent contenir le nombre d'hommes et d'artillerie nécessaires pour les défendre; elles sont

de plus exposées à être enfilées d'un bout à l'autre, de sorte qu'il est impossible qu'elles fassent une bonne défense lorsqu'elles sont bien attaquées.

Le Général Nadasti fit faire trois attaques, dont une fausse et deux véritables. Les tranchées furent ouvertes la nuit du 27 octobre; l'artillerie ayant fait brèche à trois de ces redoutes, le 11 novembre dans la nuit elles furent emportées d'assaut, ce qui obligea le Gouverneur de capituler le lendemain matin. La garnison, qui consistait en six mille hommes environ et quatre Généraux, fut prisonnière de guerre. On trouva dans la place une grande quantité d'artillerie, beaucoup de provisions de guerre et de bouche, et trois cent mille florins.

Pendant tout ce tems, le Prince Charles et le Duc de Bevern restèrent tranquilles près de Breslaw; le premier couvrant le siége de Schweidnitz, et l'autre se fortifiant dans son camp: il n'osait le quitter pour marcher au secours de Schweidnitz, dans la crainte de perdre Breslaw, et d'être enfermé entre l'armée du Prince de Prusse et celle qui était devant Schweidnitz.

Le Prince ayant réussi dans l'entreprise qu'il avait formée sur cette place, ce succès l'encouragea à attaquer son ennemi, quoiqu'il fût alors très-bien fortifié. Pour cela, le Général Nadasti

eut ordre de joindre la principale armée avec celle qu'il commandait ; il arriva le 19, et campa sur la droite de l'armée du Prince, comme on peut le voir dans le plan. Les deux jours suivans furent employés à faire les préparatifs nécessaires pour l'attaque. Tout étant prêt, le 22 au matin la bataille commença. Nous donnerons ici les relations qui furent publiées par les différentes Cours, et ensuite nos observations sur le terrain où l'action s'est passée, et sur l'action même; ce qui suffira pour qu'on puisse s'en former une idée claire et précise.

Voici la relation qui fut publiée à Vienne.

« L'armée Impériale et Royale était campée, la droite à Strachwitz, la gauche à Grossmasselwitz; elle formait deux lignes et une réserve : les grenadiers étaient postés à Grossmochber, pour couvrir la droite, et quelques régimens d'infanterie à Kleinmasselwitz, pour couvrir la gauche. L'armée qui était sous les ordres du Général Nadasti s'arrêta sur notre droite au-delà d'Operau à la gauche de la Lohe, ayant quelques troupes légères à Hartlieb de l'autre côté de cette rivière. L'armée des Prussiens était aussi sur deux lignes ; l'infanterie formait la première, et la cavalerie la seconde : ces deux lignes s'étendaient depuis Cosel jusqu'à Kleinmochber, et de là en droite ligne vers Breslaw. Les Prussiens formaient aussi un demi-

quarré, dont l'angle était à Kleinmochber; mais dès qu'ils s'apperçurent de nos dispositions, cette partie de leur armée, qui s'étendait depuis Kleinmochber, vers Breslaw, eut ordre de s'avancer vers la Lohe, d'occuper quelques montagnes, ainsi que les villages de Kleinburg et de Kreitern, pour former un front contre le Général Nadasti : ces troupes étaient couvertes par la Lohe, qui n'a pas beaucoup de largeur, mais dont les bords sont très-marécageux, et qui étaient garnis de beaucoup de redoutes et de retranchemens. La droite des Prussiens était couverte par un abattis derrière lequel ils avaient placé leurs chasseurs et bons tireurs, et six bataillons de grenadiers, pour couvrir leur flanc droit. Le village de Pilnitz était bien fortifié en avant et en arrière par des redoutes qui présentaient continuellement quelque nouvelle défense. On avait aussi fortifié les villages de Schmiedfeld, Hoflichen, Kleinmochber et Grabischen, avec des parapets, des fossés et trois rangs de trous de loup (1), de sorte qu'il était presqu'impossible de les passer. Indépendamment de ces ouvrages, il y avait aussi entre les villages et derrière, des redoutes avec des batteries et des parapets qui s'étendaient jusqu'au

(1) Ce sont des fossés ronds, qui ont généralement dans le haut deux pieds de diamètre, un pied dans le bas, et deux environ de profondeur.

faubourg de la ville. Les Prussiens avaient posté de l'autre côté de l'Oder de l'infanterie dans les villages de Protsch, Weida, Hunnern, Simsdorff et Rosenthal, et de la cavalerie entre ces villages; ils avaient de plus sur leur aile gauche deux régimens de hussards.

» Telle était la position des deux armées. Celle des Autrichiens était de soixante mille hommes; celle des Prussiens de quarante mille ou environ.

» En conséquence des mesures concertées entre Son Altesse Royale et Son Excellence le Maréchal Daun, la nuit du 21 on dressa des batteries, les pontons furent transportés près des endroits où on devait jeter des ponts; et tous les préparatifs nécessaires pour passer la rivière et attaquer les ouvrages des ennemis, étant achevés, l'armée se mit en marche le 22 avant le jour, formant deux lignes sur la Lohe, la première composée dinfanterie, la seconde de cavalerie. On envoya les bagages derrière la Schweidnitz. Les Chirurgiens eurent ordre de suivre l'armée, et de s'arrêter à des endroits désignés où les blessés devaient être portés. Le 22, jour fixé pour l'attaque, un grand brouillard nous empêcha de voir les dispositions des ennemis. A neuf heures du matin, nous établîmes quatre batteries où l'on plaça quarante pièces de canon, qui tirèrent jusqu'à midi sur les villages de Pils-

nitz, Schmiedfeld, Hoflichen, Kleinmochber, Grabischen, et sur les redoutes. Alors le brouillard commença à se dissiper; nous avançâmes pour jeter des ponts sur la rivière, et dans moins de trois quarts-d'heure, nous en jetâmes sept en présence et sous le feu de l'ennemi.

» Son Altesse Royale et M. Daun étaient à Grossmochber; et le signal convenu ayant été donné par leurs ordres, le Général Sprecher, ayant avec lui le Major-Général Richlin, s'avança avec trente-cinq compagnies de grenadiers, soutenues par douze compagnies de grenadiers à cheval que commandait le Prince Lowenstein, et passa le pont de Grossmochber: ces troupes étaient soutenues par l'aile droite de la première ligne d'infanterie, sous le commandement du Lieutenant-Général Andlau, et des Majors-Généraux le Duc de Ursel et le Baron Unrhue; et de plus par le corps de réserve que commandaient les Lieutenans-Généraux le Comte Wied, et Nicolas Esterhasi, les Majors-Généraux Blonquet, Wolff et Otterwolff; et enfin par l'aile droite de la seconde ligne, commandée par les Lieutenans-Géneraux Minulph, le Comte Stahremberg, et les Majors-Généraux Wulfen et Buttler.

» En même tems et au même endroit passèrent aussi avec l'aile droite de la première ligne de cavalerie, le Comte Luchesi, Général de

cavalerie, les Lieutenans-Généraux Spada et Wolwart, et les Majors-Généraux Deville, Kolbel et Aspremont. Toutes ces troupes se formèrent sur deux lignes de l'autre côté de la Lohe sous le feu de l'artillerie de l'ennemi, et elles attaquèrent sa cavalerie et son infanterie qui s'avançaient. A une heure, le feu de la mousqueterie commença, et se soutint vivement et en bon ordre environ une demi-heure, sans que d'aucun côté on cédât un pouce de terrain : enfin la cavalerie et l'infanterie ennemie furent forcées de se retirer, et notre infanterie prit Grabischen et la forte batterie qui était derrière ce village. Nos troupes s'avancèrent jusqu'aux retranchemens qui étaient près de Kleinmochber ; et quoique l'ennemi y eût porté de l'infanterie et de l'artillerie, il fut cependant forcé de se retirer.

» La seconde attaque fut commandée par le Lieutenant-Général Comte Arberg, ayant sous ses ordres le Major-Général Lacy ; elle était soutenue par l'infanterie que commandait le Lieutenant-Général Macquire, et par l'aile gauche de la seconde ligne de cavalerie commandée par le Comte Stambach, Général de cavalerie. Cette colonne était destinée à attaquer les villages de Schmiedfeld et Hoflichen. A trois heures elle passa la Lohe. Le Comte Arberg et le Comte Macquire attaquèrent les redoutes

près de Schmiedfeld, et après un combat très-sanglant, ils en chassèrent les ennemis. En même tems le Comte Wied, qui commandait la réserve, s'avança pour attaquer Hoflichen ; et quoique ce village fût défendu par des parapets, des fossés et des trous de loup, il l'emporta ainsi que les redoutes qui étaient aux environs.

» La troisième attaque, dirigée contre Pilsnitz, fut plus vive et dura plus long-tems qu'aucune des autres. Ce village est séparé en deux par la Lohe, dont les bords sont en cet endroit très-élevés ; aux environs le pays est fourré et difficile, et l'entrée et la sortie de ce village étaient défendues par des redoutes. Le Général Keulh, avec l'aile gauche de l'infanterie, soutenue par l'aile gauche de la seconde ligne de cavalerie, eut ordre d'attaquer ce village et les ouvrages qui étaient aux environs ; mais par la difficulté du terrain, la force des ouvrages et la bravoure des ennemis, il fut repoussé avec très-grande perte à trois différentes reprises : enfin, quoiqu'il fût alors près de six heures et tout-à-fait nuit, il renouvella l'attaque avec tant de vigueur et de courage, que l'ennemi fut forcé de se retirer, et d'abandonner successivement le village et les redoutes.

» Nous pensions que la bataille était finie avec le jour ; cependant l'ennemi parut encore,

et une colonne s'avança vers Kleinmochber, s'efforçant de prendre en flanc les régimens de cavalerie de l'Archiduc Joseph et de Léopold : ceux-ci, soutenus par six compagnies de grenadiers placées dans les redoutes, aux ordres du Général Sprecher, manœuvrèrent si bien, qu'ils tinrent l'ennemi en respect, jusqu'à ce que le régiment d'infanterie du Prince Charles, et le régiment de cavalerie de Luchesi pussent les joindre; ce qui obligea les ennemis de se retirer tout-à-fait.

» A quelque distance de Pilsnitz, sur la droite de la Lohe, l'ennemi avait fait un grand abattis qui s'étendait jusqu'à l'Oder. Le Colonel Brentano avec ses Croates, soutenus par un corps de mille hommes d'infanterie, eut ordre d'attaquer cet abattis : il eut le bonheur de réussir et de le passer; mais comme nous n'étions pas encore maîtres de Pilsnitz, il fut forcé de se retirer avec quelque perte. Cependant bientôt après il renouvella l'attaque; et comme alors notre aile gauche s'était avancée à Pilsnitz, il passa de nouveau l'abattis, et mit les ennemis dans un grand désordre.

» Le Major-Général Beck fut envoyé sur l'Oder avec un corps considérable; et ayant chassé les ennemis des différens villages qu'ils occupaient, il canonna le flanc et les derrières de leur aile droite à Cosel sur l'Oder.

» Tout ce que nous avons dit jusqu'ici de nos opérations fut exécuté par l'armée qui avait campé aux environs de Breslaw pendant le siége de Schweidnits. Outre ces différentes attaques, le Général Nadasti, avec l'armée qu'il avait commandée à ce siége, à quelques bataillons près, et renforcée par quatre régimens de cavalerie, eut ordre de diviser ses troupes en trois colonnes, les grenadiers à la tête et soutenus par des bataillons et des brigades; et après avoir passé la Lohe, d'attaquer l'aile gauche des ennemis qui était postée vis-à-vis de lui. En conséquence, le 21 il s'empara du village de Hartlieb, que l'ennemi avait occupé précédemment avec de l'infanterie et de la cavalerie; et le 22, à la pointe du jour, il passa la Lohe, et déploya son armée, la droite à Oltaschin, et la gauche vers Kreitern, où l'on plaça aussi l'artillerie de réserve. L'ennemi, dont la cavalerie s'étendait dans les plaines de Durjahn, essaya de prendre notre corps en flanc, ce que les bonnes dispositions du Général Nadasti l'empêchèrent d'exécuter.

» Sur ces entrefaites, le Général Wolfersdorff, avec seize compagnies de grenadiers, attaqua le village de Kleinburg; il en chassa les ennemis, prit une pièce de canon, et s'avança à Woischwits. La cavalerie légère saxone qui était sur la droite se préparait à marcher; mais

le jour finissant, et la cavalerie ennemie étant avantageusement postée sur une hauteur derrière les redoutes, le Général Nadasti jugea qu'il était inutile de faire aucune autre tentative.

» Pendant ce tems, les ennemis attaquèrent Kleinburg avec sept bataillons et quelque cavalerie, et après y avoir mis le feu, se portèrent sur les hauteurs derrière les redoutes : ils y restèrent jusqu'au moment où ils virent le reste de leur armée se retirer; alors ils la suivirent, et passèrent l'Oder à Breslaw. Nous avons pris trente-six pièces de canon, et fait près de six cents prisonniers. Il nous est venu près de trois mille déserteurs ».

La relation que les Prussiens donnèrent de cette bataille est très-peu exacte, sur-tout lorsqu'ils disent que non-seulement l'aile droite des Autrichiens avait été repoussée, mais qu'elle avait quitté le champ de bataille, et qu'elle s'était retirée à Neumark, plusieurs milles audelà; ce qui est également faux et ridicule. Voici cette relation.

« Lorsque les Autrichiens eurent pris Schweidnitz, et que le corps employé à ce siége eut joint la principale armée à Lissa, ils résolurent d'attaquer le corps du Prince de Bevern avant que le Roi pût venir à son secours. Ils savaient que, malgré les corps de Marschal et d'Haddick, Sa Majesté venait de traverser la Lusace.

Lusace. En conséquence l'attaque se fit le 22 novembre à neuf heures du matin. Leur armée, comme on le voit dans les différentes gazettes qu'ils ont publiées eux-mêmes, était au moins trois fois plus forte que la nôtre, et le Général Nadasti avait un corps particulier vis-à-vis le flanc de notre aile gauche. L'attaque réussit si mal aux Autrichiens, que leur aile droite fut entièrement défaite, et forcée de se re[illegible] Neumark. Le Lieutenant-Général Ziethen, qui commandait notre aile gauche, défit aussi entièrement le corps de Nadasti; et l'ennemi, qui, en plusieurs endroits fut forcé de fuir, crut la bataille perdue : mais comme quelques-uns des régimens de notre droite avaient un peu souffert, le Prince de Bevern jugea à propos de nous faire quitter le champ de bataille, que nous avions tenu jusqu'à cinq heures, et de nous faire retirer de notre camp, et la nuit suivante de passer l'Oder sur le pont de Breslaw. Les Autrichiens voyant que nous avions tout abandonné, jusqu'à Breslaw, revinrent sur leurs pas, et occupèrent le champ de bataille, qu'à leur grand étonnement nous venions de quitter. Notre perte est médiocre; celle des Autrichiens, selon des rapports dignes de foi, se monte à plus de vingt mille hommes. Le 23, nous restâmes derrière Breslaw. Le 24, le Duc de Bevern étant monté à cheval à quatre heures

du matin, accompagné seulement d'un domestique, à dessein de reconnaître l'ennemi, tomba dans un de ses postes avancés, et fut fait prisonnier. Le même jour, après avoir attendu inutilement le retour du Duc de Bevern, le Lieutenant-Général Kiow prit le commandement de l'armée. Le Général Lestewitz, qui, par les ordres du Roi, était resté commandant à Breslaw, ne pouvait pas raisonnablement défendre une place aussi étendue et si mal fortifiée, contre une armée aussi considérable que celle de l'ennemi; il dut se trouver fort heureux d'avoir la liberté de se retirer à Glogau avec sa garnison et avec les malades que nous avions laissés dans Breslaw ».

Les Autrichiens eurent dans cette action six cent soixante-six hommes tués, parmi lesquels était un Général; quatre mille six cent vingt blessés, au nombre desquels on comptait cinq Généraux; quatre cent trente-sept hommes perdus, et environ quatre cens chevaux blessés et perdus.

Il ne parut aucun état de la perte des Prussiens.

RÉFLEXIONS sur la Bataille de Breslaw, et sur les opérations qui la précédèrent.

Nous avons déjà observé qu'il y a dans chaque camp un point essentiel qu'on peut en appeler

la clef, et d'où dépend immédiatement la force de ce camp : il en est de même des positions. Il n'y a peut-être pas dans tout un pays un point qui puisse remplir toutes les vues d'un Général. Le choix de ce point dépend entièrement des vues qu'il peut avoir; c'est sur elles qu'il doit régler ce choix, ainsi que sur la position de ses magasins, et sur le nombre et l'espèce de ses troupes. Il ne suffit pas d'avoir une bonne position, il faut aussi avoir un bon champ de bataille, dans le cas où on serait attaqué.

Le Duc de Bevern avait deux objets en vue: le premier et le principal était de couvrir la Silésie, et particulièrement Breslaw, Schweidnitz et Neiss, qui étaient les seuls points contre lesquels l'ennemi pouvait diriger ses opérations. L'autre objet n'était que secondaire et d'une bien moindre conséquence; c'était de tenir la communication libre avec l'Elbe, tant pour agir de concert avec le Roi, qui était en Saxe, que parce qu'il tirait ses subsistances principalement de Drèsde. Le camp qu'il avait pris à Brenstadtel, quoique un peu trop en arrière, répondait, à quelques égards, à ces vues : il pouvait se porter sur l'Elbe ou en Silésie, plutôt que l'ennemi, en marchant sur sa droite par Lobau et Bautzen, ou sur sa gauche par Lauban et Lowenberg, et de là à Schweidnitz ou Breslaw. Le seul inconvénient de cette position, était

que l'ennemi, ayant des forces très-supérieures, pouvait envoyer un gros corps vers Bautzen, et par-là rendre très-incertains les convois qui venaient de l'Elbe. Cependant on aurait pu remédier à cet inconvénient, en occupant Bautzen avec un détachement considérable de cavalerie et quelqu'infanterie légère; et en plaçant un autre corps semblable auprès de Lobau, ce qui aurait formé une chaîne depuis la droite jusqu'à l'Elbe; de sorte que le Duc de Bevern aurait pu, et qu'il aurait dû même, ainsi que nous le pensons, garder cette position plus long-tems; ce qui aurait arrêté les progrès de l'ennemi.

Au lieu de la garder, il l'abandonna, et en prit une encore plus éloignée sur le Landscron près de Gorlitz. Par-là il perdit dès l'instant même sa communication avec l'Elbe, et rendit très-difficile la communication avec la Silésie. Il ne pouvait pas même rester dans sa nouvelle position faute de subsistances. Cependant il aurait encore pu prévenir la marche de l'ennemi en Silésie et vers Breslaw et Schweidnitz, si au lieu de marcher par Languenau, Naumbourg, Buntzlaw, Hainau et Lignitz, il eût marché par Lauban, Lowenberg, Goldberg et Jauer; ce que fit le Roi, l'année suivante, après la bataille d'Hochkirchen, dans des circonstances plus difficiles; car toute l'armée Autrichienne était campée à

sa vue sur le Landscron, cependant il passa la Neiss et la Queiss, et malgré l'ennemi, il arriva dans la haute-Silésie, et fit lever le siége de Neiss. Si le Prince de Bevern eût pris cette route, et même qu'il n'eût fait que se porter à Liebenthal, entre Greiffenberg et Lowenberg, avec un gros corps de troupes, sur la droite de la Queiss, entre Marklissa et Greiffenberg, il eût été impossible aux ennemis de faire un pas en avant; ils n'auraient pas pu passer entre la gauche du Prince de Bevern et ces immenses montagnes appelées le Riesengeburg, d'où il n'y a aucun chemin : encore moins eussent-ils pu marcher par sa droite vers Lowenberg et Lignitz, sans exposer leur armée à une destruction certaine, en le laissant maître de ces immenses défilés et des montagnes qui les auraient séparés de la Bohême, seul pays où ils pouvaient tirer leurs subsistances. Ils auraient donc été forcés ou de s'arrêter, ou d'en venir à un combat, que le Prince de Bevern pouvait accepter avec avantage dans le camp redoutable de Liebenthal, ou qu'il pouvait éviter, en se retirant successivement à Lahn et Jauer, enfin à Striegau et Schweidnitz. Dans tous ces endroits on peut occuper tels camps qu'il ne serait pas aisé de forcer. Le pays est extrêmement fourré; c'est pourquoi le grand nombre de troupes y devient inutile, parce que toutes

ne peuvent pas y être mises en action. En dirigeant sa marche comme il le fit, le Duc de Bevern laissa ouvert le chemin qu'il aurait dû prendre, et par-là il donna à ses ennemis la facilité de le prévenir; de sorte qu'en arrivant à Lignitz, il trouva qu'ils avaient pris une position entre cette ville et Jauer, et que par ce moyen ils avaient coupé sa communication avec Schweidnitz, Neiss, Breslaw et toute la Silésie : il est vrai qu'il arriva ensuite à Breslaw; mais on ne peut attribuer qu'à sa bonne fortune que l'ennemi commit une plus faute grande que celle qu'il avait commise lui-même. Nous pensons qu'arrivé à Breslaw, il aurait dû en faire sortir les principaux effets et les bagages, et les envoyer à Glogau, et ensuite s'en aller avec son armée à Schweidnitz, où les Autrichiens auraient été forcés de le suivre; parce que, quand même ils auraient pris Breslaw, ils n'auraient pu le conserver tant qu'il aurait été maître de Schweidnitz, et des défilés qui conduisent en Bohême. Ils n'auraient pu le forcer, par aucune manœuvre, à abandonner cette ville et les environs; et même, en les supposant maîtres de Breslaw, ils n'auraient pu mettre leur armée en quartiers d'hiver, tandis qu'il était en possession d'une chaîne de forteresses derrière eux, et qu'il aurait eu une armée entr'eux et leur propre pays, avec lequel ils n'auraient pas eu la moindre communication,

non plus qu'avec leur Capitale. Ils auraient donc été forcés de quitter la Silésie, pour tâcher de regagner la Bohême ; ce qui n'aurait pas été une entreprise facile, parce que, comme on l'a déjà dit, ils auraient été séparés de ce pays par l'armée ennemie et par trois forteresses redoutables, Schweidnitz, Glatz et Neiss, qui sont situées dans les défilés par où ils auraient été obligés de passer, et où, dans cette saison avancée, leur armée, harassée par l'ennemi, aurait probablement péri. En s'arrêtant à Breslaw, et en laissant prendre Schweidnitz, le Duc de Bevern donna au Prince Charles la facilité de prendre le premier un poste dans le pays, et d'y poursuivre avec assurance ses avantages ; ce qui causa la perte de la bataille de Breslaw, et de Breslaw même, et qui aurait occasionné la perte de toute la Silésie, si le Prince Charles eût tiré parti de ses avantages.

Dans le cas où les Autrichiens auraient fait quelqu'entreprise contre cette province du côté de la Lusace, les Prussiens, au moyen des positions dont on a parlé ci-dessus, pouvaient, ainsi que nous le pensons, arrêter, même avec une petite armée, les progrès de l'ennemi.

Quant à ce qui regarde la bataille de Breslaw, nous pensons qu'indépendamment des différens ouvrages que les Prussiens avaient élevés pendant sept semaines, ils auraient dû inonder le

terrain par le moyen de la Lohe ; ce qui les eût entièrement couverts. Il paraît qu'ils avaient mal choisi leur camp, car l'aile gauche et le flanc de cette aile n'étaient pas aussi forts que le front ; de sorte que si l'ennemi eût fait sa principale attaque du côté où était Nadasti, les Prussiens auraient été obligés d'abandonner leur camp fortifié, et de perdre le fruit de leurs longs travaux, pour faire face du côté où était le Général Ziethen. De plus, si l'ennemi eût occupé les hauteurs qui étaient derrière Kleinburg et Grabischen, toute l'armée Prussienne aurait été enfermée entre la Lohe et l'Oder, ayant de l'autre côté le Général Beck sur ses derrières, l'ennemi en front, et n'ayant pas le terrain nécessaire pour manoeuvrer. Dans de telles circonstances il eût été difficile aux Prussiens de gagner même Breslaw. Je pense qu'il eût été plus convenable d'appuyer la droite à Breslaw, et d'occuper les villages qui étaient aux environs, et sous la protection de cette place. La gauche aurait dû s'étendre jusques sur les hauteurs qui sont près de Kleinburg et de Grabischen, qu'on aurait dû fortifier avec soin. On aurait dû aussi élever des redoutes tout le long du front de la droite à la gauche. Nous pensons que, dans cette position, l'armée n'aurait pu être forcée, et que tant qu'elle y serait restée, les Autrichiens n'auraient pu

attaquer la place. Lorsqu'ils passèrent la Lohe à Grossmochber, le Général Ziethen, au lieu d'étendre sa gauche, aurait dû au contraire allonger sa droite jusqu'à Grabischen, mettre son infanterie et sa grosse artillerie sur cette hauteur, et sa cavalerie au bas, et le Prince de Bevern joindre sa gauche à la droite de la division du Général Ziethen. Par ce moyen l'ennemi, qui avait passé la Lohe en cet endroit, aurait été pris en flanc, s'il eût attaqué Grabischen ou Kleinmochber : au lieu que, par les dispositions qui furent faites, il y avait entre la droite de Ziethen et la gauche du Prince de Bevern un intervalle par où l'ennemi entra, et il ne trouva d'obstacle qu'à Kleinmochber. Cet intervalle était la clef du camp ; et du moment où l'ennemi en eut pris possession, le Prince de Bevern ne pouvait plus rester où il était, quand même il aurait été victorieux à sa droite et au centre ; parce que les Autrichiens, maîtres de cet intervalle, s'ils avaient renforcé cette attaque comme ils auraient dû le faire, se seraient postés sur son flanc et l'auraient poussé jusqu'à l'Oder : au lieu que s'il les eût repoussés en cet endroit, il aurait gagné la bataille; parce que, quoiqu'ils eussent réussi dans leurs attaques de Pilnitz et de Schmiedfeld, ils n'auraient pas pu rester sur ce terrain entre la Lohe, l'Oder et son armée, ayant Breslaw di-

rectement devant eux : ils auraient donc été forcés d'abandonner ces villages, et de repasser la Lohe.

L'événement confirme mon opinion : car les Autrichiens, n'ayant remporté aucun avantage considérable à la droite et au centre, le Prince de Bevern fut cependant obligé de se retirer, parce qu'ils avaient pris Grabischen et Kleinmochber; que par conséquent ils étaient sur son flanc, et que s'il fût resté dans la même position, ils auraient pu lui couper la communication avec Breslaw, et le jeter dans l'Oder.

Quant au Prince Charles, il paraît qu'il mit dans sa conduite autant de prudence que de vigueur. En envoyant deux corps sur le flanc des ennemis, il les obligea de quitter le camp avantageux qu'ils occupaient sur le Landscron, et d'aller plus loin pour passer la Neiss et la Queiss. Ce fut un avantage essentiel pour lui, ayant eu par ce moyen un chemin plus court que les ennemis, pour aller à Breslaw et à Schweidnitz. Nous pensons que, lorsque ce Prince arriva à Lignitz, il aurait dû attaquer l'ennemi; et s'il jugea qu'il y aurait du danger à l'attaquer, il aurait dû envoyer vingt mille hommes pour faire le siége de Breslaw, qui n'était alors défendu que par une faible garnison, et couvrir le siége avec le reste de son armée, ce qu'il aurait pu faire aisément, étant encore très-supé-

rieur à l'ennemi, qui n'aurait pu s'approcher de Breslaw, sans en venir auparavant à une action.

Quand le Prince de Bevern quitta Lignitz et marcha vers Steinau sur l'Oder, le Prince Charles aurait dû envoyer après lui un gros corps et s'en aller avec l'armée à Dyherrenfurth, et là, jeter sur l'Oder autant de ponts qu'il aurait été possible, pour se placer sur l'une ou l'autre rive, selon que les circonstances pourraient l'exiger. Par ce moyen il aurait couvert le siége de Breslaw, et il eût empêché l'ennemi de le troubler dans cette opération. On a peine à concevoir comment il laissa faire au Prince de Bevern une marche de près de vingt lieues, comment il le laissa passer l'Oder deux fois, et arriver à Breslaw avant lui, qui n'avoit que dix lieues à faire et point de rivière à passer. Quant à sa conduite relativement à l'action, elle ne paraît pas entièrement prudente et exempte de blâme. Les trois attaques furent faites précisément contre les points les plus forts du camp de l'ennemi; de plus, les troupes qui formaient ces attaques avaient de grands obstacles à vaincre en passant la Lohe sous le feu de ses ouvrages; au lieu que si le Prince Charles n'eût fait qu'une fausse attaque sur le centre et sur sa droite, s'il eût porté sa gauche à Neukirchen, en plaçant aux environs de la grosse artillerie et des obus,

et s'il eût étendu sa droite près de Grossmochber, entre Operau et la Lohe, où l'on aurait dû laisser des ponts, et si la gauche de Nadasti eût presque joint la droite du Prince, de manière à former une espèce de courbe autour des ennemis, comme on l'a marqué dans le plan, il aurait évité les villages et les ouvrages sur lesquels les ennemis fondaient leurs plus grandes espérances, et les difficultés qu'on devait rencontrer en passant une rivière aussi près d'eux; et même les ennemis auraient été forcés d'abandonner ces ouvrages pour prendre une nouvelle position, leur droite à la Lohe et leur gauche vers les hauteurs qui étaient derrière Kleinburg, ce qui les auraient exposés à être enfilés d'un bout à l'autre par l'artillerie placée à Neukirchen et à Grossmochber. Quand la droite et le centre furent obligés de quitter le terrain qu'elles occupaient, rien n'empêchait les troupes légères d'occuper ce terrain, *et de* les prendre par derrière. Toutes ces raisons me font croire que les Autrichiens auraient dû faire leur attaque du côté où était le Général Nadasti, par-là ils auraient évité les grandes difficultés qu'ils rencontrèrent; et même si ce Général, au lieu d'étendre sa droite, eût prolongé sa gauche, de manière à joindre la droite de l'armée qui passa à Grossmochber, et qu'il eût agi avec sa vigueur ordinaire, il est vraisem-

blable que l'armée Prussienne aurait été perdue et précipitée dans l'Oder.

Les suites de cette bataille furent la prise de Breslaw, avec environ trois cent mille florins et une quantité prodigieuse de munitions.

Les Autrichiens croyant la campagne finie, se préparaient à entrer dans leurs quartiers d'hiver, lorsqu'ils apprirent que le Roi de Prusse, à la tête d'un corps de troupes considérable, s'avançait vers la Silésie. Alors ils ne pensèrent plus à séparer leur armée, et l'on prit des mesures pour s'opposer à l'ennemi. Dans cette vue, le Colonel Bulow fut envoyé avec près de trois mille hommes pour occuper Lignitz. Par ce moyen on espérait arrêter, pendant quelque tems, le Roi de Prusse, qu'on croyait devoir passer près de cette place. Le Prince Charles ayant résolu d'aller au devant de lui, passa la Schweidnitz, le 4 décembre, dans l'intention de se porter plus loin vers Glogau; mais l'arrivée de l'ennemi le jour suivant empêcha l'exécution de ce projet, et donna lieu à une action générale près de Lissa. Nous donnerons, selon notre usage, les différentes relations qui en furent publiées. Voici celle des Autrichiens.

« Le Roi de Prusse ayant quitté la Saxe et traversé la Lusace, arriva avec un corps considérable à Parchwitz sur l'Oder, où il fut

joint par l'armée que commandait le Prince de Bevern, laquelle, avec les troupes que le Roi avait amenées, montait à quarante mille hommes; elle était pourvue d'un grand train d'artillerie, de fascines, de gabions, etc. Le Roi ayant passé le Katzbach, il était aisé de prévoir que son intention était de prendre Neumark et Lignitz, et d'attaquer après cela l'armée Impériale devant Breslaw, ou de marcher à Striegau sur les frontières de la Bohême, pour couper notre communication avec ce pays.

» Par ces raisons, Son Altesse Royale le Prince Charles et Son Excellence M. Daun, résolurent, du consentement unanime de tous les Généraux, de s'avancer, de passer la Schweidnitz sans délai, de secourir Lignitz, et sur toutes choses de faire leurs efforts pour faire avorter les desseins de l'ennemi. En conséquence on renforça la garnison de Lignitz, et on envoya à Neumark un gros corps de Bannalistes, des hussards et des piquets de cavalerie, soutenus par la cavalerie légère Saxone.

» L'armée ayant été pourvue, le 3 de décembre, de tout ce qui lui était nécessaire, et préparée à tous les événemens, décampa le 4 au matin, et passa la Lohe et la Schweidnitz, pour camper sur cette dernière rivière. Lorsqu'elle défilait sur les ponts, on reçut avis que

le Roi de Prusse avait quité Parchwitz le 4 au matin, et qu'il s'avançait à Neumark, d'où il avait forcé nos troupes légères de se retirer. Sur cela les bagages furent envoyés derrière la Schweidnitz, et les colonnes eurent ordre de hâter leur marche, pour que l'armée pût se former, ce qu'elle fit sur deux lignes : le Général Nadasti, avec le corps qu'il avait sous ses ordres, en forma une troisième ; elle fut désignée pour couvrir le flanc de l'aile gauche, et le corps de réserve pour couvrir celui de l'aile droite. L'armée fut placée, la droite à Nypern, la gauche à Leuthen, et le centre à Frobelwitz. Tous ces villages furent occupés par l'infanterie et pourvus d'artillerie. Il y avait à Frobelwitz huit compagnies de grenadiers, à Leuthen sept compagnies de grenadiers avec plusieurs piquets, et plusieurs piquets aussi à Nypern. Toutes les compagnies de grenadiers et les piquets de réserve furent placés sur la droite de la cavalerie, à la pointe d'un bois qui la joignait. . . . .

» Le Général Lusinski, avec deux régimens de Hussards et quelques Granitzers, soutenus par la cavalerie légère Saxone, que commandait le Comte Nostitz, fut posté de manière à couvrir l'aile gauche ; le Général Morocz, avec deux régimens de Hussards et quelques Granitzers, fut placé sur la droite pour la couvrir.

Tandis que nous faisions ces dispositions, l'ennemi s'était avancé du côté de Neumark, sa droite à Krintsch, et sa gauche à Bichdorff, ses postes avancés à Borna. Les deux armées restèrent toute la nuit sous les armes dans cette position. Le 5 au matin, avant le jour, le Général Nadasti, dont le corps formait une troisième ligne, s'avança, ainsi que l'on était convenu, se posta près de la cavalerie de l'aile gauche, et étendit ses troupes jusques sur une montagne qui était de ce côté, sur laquelle on plaça de l'artillerie que l'on couvrit par un abattis. Les Autrichiens qui étaient sous les ordres de Nadasti, furent placés le plus près de la gauche de l'armée; et les troupes de Wurtemberg et de Bavière furent placées sur le flanc et derrière l'abattis.

» A la pointe du jour, l'ennemi fit plusieurs mouvemens tantôt à droite, tantôt à gauche, qui durèrent jusqu'à midi, et il paraissait avoir le dessein d'attaquer l'aile droite de l'armée Impériale; en sorte que le Général Luchesi, qui la commandait, envoya plusieurs fois demander du secours. La réserve était destinée pour cet objet; cependant on différa de l'envoyer, jusqu'à ce que les intentions de l'ennemi fussent bien connues : mais comme le Comte faisait de nouvelles instances, et que l'on ne pouvait découvrir quels étaient les mouvemens de l'ennemi derrière

derrière les montagnes, on lui envoya la réserve, et M. Daun s'y transporta lui-même, pour être à portée d'agir au besoin. A peine la réserve fût-elle en marche, que la cavalerie ennemie parut sur notre gauche, ce qui fit connaître qu'on se préparait de l'attaquer et de la prendre en flanc. Alors Son Altesse Royale et Son Excellence M. Daun ordonnèrent au Prince d'Esterhasi, Général de cavalerie, et aux Généraux Macquire et Angern, de marcher pour soutenir ce flanc avec la cavalerie et l'infanterie qui étaient sous leurs ordres, et avec toute la seconde ligne. A une heure environ, l'ennemi s'approcha du flanc gauche, et le feu de mousqueterie commença contre les troupes de Wurtemberg. La vivacité de ce feu les força de se retirer en désordre, laissant derrière elles leur artillerie ; ce qui mit aussi le désordre parmi les Bavarois, qui formaient le flanc. Ces troupes auxiliaires portèrent aussitôt le trouble dans les régimens Impériaux, et mirent ceux qui venaient à leur secours dans l'impossibilité d'agir. On employa tous les moyens possibles pour remettre l'ordre dans les troupes, mais ce fut inutilement. Pendant ce tems l'ennemi attaqua le village de Leuthen et l'aile gauche de l'armée : il y avait porté la plus grande partie de ses forces ; mais il fut repoussé à trois différentes fois avec beaucoup de perte, de sorte

que la victoire fut long-tems incertaine. Cependant les Prussiens pénétrèrent enfin dans l'ouverture qu'il y avait entre l'aile gauche et le flanc, et ils se trouvèrent ainsi derrière notre armée. Nous fûmes forcés d'abandonner Leuthen, et de nous retirer vers la Schweidnitz et la Lohe, ce qui fut exécuté en bon ordre et sous un feu continuel : ainsi finit la bataille, qui dura depuis une heure jusqu'à cinq. »

Voici la relation que donnèrent les Prussiens.

» Après la bataille de Rosbac, Sa Majesté porta ses vues du côté de la Silésie, pour s'opposer avec vigueur aux progrès des Autrichiens. En conséquence Sa Majesté, à la tête de trente-trois escadrons et dix-neuf bataillons, quitta Leipsig le 12 de novembre, et arriva le 13 à Eulenberg, le 14 à Torgau, le 16 à Mulberg; le 17 Sa Majesté passa le Roder à Grossenhayn, où était précédemment le Général Haddick, avec deux mille hommes, et d'où il s'était retiré à Konigsbruck. Il avait laissé derrière le Roder quelques hussards pour nous observer; mais ils en furent chassés par les nôtres, qui firent environ quarante prisonniers.

» Le 18, Sa Majesté marcha par Polsnitz à Konigsbruck, où étaient encore les Pandoures aux ordres du Général Haddick; Sa Majesté les obligea de se retirer vers le corps du Général

Marschal qui était en Lusace : ce corps se retira aussi vers Lobau, et ne se montra plus pendant toute notre marche. Le 20, Sa Majesté passa le Black Elster à Camenz, et le 21 la Spree à Bautzen, d'où le corps de Marschal s'était retiré vers la Bohême. Le 22, Sa Majesté passa l'Old Spree, et alla à Maltiz, le 23 à Gorlitz, d'où le corps que commandait le Général Haddick se retira aussi vers la Bohême. Le 24, Sa Majesté passa la Queisse, alla à Naumbourg en Silésie, le 26 à Deutmansdorff, le 27 à Lobethau, et le 28 à Parchwitz. Sa Majesté y arriva à six heures du soir, et y trouva le Colonel Autrichien Gersdorff, qui venait d'arriver avec onze cents hommes de cavalerie et d'infanterie : Sa Majesté le fit attaquer aussitôt; on lui tua environ quatre-vingts hommes, on fit cent cinquante prisonniers, le reste fut dispersé. L'armée passa le Katzbach, et resta quelques jours à Parchwitz, pour se reposer après une si forte marche. Le premier décembre, les hussards de l'armée du Prince de Bevern vinrent à nous; le 2 toute cette armée joignit la nôtre. Le 4 nous marchâmes à Neumark, où nous trouvâmes environ mille Croates et Hussards qui tenaient fermée la porte qui était de notre côté, et qui cherchaient à sortir par celle qui était du côté de Breslaw. Quelques-uns de nos dragons et de nos hussards

tournèrent la ville, d'autres forcèrent la porte, et chassèrent les ennemis, qui tombèrent entre les mains de ceux qui s'étaient portés de l'autre côté; nous leur tuâmes environ trois cens hommes, nous fîmes six cens prisonniers, nous prîmes la boulangerie de toute l'armée, un petit magasin et deux canons. Là nous apprîmes que le Prince Charles avait quitté Breslaw et qu'il s'était avancé à Lissa, ayant sa droite à Nypern, sa gauche à Golau, la Schweidnitz derrière lui. Sa Majesté jugea à propos de marcher à lui; et pour cela, l'armée eut ordre de décamper le 5, à cinq heures du matin. A la pointe du jour on découvrit sur une hauteur derrière le village de Borna, à un demi-mille de Neumark, un gros corps de cavalerie, qui, dans le crépuscule, nous parut être toute l'armée ennemie. En nous approchant de ce corps, nous vîmes que ce n'étaient que deux régimens de hussards et la cavalerie légère Saxone, commandée par le Général Nostitz. Notre avant-garde les attaqua aussitôt, les repoussa dans leur camp, et fit cinq cens prisonniers. Nous continuâmes notre marche par un tems humide et couvert, environ l'espace de quatre milles, et à-peu-près à midi nous découvrîmes toute l'armée ennemie rangée en bataille derrière le village de Leuthen. Toutes les montagnes qui étaient devant son front étaient couvertes d'ar-

tillerie; l'aile gauche avait aussi devant elle une grande montagne garnie d'artillerie, et de plus un abattis; il y avait de même plusieurs batteries en avant de la droite. Le Roi résolut d'attaquer la gauche des ennemis aussitôt que notre armée aurait gagné les hauteurs qui étaient devant elle. Nous marchâmes sur la droite, de manière que notre aile droite gagna la Schweidnitz. Nous attaquâmes d'abord le bois, et bientôt après nous en chassâmes l'infanterie des ennemis. Lorsqu'ils s'apperçurent que nous les tournions et que nous les prenions en flanc, ils furent obligés de changer leur position; et comme nous étions sur leur flanc, ils n'avaient rien de mieux à faire que de prendre la première position qu'ils purent trouver, pour nous empêcher de balayer leur armée d'une aile à l'autre. Pour cela ils envoyèrent plusieurs brigades d'infanterie sur les hauteurs, dont on a parlé, qui étaient derrière le bois. Notre droite attaqua ce bois et s'en empara après un combat opiniâtre. Les ennemis formèrent une nouvelle ligne près de Leuthen, et s'y défendirent avec beaucoup de courage; mais enfin ils furent forcés de se retirer. Alors la cavalerie de notre aile droite attaqua celle de l'ennemi et la mit en déroute; cependant nous fûmes ensuite repoussés par l'artillerie ennemie chargée à cartouche; mais nous étant reformés, nous atta-

quâmes leur infanterie, et nous fîmes beaucoup de prisonniers. Pendant ces différentes attaques la droite des ennemis s'avançait. La cavalerie de notre gauche attaqua et défit entièrement celle de l'ennemi. Alors notre régiment des dragons de Bareuth attaqua par derrière un corps d'infanterie qui était sur une hauteur, tandis que notre infanterie l'attaquait de front, ce qui le força bientôt de prendre la fuite. Sa Majesté poursuivit l'ennemi jusqu'à Lissa. La bataille commença à une heure et finit à quatre. Si nous avions eu quelques heures de jour de plus, la perte de l'ennemi aurait été plus considérable. Le Prince Maurice commandait l'aile droite, sous les ordres du Roi, et le Major-Général Retzow la gauche. Notre perte monte à cinq cens hommes tués, et deux mille trois cens blessés, parmi lesquels est le Général Roehow, qui fut fait prisonnier. L'armée des ennemis, qui était de quatre-vingt mille hommes, ne combattit jamais avec tant de courage. La nôtre n'était que de trente-six mille hommes. L'ennemi occupait une plaine où étaient quelques petites montagnes, qu'il couvrit d'artillerie; il y avait aussi dans cette plaine plusieurs buissons dont il sut tirer avantage : à sa gauche était un bois considérable, où il fit un abattis; et il prit toutes les mesures possibles pour nous empêcher de nous porter sur son flanc. Le Géné-

ral Nadasti y était aussi posté avec le corps qu'il commandait, dans le dessein de se porter sur notre flanc; c'est pourquoi Sa Majesté plaça quatre bataillons derrière la cavalerie de notre droite : cette sage disposition nous fut ensuite très-avantageuse; car lorsque Nadasti attaqua notre aile droite de cavalerie, et qu'il eut mis quelques régimens en désordre, le feu de ces bataillons força l'ennemi de se retirer aussi en désordre, débarrassa par ce moyen notre flanc, et mit notre droite dans le cas d'agir avec vigueur contre la gauche des ennemis, qui, en peu de tems, furent forcés de se retirer. L'aile droite de notre infanterie continua de s'avancer dans le meilleur ordre, quoiqu'elle fut exposée à une cannonade considérable et au feu de la mousqueterie. Notre artillerie qui était nombreuse fit le plus grand effet, elle soutint notre infanterie qui s'avançait, et par degrés fit taire celle des ennemis, qui fut enfin abandonnée. Quoique l'ennemi eut combattu avec beaucoup de valeur pendant toute l'action, cependant il parut redoubler de force et de courage au village de Leuthen, qui était fortifié par des redoutes et des retranchemens : le combat y dura environ une heure, et nos braves bataillons firent successivement plusieurs attaques avant de s'en rendre maîtres. La prise de Leuthen décida le succès de la bataille, car l'ennemi, en

perdant ce village, se retira avec beaucoup de précipitation, et cessa de faire une grande résistance. Notre cavalerie, et particulièrement les hussards, poursuivirent l'ennemi qui fuyait, lui tuèrent beaucoup de monde et firent quelques milliers de prisonniers. Sa Majesté les poursuivit jusqu'à Lissa, où elle fit rester son armée sous les armes pendant la nuit. Notre infanterie fit des prodiges. D'abord nous pensions que la gauche n'aurait pas occasion de donner, parce que la droite la devançait de beaucoup; cependant à quatre heures la bataille fut générale, et même notre petite réserve eut ordre de se mettre en ligne. Notre cavalerie eut d'abord beaucoup de difficultés pour combattre, à cause des fossés et des haies; mais enfin, par l'activité de notre brave Général Ziethen, elle eut aussi la liberté d'agir. Le 6 nous suivîmes les ennemis, le 7 nous investîmes Breslaw. Le Général Ziethen fut envoyé à la poursuite des ennemis avec un gros corps d'infanterie et de cavalerie, et prit plusieurs canons et environ trois mille chariots. Pendant la bataille, et depuis, jusqu'au 12 décembre, nous avons fait vingt-un mille sept cent quatre-ving-onze prisonniers, dont deux cent quatre-vingt-onze Officiers, parmi lesquels étaient les Généraux Nostitz et Odonell; nous avons pris aussi cent

seize canons, cinquante-un drapeaux et quatre mille chariots ».

La perte des Autrichiens, sans y comprendre celle des troupes de Wurtemberg et de Bavière, montait à six mille cinq cent soixante-quatorze tués et blessés. Du nombre des morts étaient les Généraux Luchesi, Otterwolf et le Prince Stolberg. Parmi les blessés étaient les Généraux Haller, Macquire, Lacy, Lobkowitz et Preysac. La perte des Prussiens montait à cinq mille hommes environ, sans y comprendre la cavalerie.

Le Prince Charles laissa à Breslaw une nombreuse garnison sous le commandement du Général Sprecher, et se retira à Schweidnitz. Ayant ensuite pourvu à la défense de cette place, il fit ses dispositions pour se retirer en Bohême; ce qu'il exécuta : et avant la fin du mois, les Autrichiens évacuèrent entièrement la Silésie, excepté la ville de Schweidnitz.

Dans le même tems, le Roi ouvrit la tranchée devant Breslaw; et le 16 au soir, une bombe étant tombée sur un magasin à poudre, le bastion qu'on attaquait, et près de la moitié de la courtine qui le joignait, sautèrent, et avec eux près de huit cents hommes des assiégés. Ce malheur obligea le Commandant à capituler la nuit du 19. La garnison, qui était d'environ dix-sept mille hommes, y compris treize

Généraux, des malades et les blessés des deux dernières batailles, fut faite prisonnière de guerre.

Le Général Driesen avait été envoyé le 16 avec un corps de troupes pour assiéger Lignitz, et le 26, il prit cette place par capitulation. Le Colonel Bulow, qui en était le Gouverneur, eut la permission de se retirer en Bohême avec sa garnison qui était de près de trois mille hommes.

C'est ainsi qu'une victoire dont sut profiter le génie actif et vigoureux du Roi, mit ce Prince dans le cas de recouvrer en un mois tout ce qu'il avait perdu pendant la campagne, excepté Schweidnitz.

Lorsque le Roi de Prusse quitta la Saxe pour aller en Silésie, M. Keith fut envoyé en Bohême avec environ huit mille hommes, pour y attirer le Général Marschal, qui était alors en Lusace, et faciliter par ce moyen la marche du Roi. Cet objet ayant été heureusement rempli, M. Keith, après avoir brûlé plusieurs magasins et le pont de Leutméritz, rentra en Saxe, où il mit ses troupes en quartiers d'hiver.

Réflexions sur la bataille de Lissa, et sur les opérations qui la précédèrent.

Le Prince Charles savait, même avant la bataille de Breslaw, que le Roi de Prusse ve-

nait en Silésie avec environ dix ou douze mille hommes tout au plus. Le seul objet que le Roi pût avoir en vue, était de joindre l'armée du Prince de Bevern, sans laquelle il ne pouvait rien entreprendre; il ne pouvait pas même, avec le peu de forces qu'il avait amenées avec lui, s'approcher de l'armée autrichienne sans s'exposer à une destruction inévitable. Ainsi le seul objet que le Prince Charles devait se proposer, était d'empêcher cette jonction. Pour cela il aurait dû marcher à Parchwitz, et prendre une position entre cette place et Lignitz, et avoir un gros corps sur les hauteurs de Pfaffendorff, ce qui aurait empêché le Roi de s'approcher de l'Oder; et même le Roi n'aurait pu aller à Glogau sans donner aux Autrichiens une occasion favorable de l'attaquer, et par conséquent de le vaincre, si l'on considère que leur armée était peut-être six fois plus forte que la sienne.

Les seules mesures que prirent les Autrichiens, furent d'envoyer une garnison à Lignitz; ce qui ne pouvait avoir aucun but, et exposait cette garnison à être perdue. Il n'était pas vraisemblable que le Roi s'amusât à faire le siége de cette misérable place, tandis que toute la Silésie était en danger.

Lorsque les Autrichiens eurent laissé le Roi réunir toutes ses forces et se pourvoir de l'artil-

lerie nécessaire, etc., pourquoi prirent-ils tout-à-coup la résolution de quitter Breslaw et d'aller au-devant de lui? C'est ce qu'on ne peut concevoir. Je sais très-bien que la flatterie, qui règne dans les Camps comme dans les Cours, avait élevé leur courage et leur confiance beaucoup au-dessus de ce que prescrit la prudence; mais ils ne pouvaient alors avoir aucun motif pour desirer une action; parce que, victorieux, ils n'auraient pu, dans cette saison avancée, poursuivre l'ennemi au-delà de Glogau; et vaincus, cette bataille pouvait leur devenir très-fatale.

Ayant passé la Schweidnitz le 4, ils furent informés que l'ennemi s'avançait vers eux; pourquoi ne repassèrent-ils pas aussitôt cette rivière, et ne la mirent-ils pas plutôt devant que derrière eux? Quoiqu'elle soit très-petite, cependant ses bords sont en grande partie très-marécageux; de sorte qu'une armée ne pourrait la passer sans la plus grande difficulté, et cela serait presqu'impossible si elle y trouvait quelqu'opposition. Si les Autrichiens avaient mis cette rivière devant eux, et qu'ils eussent envoyé un gros corps plus haut sur leur flanc gauche, leurs troupes légères du même côté que l'ennemi sur le chemin qui conduit à Striegau, nous pensons que le Roi n'aurait pas tenté de passer cette rivière; et s'il l'eût fait, le corps dont on vient de parler se serait porté

sur ses flancs pendant son passage et pendant l'action : et comme les Autrichiens étaient plus forts, leur armée étant couverte par la Schweidnitz, ils auraient pu porter vingt mille hommes sur leur flanc, ce qui aurait empêché l'ennemi de passer la rivière. Le Roi, probablement, aurait marché à Striegau pour faire sortir les Autrichiens de leur position avantageuse, en cherchant à couper leur communication avec la Bohême : en ce cas, le corps posté, comme nous le supposons, sur leur gauche, serait arrivé à Striegau avant l'ennemi, et toute l'armée aurait marché derrière Schweidnitz, la droite à Hohengiersdorff, et la gauche vers Friberg; ce qui aurait assuré le chemin par Landshut en Bohême, et la communication des Autrichiens avec ce pays. Cette position est très-forte, et nous ne pensons pas qu'ils eussent pu y être battus, ni que dans cette saison avancée ils eussent pu, par aucune manœuvre sur leur gauche, être forcés de la quitter; et même le Roi n'aurait pu rester dans le voisinage de Striegau, n'ayant de magasins qu'à cent milles de lui; il aurait donc été obligé d'abandonner son projet, et de se retirer à Glogau pour faire rafraîchir ses troupes, qui avaient grand besoin de repos. Les Autrichiens ayant négligé de prendre ces mesures, ou n'y ayant point pensé, ils auraient

dû s'avancer et occuper toutes les montagnes qui étaient devant eux, particulièrement celle près Lobetnitz, autant pour prendre cet avantage sur l'ennemi, que pour avoir derrière eux assez de terrain pour y manœuvrer. Mais du moment qu'ils apprirent que le Roi approchait, ils parurent dans un état de stupeur qui ne leur permit ni d'avancer ni de reculer. Sans quelque grande faute, il est impossible qu'une armée supérieure soit débordée; c'est cependant ce qui arriva. Le Roi fit beaucoup de démonstrations contre la droite des Autrichiens, et ils y furent trompés, de manière que ce Prince, couvert par les montagnes qu'ils avaient négligé d'occuper, eut le tems de porter toute son armée sur leur gauche. La seule ressource alors était de faire marcher leur droite et leur centre contre la gauche du Roi; et comme ils étaient très-supérieurs, et que cette gauche avait été affaiblie, ils devaient renforcer leur droite, envelopper l'aile gauche du Roi, et selon toutes les apparences ils l'auraient défaite. Il eût été impossible au Roi de poursuivre ses avantages sur la droite tandis que sa gauche aurait été ainsi attaquée, sans s'exposer à être enfermé entre l'aile droite des ennemis et la rivière, dans un espace trop resserré pour qu'il pût agir. Les Autrichiens auraient dû former en même tems une ligne ou deux derrière le flanc

attaqué, avec des intervalles pour laisser passer les troupes repoussées, marcher à l'ennemi, qu'ils auraient trouvé rompu et en désordre, et que par conséquent ils auraient aisément battu.

Au lieu de cela, pour soutenir cette aile, ils firent faire à toute leur armée un mouvement par la gauche, de sorte que les colonnes rencontrèrent ceux qui se retiraient et l'ennemi qui s'avançait en ordre de bataille, ce qui les mit dans l'impossibilité absolue de se former; aussi toute l'armée fut-elle défaite, chaque bataillon l'un après l'autre, ce qui devait nécessairement arriver. Des troupes qui marchent en colonnes minces et allongés ne peuvent jamais s'ouvrir et se former en ligne, quand elles sont près de l'ennemi et sous son feu; c'est pour cela qu'on ne doit jamais entreprendre une semblable manœuvre. Les Autrichiens auraient dû faire des efforts pour arrêter l'ennemi jusqu'à ce qu'ils eussent formé une ligne, et ensuite s'avancer ou l'attendre : mais ne l'ayant pas fait, ils perdirent la bataille, et rien ne pouvait l'empêcher.

C'était commettre aussi une faute capitale, que de placer, sur le flanc, des troupes auxiliaires qui n'avaient point encore vu l'ennemi. Si le Prince Charles eût placé dans le bois devant le village de Sagschutz, ses troupes légères

et huit ou dix bataillons Autrichiens, soutenus par le corps de Nadasti et par toute l'aile gauche, et qu'il eût fait avancer sa droite et son centre pour attaquer l'aile gauche des ennemis, nous pensons qu'il aurait remporté la victoire.

La conduite du Roi était fondée sur les principes les plus sublimes de la guerre. Quoique son armée fût inférieure à celle de ses ennemis, cependant, par la supériorité de ses manoeuvres, il porta au point d'attaque plus de troupes qu'ils n'y en portèrent, ce qui doit être décisif lorsque des troupes sont à-peu-près égales en valeur. C'est pourquoi les Généraux doivent s'étudier en tems de paix à établir des évolutions qui facilitent les manoeuvres des armées; et en tems de guerre, à choisir des champs de bataille qui puissent les mettre à portée de cacher une partie de leurs mouvemens, et mettre ainsi en action plus de monde que l'ennemi : et si le terrain, soit par sa nature, soit par la vigilance de l'ennemi, ne leur permet pas de couvrir leurs mouvemens, alors une grande facilité de manoeuvrer remplira le même objet, et les mettra en état de porter au principal point d'attaque un plus grand nombre d'hommes que l'ennemi. Mais si les troupes ne se meuvent pas avec facilité et avec vîtesse, et si elles ne sont pas mises en action en même tems, alors la supériorté du nombre devient non-seulement

non-seulement inutile, mais elle ne sert encore qu'à augmenter le désordre. D'après cela, nous établirons pour principe : *Qu'un Général qui, par la facilité de ses mouvemens, ou par son habileté, peut mettre en action un plus grand nombre d'hommes dans le même tems et au même point, les troupes étant égales en valeur, aura nécessairement l'avantage ; et qu'ainsi l'on ne doit se permettre aucune évolution qui ne tende à cette fin.*

Opérations de la guerre en Prusse entre les Prussiens et les Russes.

LE Roi de Prusse étant informé de l'accession de la Czarine au traité de Versailles, ordonna au Général Lewhald de marcher avec environ trente mille hommes sur les frontières de la Prusse, et de s'opposer à la marche des ennemis. En conséquence ce Général ayant assemblé son armée dans le mois de juin, s'avança à Insterburg, et porta un corps plus loin, vers Memel, pour observer leurs mouvemens.

L'armée Russe, composée de trente-un régimens d'infanterie, quatorze de cavalerie, cinq de hussards, et d'environ seize mille Tartares, Calmuck et Cosaques, formant en tout soixante-

deux mille hommes de pied et dix-neuf mille chevaux, indépendamment des Tartares, qui s'était mis en mouvement au mois de mai, s'avança sur quatre colonnes vers les frontières de la Prusse.

Trois de ces colonnes traversèrent la Pologne, la quatrième la Samogitie du côté de Memel. Cette dernière colonne était commandée par le Général Fermor, et destinée à faire le siége de cette place. Pour faciliter cette entreprise, l'Amiral Lewis, Officier Anglais de réputation, au service de la Russie, sortit de Revel avec une flotte considérable, qui portait environ neuf mille hommes de débarquement, pour attaquer Memel du côté de la mer, tandis que le Général Fermor l'attaquerait par terre. Ils arrivèrent devant Memel à la fin de juin, et le 5 du mois suivant, ils prirent la place par capitulation.

La prise de Memel était d'une grande importance pour les Russes, qui pouvaient en faire une bonne place d'armes, et par le moyen de leurs flottes, l'approvisionner de tout ce qui était nécessaire à leur armée, qui ne pouvait être pourvue autrement, et suivre par conséquent les opérations de la campagne.

Cette expédition étant heureusement terminée, toute l'armée, sous les ordres de M. Apraxin, s'assembla au mois d'août sur la rivière de Russ, et de là s'avança vers le Pregel.

Alors le Général Lewhald quitta le camp d'Insterburg, et se retira du côté de Wehlau, où il resta jusqu'au 30 d'août, qu'il s'avança pour attaquer les Russes qui avaient passé le Pregel, et qui étaient campés à Gros-Jagersdorff; il y eut alors une grande bataille, dont les Prussiens donnèrent la relation suivante.

« Le Lieutenant-Général Schorlemmer ayant » reconnu la position des ennemis, on résolut » de les attaquer le 30. D'abord nous attaquâmes leur aile gauche. Le régiment du » Prince de Holstein, que ce Prince lui-même » commandait, celui de Ruesch et le second » bataillon de Schorlemmer se distinguèrent » beaucoup. Ils prirent plusieurs batteries et » défirent entièrement la cavalerie des ennemis. » Nous avançâmes sur un nombre prodigieux » de corps morts contre le centre et l'aile droite » de l'armée ennemie, protégée par des batteries et des retranchemens. Nous prîmes » dans le bois trois de ces batteries, chacune » de dix ou douze canons, à l'une desquelles » le Maréchal lui-même fit quartier à un Colonel Russe : à une autre, nous fîmes prisonnier le Général Lapuchin. Probablement » nous serions restés maîtres du champ de bataille, si par malheur notre seconde ligne » n'eût pas fait feu sur la première; la grande » fumée de l'artillerie et de deux villages aux-

» quels l'ennemi avait mis le feu ayant empêché nos gens de voir leurs camarades; de sorte que notre première ligne fut exposée tout-à-la-fois au feu de l'infanterie des ennemis, soutenu par cent cinquante pièces de canon, et au feu de notre seconde ligne. C'est pourquoi nous quittâmes le champ de bataille, nous retirant en bon ordre sans être poursuivis. Notre perte monte en tout à environ deux mille hommes. Celle des ennemis est de plus de neuf mille. Parmi les morts sont les Généraux Lieven et Lapuchin ».

Cette relation, comme sont en général toutes les relations que publient ceux qui perdent une bataille, est très-peu exacte, et ne mériterait point d'être imprimée, si l'impartialité ne l'exigeait.

Voici celle que M. Apraxin envoya à la Czarine.

» J'ai eu l'honneur d'informer V. M. que des obstacles nombreux et insurmontables nous empêchaient d'approcher l'ennemi sur la droite du Pregel; c'est pourquoi je résolus de passer cette rivière, et de les forcer à en venir à une action. Je la passai le 28, et comme, par cette manœuvre et par notre marche ultérieure, l'ennemi s'apperçut que nous pouvions couper sa communication avec le pays d'où il tirait ses subsistances, il

» jugea qu'il était nécessaire d'abandonner le
» camp avantageux qu'il occupait, et de passer
» aussi le Pregel le 28. Le 30, l'armée de V.
» M., en conséquence de l'ordre qui lui avait
» été donné la nuit précédente, était prête à
» marcher, et l'avant-garde et une partie de
» l'armée étaient déjà en mouvement, lorsque
» à quatre heures du matin nous nous apper-
» çûmes que le bois qui était devant notre
» front était rempli de troupes ennemies, dont
» les mouvemens avaient été couverts par ce bois.
» Nous n'étions pas encore formés, quand l'en-
» nemi sortit du bois dans le meilleur ordre,
» et commença à faire feu sur nous de son artil-
» lerie, et bientôt après de sa mousqueterie ;
» ce feu dura, sans être interrompu, pendant
» toute l'action. Les ennemis attaquèrent notre
» front avec fureur, et il fallut une grande
» fermeté pour résister à leurs efforts. La pre-
» mière et la principale attaque fut faite contre
» notre aile gauche. Les ennemis s'avancèrent
» en colones à la portée du mousquet, et for-
» mèrent la ligne. Quand les deux armées fu-
» rent en face l'une de l'autre, le feu de l'ar-
» tillerie et de la mousqueterie dura trois heures,
» et pendant tout ce tems la victoire fut in-
» certaine. L'ennemi fit tous ses efforts pour
» rompre notre front, mais à chaque attaque il
» fut repoussé avec beaucoup de perte. Tandis

» que ceci se passait sur notre gauche, les
» ennemis, avec deux différens corps de cava-
» lerie, soutenus par de l'infanterie, attaquè-
» rent notre droite et l'avant-garde, qui, par
» la nature du terrain, étaient un peu plus
» avancées que notre gauche, mais ils furent
» repoussés à ces deux attaques. Notre artil-
» lerie, particulièrement celle appelée Schwa-
» low, fit un grand effet, et contribua beau-
» coup à mettre en désordre la cavalerie des
» ennemis. Malgré le mauvais succès de toutes
» leurs attaques, ils firent encore un effort. Il
» y avait dans la ligne, à notre aile gauche,
» plusieurs ouvertures que le terrain maréca-
» geux n'avait pas permis de fermer: l'ennemi
» essaya d'y pénétrer à dessein de couper notre
» ligne en deux, et de la prendre en flanc;
» mais ses espérances furent trompées, car nous
» y avions posté des troupes de la seconde
» ligne, de sorte qu'à peine était-il entré dans
» le bois, qu'il fut reçu avec la baïonnette, et
» bientôt forcé de fuir précipitamment, ce qui
» mit fin à la bataille, etc ».

Le reste de la lette du Général Apraxin ne contient que des éloges inutiles pour donner une idée de l'action.

Les Russes prirent vingt-neuf canons et firent environ six cents prisonniers. Leur perte consistait en huit cents morts, parmi lesquels

étaient les Généraux Lapuchin, Sybin et Kapnitz, et en quatre mille deux cent soixante blessés, parmi lesquels étaient les Généraux Lieven, Tolstoi, Bosquet Villeboy, Manteffel, Weimarn. et Plemanikow. Celle des Prussiens était d'environ trois mille hommes, tués, blessés et perdus.

Les Prussiens se retirèrent à Wehlau, et les Russes restèrent dans leur camp, près de Norkitten, jusqu'au 7 de septembre, qu'ils firent quelques dispositions comme s'ils avaient intention de passer l'Aller à Friedland, sur la droite des ennemis, ce qu'ils n'exécutèrent pas. Ils essayèrent aussi de débarquer quelques troupes dans la baie de Curish, mais ils furent repoussés par la milice. Le 17, toute l'armée Russe décampa et se retira promptement vers les frontières, de sorte qu'avant la fin du mois elle avait entièrement abandonné le Royaume de Prusse, excepté Memel, où on laissa dix ou douze mille hommes; ainsi se termina la campagne en Prusse.

RÉFLEXIONS.

Lorsque les Prussiens apprirent que l'ennemi était en marche, il semble qu'ils auraient dû s'avancer sur les frontières, et faire des incursions en Pologne, pour y détruire ou pour en

emporter les provisions, ce qui aurait beaucoup retardé les progrès des ennemis, qui n'avaient d'autres moyens de subsister que ce qu'ils trouvaient en passant dans le pays. La terreur qu'inspiraient les Tartares, leurs cruautés et leurs ravages extraordinaires, auraient rendu ces moyens encore plus difficiles. Il en serait résulté un autre avantage : les habitans de la Prusse auraient eu le tems d'en sortir avec leurs bestiaux, et de se retirer à Konigsberg ou dans quelqu'autre place de sûreté ; au lieu que l'armée Prussienne, restant sur le Pregel, la plus grande partie de ce pays était à la merci de l'ennemi.

Quant à ce qui regarde la bataille même, on ne peut rien reprocher à M. Lewhald. Il avait sans doute ordre de combattre, quoique très-inférieur en nombre. Il forma son armée sur une ligne faisant face aux ennemis, ce qui peut être regardé comme une faute, si l'on considère qu'étant plus faible qu'eux, et ses troupes également distribuées le long de la ligne, il ne pouvait faire sur aucun point aucun effort considérable ; de sorte que, par-tout, les ennemis avaient en action un plus grand nombre d'hommes qu'il n'en pouvait avoir lui-même. Comme les Russes étaient alors très-peu connus, il n'est pas étonnant que le Général Prussien regardât ses troupes comme supérieures aux leurs, et

que, par conséquent, il jugeât qu'il n'avait autre chose à faire, que d'opposer infanterie à infanterie, et cavalerie à cavalerie. Mais l'expérience a prouvé que l'infanterie Russe est très-supérieure à toutes celles de l'Europe; de sorte qu'on peut douter qu'elle puisse être défaite par aucune autre infanterie : et comme leur cavalerie n'est pas aussi bonne que celle des autres nations, il faut en conclure qu'ils ne peuvent être vaincus que par un ordre mixte de bataille. Ils ne peuvent être défaits, ils se font tuer, et on ne peut parvenir à les vaincre qu'avec de l'infanterie mêlée de grands corps de cavalerie.

Si les Russes avaient intention de rester en Prusse, leur premier soin devait être de former des magasins à Memel, pour nourrir leur armée : ils devaient savoir que le pays ne pouvait pas y suffire, quand même ils auraient observé la plus exacte discipline. Le défaut de précaution à cet égard pendant cette campagne et les suivantes, rendit leurs victoires infructueuses. Ils font la guerre, et vraisemblablement ils la feront toujours, comme les Tartares : ils se jeteront sur un pays, le ravageront, le détruiront et l'abandonneront, parce que, d'après leur manière de faire la guerre, ils ne peuvent faire aucune conquête solide et durable; ils y mettent eux-mêmes une barrière insurmontable. Ils n'ont aucun plan solide d'opérations;

ce qui, joint aux désordres que leurs troupes légères commettent, doit finir par ruiner leur armée.

Opérations de la guerre en Poméranie entre les Prussiens et les Suédois.

Les Suédois, sous le prétexte de garantir le Traité de Westphalie, envoyèrent contre les Prussiens une armée de près de dix-sept mille hommes, sous le commandement du Général Ungern Stenberg. Cette armée passa le Peen, et ayant bientôt pris Demmin, Anclam et les isles de Usedom et Wollin, elle s'avança dans la Poméranie Prussienne, où elle leva des contributions sans rencontrer aucun obstacle; car la garnison de Stettin, qui était de près de dix mille hommes, sous les ordres du Général Manteuffel, ne pouvait quitter cette place importante pour s'opposer aux progrès des Suédois. Mais enfin l'armée qui avait été en Prusse arriva sous les ordres du Général Lewhal, et avant la fin de décembre, elle força les Suédois d'abandonner tout ce qu'ils avaient pris, excepté le Penamunder et les retranchemens d'Anclamer, et de se retirer sous le canon de Stralsund.

Ainsi finit la campagne de 1757, la plus importante de toutes celles que nous offre l'histoire ancienne et moderne, par le nombre des grandes actions, la variété des évènemens, et l'incertitude de son issue.

Nous espérons que l'histoire que nous en avons donnée, et les réflexions que nous avons faites sur les différentes opérations de cette campagne, ne seront pas moins utiles qu'agréables à nos Lecteurs.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1757.

I-V

1-V

3-

HM



